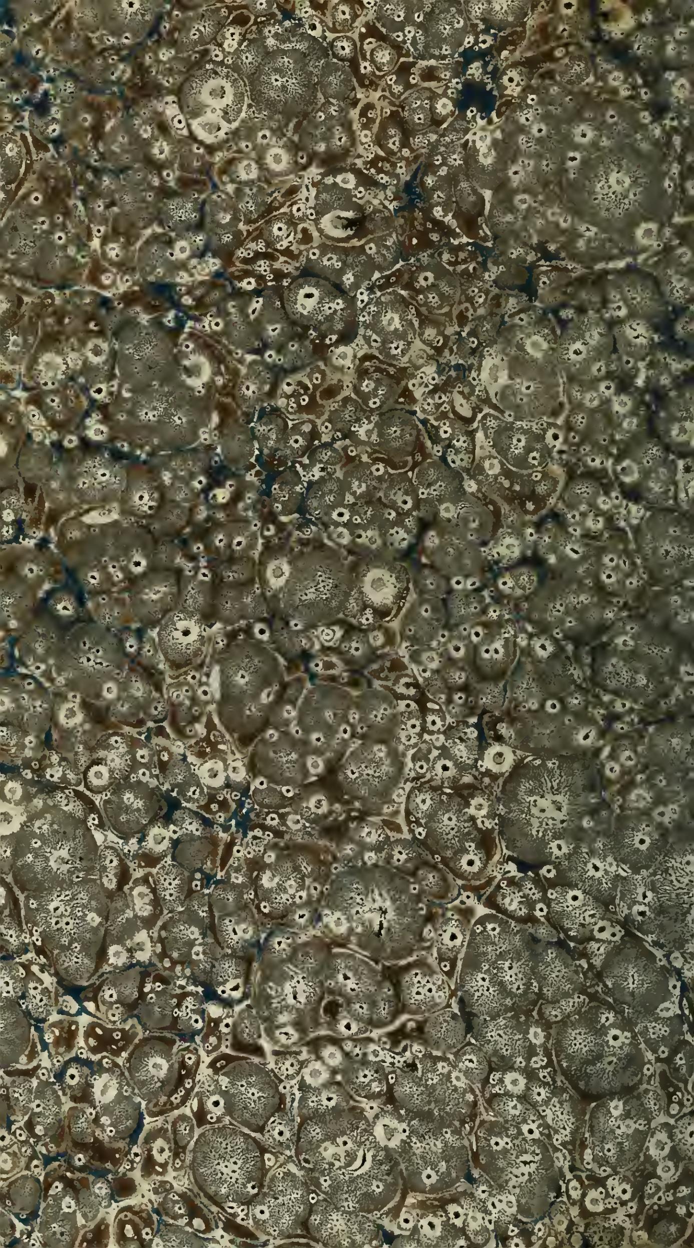
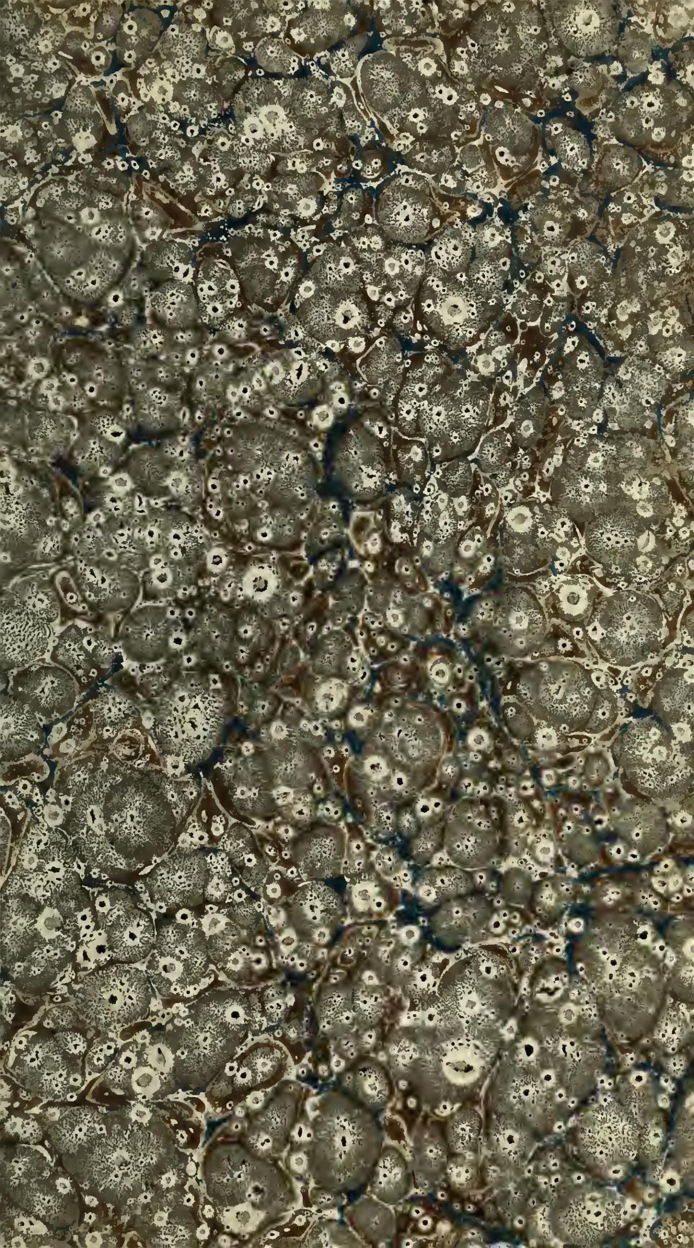

3 1761 07152453 2





VOYAGE EN BULGARIE.

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
1, rue d'Erfurth.

VOYAGE EN BULGARIE

PENDANT L'ANNÉE 1841,

Par M. Blanqui,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.



PARIS,

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

48, RUE JACOB.

—

1843



PRÉAMBULE.

Il me semble convenable d'exposer ici en peu de mots dans quelles circonstances je me suis déterminé à entreprendre le voyage dont je publie la relation.

Versle milieu de l'année 1841, à la suite de quelques exactions financières plus rudes que de coutume, une partie des populations chrétiennes de la Bulgarie se souleva contre les Turcs. Ce mouvement, mal combiné, fut bientôt comprimé par la force militaire, si l'on peut honorer d'un tel nom les bandes d'Albanais que le gouvernement de la Porte se hâta de déchaîner contre les insurgés. Pendant plusieurs semaines, la malheureuse Bulgarie fut mise à feu et à sang par ces hordes farouches, et le bruit de leurs dévastations retentit bientôt dans toute l'Europe chrétienne, dont les

cabinets venaient de se concerter d'une manière si éclatante en faveur de l'empire ottoman. La France s'en montra surtout vivement préoccupée, et ce fut à cette occasion que mon illustre confrère à l'Institut, M. Guizot, ministre des affaires étrangères, désireux de connaître le véritable état des choses, me fit l'honneur de me proposer d'aller m'en assurer sur les lieux mêmes, en traversant la Turquie d'Europe dans sa plus grande longueur, depuis Belgrade jusqu'à Constantinople.

Cette proposition s'accordait trop bien avec le vif désir que j'avais de visiter l'Orient, pour n'être point acceptée. La mission dont le gouvernement me chargeait était d'ailleurs fort simple et ne pouvait éveiller aucune susceptibilité diplomatique. Je n'avais pour instruction que de constater la situation *au vrai* de ces populations mal connues et d'en faire, à mon retour, un exposé succinct et fidèle, qui pût servir de base aux déterminations de la politique française, si les événements exigeaient jamais qu'elle intervînt en faveur des chrétiens opprimés de la Turquie d'Europe. On devine aisément que la relation de mon voyage ne sau-

rait comprendre l'historique des faits spéciaux pour l'étude desquels je me suis mis en route. J'ai adressé à qui de droit ce travail officiel qui ne m'appartient plus, et qui ne doit pas sortir du dépôt de nos archives; mais tout en respectant un usage sacré, j'ai pensé qu'il serait utile de faire connaître une foule de particularités intéressantes sur l'état social des populations chrétiennes en Orient, et d'appeler sur elles l'attention et la sollicitude de mon pays.

Je m'y suis déterminé par plusieurs raisons : d'abord, parce qu'il m'a semblé qu'on n'avait point en France une idée exacte du caractère et des souffrances de ces populations si dignes d'intérêt; et puis, parce qu'il serait avantageux d'attirer au cœur de la Turquie la plupart des voyageurs qui se bornent à quelques excursions sur le littoral ou à Constantinople, d'où il est impossible d'apprécier ce qui se passe dans l'intérieur de l'empire. J'ai cru qu'une relation sincère et impartiale de ce voyage, telle qu'elle convenait à un économiste sans préjugé politique ou poétique, pourrait ouvrir la voie à plus d'un observateur retenu par

la crainte des aventures ou par l'ignorance de quelques détails essentiels à connaître pour les éviter. La narration qui va suivre ne sera donc qu'un tableau rapide et fidèle des impressions que j'ai éprouvées. J'ai préféré l'allure naturelle d'un récit aux formes étudiées d'un travail systématique, et par là même suspect de partialité. J'ai dit ce que j'ai vu et pensé dans cette longue route de Paris à Constantinople, qui joint les deux pôles de la civilisation, et autour de laquelle gravite si lourdement aujourd'hui la politique du monde. Cette relation est donc toute personnelle et ne saurait engager aucune autre responsabilité que la mienne.

Grâce à notre système d'instruction publique dont toute la séve s'épuise à l'enseignement des langues mortes, il m'eût été très-difficile de me procurer à Paris un interprète capable de parler non-seulement la langue turque, mais les dialectes serbe et bulgare, si ma bonne étoile ne m'eût fait rencontrer un jeune attaché à l'ambassade ottomane, originaire de la Bulgarie, qui désirait retourner dans son pays natal et qui mit le plus grand empressement à m'y accom-

pagner. C'est à lui que je dois d'avoir pu remplir dans toute son étendue la mission qui m'était confiée. M. Alexandre Stoïlowitch Boÿoglou Exarchos a été pour moi plus qu'un drogman ; il s'est montré un compagnon actif, intelligent et dévoué. Il a pensé sans doute accomplir une œuvre patriotique et religieuse, en favorisant de tous ses efforts des recherches destinées à signaler aux réparations du gouvernement turc et aux sympathies de l'Europe chrétienne cette terre magnifique et désolée qu'on appelle la Bulgarie.

J'ai attendu, pour publier ce simple exposé, que les troubles de l'Orient fussent tous apaisés. Je n'éprouve point pour les Turcs cette haine instinctive dont ils sont l'objet de la part de tous les poëtes et de beaucoup de philosophes. Les Turcs ont des qualités nobles et rares qui distinguent leur race parmi toutes celles de la terre. S'ils pouvaient modifier ce que leurs préjugés religieux ont de trop absolu, et rendre aux femmes la place que Dieu leur a destinée dans l'ordre social, ils seraient dignes de gouverner, peut-être avec autant de succès que des chrétiens, les vastes domaines qui forment leur empire.

Mon opinion est qu'il faut que l'Europe les aide de ses conseils et les contraigne au besoin, par son autorité, à remplir la mission de civilisation, dont chaque peuple est responsable pour sa part devant le tribunal de la postérité. Je m'estimerai fort heureux si ce petit livre fait connaître, au moins approximativement, la nature du concours que les populations chrétiennes ont droit de réclamer des grands gouvernements de l'Europe, depuis que ceux-ci ont mis la main aux affaires de l'Orient, et particulièrement de la Bulgarie. Mais il est temps de nous y rendre.

Paris, 25 mars 1843.

VOYAGE EN BULGARIE.

CHAPITRE I.

Départ de Paris. — Arrivée à Strasbourg. — Carlsruhe. — Stuttgard. — Ulm. — Augsbourg. — Munich. — Ratisbonne. — Linz. — Vienne.

Je suis parti de Paris le 8 août 1841, avec plus d'émotion que je n'en avais éprouvé lors de mes précédents voyages. Celui-ci présentait quelques chances aventureuses que je ne m'exagérais point, mais que je ne pouvais méconnaître, puisqu'il s'agissait de parcourir un pays agité par des troubles sérieux, où les deux partis étaient également à craindre. Je me rassurais, toutefois, en pensant que les dangers diminuent ordinairement à mesure qu'on s'en approche, et qu'après tout, avec l'aide d'un firman du Grand-

Seigneur, de bonnes armes et du sang-froid, on pouvait traverser impunément la Bulgarie, même infestée d'Albanais. Mais au moment de me séparer de ma famille, je sentis mon cœur défaillir pour la première fois à l'aspect des larmes qui roulaient dans les grands yeux noirs de ma fille, silencieuse et immobile devant moi.

Le lendemain j'étais à Nancy. Nancy est une des plus élégantes et des plus nobles villes de France ; une ville propre, bien bâtie, riche de monuments des arts, et encore toute empreinte du caractère d'une capitale. Je la préfère de beaucoup à Versailles, dont elle n'a pas la tristesse, quoiqu'elle soit veuve aussi d'un roi. Il y règne un air de distinction qu'on ne retrouve en France, après Paris, qu'à Dijon, à Grenoble et à Bordeaux. C'est un grand malheur, à mon sens, que tous les attraits de la vie intellectuelle et sociale se concentrent de plus en plus à Paris. Le séjour des départements devient insupportable,

même aux fonctionnaires chargés de les administrer, et il en résulte une exubérance de vie au centre, tandis que la circonférence est chaque jour plus affligée de langueur. Une grande réforme serait celle qui rendrait aux provinces de France toutes les utilités qui viennent s'égarer dans la capitale, et qui en encombrent les avenues, pendant que la disette règne partout ailleurs. Nous préviendrions ainsi la perte inappréciable de forces vives qui s'opère au détriment de la prospérité publique, et qui couvre la France de tribuns au lieu de conseillers municipaux. On se moque beaucoup du patriotisme étroit de clocher, et l'on a bien raison, parce que ce n'est réellement pas celui-là qui domine aujourd'hui. Le patriotisme de clocher consiste à se servir du clocher pour se hisser jusqu'à Paris, mais non pour être utile aux véritables intérêts départementaux, qui se confondent plus qu'on ne croit dans l'intérêt général. Est-ce que l'école forestière de Nancy appartient au

département de la Meurthe, ou à la France entière ?

Cette tyrannie de l'accaparement universel se fait bien plus vivement sentir à mesure qu'on s'éloigne de Paris. Je ne connais pas de ville plus cordialement française que Strasbourg, et pourtant elle porte avec humeur le joug de la centralisation, ou plutôt des abus qui en dépendent. Strasbourg a été si longtemps une ville libre, qu'elle avait appris à se bien gouverner. Elle s'élève en souveraine sur les bords du Rhin, au centre des fertiles plaines de l'Alsace. Elle a ses idées à elle, son caractère propre, ses mœurs, ses traditions, dont elle fait volontiers hommage à la mère-patrie, mais qui lui seraient peut-être d'une utilité plus réelle, si notre loi départementale accordait davantage à son libre arbitre. Je trouve que nos petites communes ont trop d'indépendance et que les grandes n'en ont pas assez. Si cet état de choses dure longtemps encore, la France deviendra un pays sauvage, à par-

tir des chefs-lieux de canton jusqu'au moindre hameau. Qu'est-ce que des libertés municipales dans une commune dont les habitants ne savent pas lire ?

Je ne pouvais traverser la ville de Strasbourg sans m'arrêter un instant au foyer de mon excellent ami M. Charles Lamey, et sans aller remercier M. Schutzenberger, le digne maire et le courageux député, de l'hospitalité gracieuse que j'en avais reçue, à l'époque de l'inauguration de la statue de Guttemberg. L'Europe n'a pas encore oublié cette fête brillante, si différente des cérémonies banales de nos anniversaires officiels. Je déclare, pour ma part, n'avoir jamais assisté à un plus admirable spectacle, et le souvenir qui m'en est resté n'a pas peu contribué à fortifier l'opinion où je n'ai cessé d'être que la France gagnerait immensément à laisser à chacun de nos départements sa physionomie originale. Quoi qu'il arrive, la ville de Strasbourg conservera toujours un peu de la sienne. Elle deviendra de plus en plus une tête de pont,

le point de jonction de l'Allemagne et de la France, ces deux grandes nations qui se comprennent désormais et qui s'estiment profondément. Le Rhin n'est plus un fleuve militaire, mais un fleuve commercial. Il a cessé de porter les appareils de la guerre, pour faire place aux flottes pacifiques de bateaux à vapeur, sur lesquels ont circulé l'année dernière plus de sept cent mille voyageurs.

Le temps pressait ; nous avons traversé le pont de Kehl, et, en quelques minutes, nous étions sur le territoire de Bade. Je ne voudrais faire aucune comparaison défavorable à mon pays; mais il m'est impossible de ne pas reconnaître la supériorité des procédés de nos voisins sur les nôtres, en matière de douanes et de vérifications. Quiconque a traversé la frontière une fois en sa vie, et ce fait m'est arrivé plus de trente fois, n'a pas tardé à s'apercevoir que, sauf peut-être dans la partie de l'Italie soumise à l'Autriche, partout le régime des douanes est plus

favorable que le nôtre à la dignité humaine et à l'indépendance des voyageurs. On ne pratique nulle part avec l'insolente familiarité de nos préposés, ces recherches sur la personne, qui révoltent la pudeur et le bon sens. Un jour viendra, sans doute, où la France complétera sa croisade contre le droit de visite par la suppression du plus intolérable de tous, celui de fouiller jusque sous les vêtements intimes des citoyens. Je n'en dirai pas davantage sur ces abus dont j'ai toujours été l'implacable adversaire et qui commencent à être atteints par les arrêts de la justice [1].

La route de Kehl à Carlsruhe est très-pittoresque. Elle traverse des champs parfaitement plantés, parsemés de villages dont l'aspect annonce l'aisance; et la culture, une population avancée. Mais, déjà les premiers épisodes dont nous sommes témoins, révèlent la différence du régime social qui distingue la France de l'Alle-

(1) Témoin un jugement mémorable du tribunal de Sarreguemines.

magne. Outre la lenteur proverbiale des postillons, nous sommes frappés du despotisme de nos conducteurs patentés, et de la rigueur impitoyable avec laquelle ils accablent de coups les paysans assez lents ou assez maladroits pour ne pas se ranger promptement devant les voitures privilégiées de La Tour et Taxis. Néanmoins, partout semble régner un air de fête, et les villes aux fenêtres garnies de fleurs, aux rues bien alignées, aux édifices peints à l'huile ou à fresque, paraissent sortir d'un atelier de construction, tant est grand le soin qu'on met à les entretenir.

Carlsruhe est le type de ces jolies capitales allemandes, plus coquettes que nos grands chefs-lieux de préfecture, et remarquables par leur propreté non moins que par leur monotonie. Je ne les décrirai point, car elles se ressemblent toutes, et Stuttgard ne diffère en rien de Carlsruhe. Après les palais des petits souverains, ce qui brille du plus vif éclat, ce sont les hôtels en renom et parfois les musées dont

le nombre est assez grand, ainsi que celui des résidences princières de second ordre. Les villages sont toujours badigeonnés à neuf et n'ont rien de l'apparence misérable des nôtres ; mais les questions que soulève la condition des travailleurs qui les habitent, ne sont pas moins difficiles que parmi nous, car l'émigration y est incessante et s'opère chaque année sur une vaste échelle. Les routes sont généralement belles et entretenues avec intelligence, le bétail abondant et de haute stature, les herbages fertiles et les sites variés. La vue se repose avec une sorte de satisfaction matérielle sur ces paysages, qu'on dirait arrangés de main d'homme, tant les accidents de terrain, les chutes d'eau, les plantations y sont distribués avec originalité et comme sur une toile.

La nature revêt des formes plus sévères aux environs d'Ulm, si célèbre dans nos fastes militaires, et assise sur le bord du Danube. Quoique ce fleuve y soit à peine navigable, le volume de ses eaux et la ra-

pidité de son cours lui donnent déjà une physionomie remarquable. Nous le quittons bientôt pour nous rendre à Augsbourg, en Bavière, d'où l'un des premiers chemins de fer qui aient été faits en Allemagne, nous conduira jusqu'à Munich. La situation d'Augsbourg est magnifique ; cette ville s'élève au milieu d'une plaine étendue, bornée au sud par les montagnes neigeuses du Tyrol, et assez semblable au vaste plateau de la Beauce qui s'étend entre Orléans et Chartres. Je ne saurais la comparer avec exactitude qu'à la ville de Malines, en Belgique, dont elle reproduit assez fidèlement l'aspect anséatique, et, au moral, l'orthodoxie catholique sous les croyances protestantes. Il y règne un immense ennui qui tient du sermon et du couvent ; et les chemins de fer, partout si animés, y versent à peine quelques rares voyageurs échappés aux délices de Munich.

J'ai entendu, en Allemagne, un homme d'esprit s'écrier : A quoi sert la Bavière ? Assurément cet homme-là n'était jamais

allé à Munich, sans quoi il n'aurait pas fait une telle question. La Bavière, en effet, sert à l'entretien de la ville de Munich. Elle fournit au roi de ce pays les ressources nécessaires pour suffire à la construction des bibliothèques, des glyptothèques et des pinacothèques, dont il enrichit journellement sa capitale. Quiconque désire faire connaissance avec les monuments de Rome et d'Athènes, n'a qu'à s'établir pendant trois mois à Munich. Il y trouvera des copies plus ou moins conformes du Parthénon, du Colisée, en sculpture ou en peinture, avec des inscriptions grecques et romaines, à faire pâlir celles du Vatican. S. M. le roi de Bavière n'a d'autre souci que de reproduire en briques les palais et les temples de marbre de l'antiquité. Il vient de joindre à sa collection, sous le nom de Wallallah, une espèce de Panthéon moderne, où figurent tous les grands hommes de la Bavière, depuis les anciens jusqu'à nos jours. Ses musées, d'ailleurs fort riches, ont la pré-

tention de lutter contre ceux de Florence, de Rome et de Naples; on ne voit partout sur les murailles, que des imitations d'Herculanum et de Pompéïa. Mais le moyen de se croire en pleine antiquité, au milieu de ces bonnes et dignes figures de Bavarois, resplendissantes de fraîcheur et rayonnantes de tabac!

Les habitants de Munich ont fini par prendre au sérieux le fanatisme poétique de leur souverain pour l'archéologie. Si le climat le permettait, je suis sûr que le roi de Bavière pourrait décréter l'adoption de la toge romaine, et faire chausser le cothurne à ses sujets, au lieu de ces excellentes bottes qu'ils confectionnent si bien. Comme ce prince est extrêmement religieux, la Bavière tout entière est devenue dévote. On ne saurait trouver place dans une église pendant l'office divin, dès qu'il a commencé; tout le monde s'y rend, hommes et femmes, et je dois le dire, chacun y garde une attitude grave et recueillie, bien rare dans les pays les plus catho-

liques, tels que l'Espagne et l'Italie. Cependant, la ferveur des sentiments religieux n'oppose aucun obstacle au culte des intérêts matériels en Bavière, et ce pays marche l'égal de tous les autres dans la carrière des améliorations agricoles et industrielles. La fièvre des chemins de fer n'y est pas moins prononcée que dans le reste de l'Allemagne, quoique celui d'Augsbourg à Munich laisse beaucoup à désirer.

Un sentiment général d'ordre et de hiérarchie caractérise cette branche de la famille allemande qui n'a pas la vivacité des Prussiens, ni la pesanteur des habitants des provinces héréditaires de l'Autriche. Tout le monde y paraît jouir d'un bonheur calme et plat, où les travaux de la pensée n'entrent pour rien, mais qui suffit aux besoins de la population, excepté pour un petit nombre d'hommes éclairés. Le gouvernement n'en poursuit pas moins avec sollicitude les réformes d'utilité publique dont l'expérience a démontré la nécessité, et, sous ce rapport, il

se maintient à la hauteur des plus grandes nations de l'Europe. Ses prisons sont soumises à un régime sévère et moralisateur tout à la fois. Ses écoles populaires répandent à grands flots le bienfait de l'instruction élémentaire parmi les classes pauvres. On pardonne ainsi l'amour du superflu à un prince qui ne refuse pas le nécessaire, et la Bavière confond dans une même tolérance, j'allais dire dans une même reconnaissance, le luxe coûteux des imitations antiques et la dépense des créations modernes appropriées aux vrais besoins de l'État.

Au total, si la Bavière est un pays monotone, Munich est une ville amusante. On y cultive la musique avec passion; on la distribue chaque jour presque officiellement dans un vaste jardin public, planté à l'anglaise, arrosé de belles eaux et coupé d'allées spacieuses et riantes où la plus brillante société se réunit à pied, à cheval, en voiture. Les rues sont larges et élégantes, les édifices grecs et romains sont dis-

posés avec symétrie, et forment une véritable exhibition qu'on ne se lasse point de parcourir. Il ne manque à la ville que des habitants, un but, une idée, un caractère. On sent qu'il n'y a pas une étincelle de feu sacré sous la cendre tiède de ce brasier artificiel. C'est ailleurs que réside le siége de la pensée destinée à réunir sous un même étendard tous les membres épars de la grande famille germanique. Dans ce mouvement de transformation qui se prépare en silence, sous les auspices et à l'aide de la paix, la Bavière est peut-être destinée à disparaître, parce qu'elle n'a ni frontières, ni fleuves, ni montagnes pour se défendre et pour se dessiner. C'est une édition allemande de la Belgique, une de ces puissances du genre neutre, qui ne peuvent rien produire, une véritable hybride, *prolem sine matre creatam*.

Après un court séjour à Munich, nous avions hâte de gagner les bords du Danube par Ratisbonne, où commence le service

de navigation à la vapeur jusqu'à Vienne. C'est dans ce court trajet que j'ai fait la rencontre de M. le général Clouet, qui se rendait à Kirchberg, auprès de M. le duc de Bordeaux, alors assez gravement malade des suites d'une chute de cheval. Quoique ce voyageur, vêtu d'une simple blouse de paysan, essayât de garder le plus strict incognito, la conversation ne tarda point à s'engager sur les affaires de France. J'eus bientôt acquis la certitude que les émigrés de tous les temps et de tous les régimes sont en proie aux mêmes illusions et finissent par n'avoir plus la moindre idée du véritable état des choses dans leur patrie. Après un trajet de quelques heures, nous en étions venus, M. Clouet et moi, à ne plus nous entendre sur cette terre étrangère, quoique parlant français tous les deux, tant le général s'exprimait avec amertume sur une foule de personnes et de choses qui m'étaient chères. Triste effet des discordes civiles! A peine arrivés à Ratisbonne, M. Clouet

se plaça à l'avant du bateau à vapeur, tandis que je m'installais à l'arrière, et nous ne nous sommes plus revus.

Ratisbonne est une des plus ennuyeuses villes d'Allemagne, ennuyeuse comme une place forte, c'est tout dire. La navigation du Danube lui donne un peu de mouvement, mais de ce mouvement effaré de ballots, de malles et de gens pressés de s'embarquer, ce qui annonce plutôt le désir de fuir que celui de rester. Là commença pour moi le fléau des fumeurs qui devaient me poursuivre jusqu'aux frontières de la Turquie, sans m'accorder un seul instant de répit. C'est un supplice indéfinissable. Il n'y a pas un Allemand qui ne porte suspendu à la boutonnière un ignoble sac de cuir rempli de tabac, et une collection de pipes de diverses formes et de divers calibres. Nobles et vilains fument du matin au soir, debout, assis, couchés, en marchant, en mangeant, en buvant. Les uns battent le briquet comme leurs pères, d'autres frottent contre les

murs les allumettes chimiques de la génération nouvelle. Partout dans les lieux de réunion, dans les comptoirs, sur les bateaux, dans les salles à manger, il faut se résigner à vivre suffoqué dans une épaisse atmosphère de tabac, l'opium des occidentaux. Je n'ai jamais pu comprendre cet asservissement de tout un peuple à l'usage d'une plante inutile, en l'honneur de laquelle l'Europe seule dépense chaque année près de cinq cents millions. Avec ce qu'elles consomment ainsi en vapeurs nauséabondes et en armements inutiles, les grandes nations de notre temps auraient plus d'un milliard à consacrer annuellement à des travaux d'utilité publique, capables de changer la face du monde avant cinquante ans. Dieu ne veut pas sans doute que les choses aillent aussi vite, puisqu'il a permis que la portion la plus intelligente de l'espèce humaine se laissât étourdir et ruiner de plus en plus par les fumées du tabac et par celles de la guerre.

La guerre! il est impossible de n'y pas

songer quand on arrive à Linz. Ulm, Ratisbonne, Linz sont des points militaires importants dans la vallée du Danube; mais Linz est la clef de Vienne, dont la porte a été forcée si souvent que l'Autriche y multiplie les serrures. Je n'ai pas des connaissances très-étendues en matière de fortifications; mais j'ai très-bien compris, en voyant l'immense périmètre de celles de Linz, que cette position stratégique avait reçu depuis quelques années des développements considérables. De quelque côté qu'on tourne les regards, on n'aperçoit que des fronts bastionnés dont la blancheur éclatante se détache sur le fond vert des prairies, des forêts, des montagnes. Le Danube lui-même semble abaisser la fierté de son cours sous le feu croisé des forts qui le dominent. Son lit, resserré entre deux berges élevées depuis Ratisbonne, puis évasé à Straubing, se resserre de nouveau à Passau de la manière la plus sauvage et la plus pittoresque jusqu'à Linz. De Linz à Vienne, le voyage en bateau à va-

peur est un enchantement continuel. Le fleuve est bordé de villages riants et de forêts épaisses dont la physionomie ressemble peu à celle des paysages qui bordent les grands cours d'eau de l'Europe. Je n'ai rien vu de comparable à l'aspect grandiose et poétique de l'ancienne abbaye de Melk. Ce n'est pas le ciel de l'Italie aux tons chauds et brillants, ni la couleur gracieuse et variée des rives du Rhin : c'est quelque chose de plus ample et de plus vaporeux, un horizon plus indéfini, un caractère plus majestueux et plus inculte, un genre de beauté pour ainsi dire romanesque. On ne voit rien de près; tout semble avoir acquis des proportions colossales ; les collines, les arbres, les monuments les plus voisins apparaissent à l'œil étonné, sous l'influence d'une sorte de mirage, comme s'ils étaient à une grande distance.

A mesure qu'on approche de Vienne, les habitations sont plus nombreuses, les cimes de toutes les hauteurs se couron-

nent de châteaux ou de maisons de plaisance, et le fleuve se couvre d'une foule d'îles qui embarrassent son cours et retardent beaucoup la navigation. Plus d'une fois nous touchons sur des bancs de sable ou de gravier, mais pas assez rudement pour suspendre notre marche ; et bientôt nous voyons briller au loin les sommets des clochers et des principaux édifices de Vienne. Le bateau s'arrête à Nador, d'où s'élance une légion d'omnibus et de voitures plus légères qui nous conduisent en vingt minutes au centre de la ville, presque sous les murs de la vieille basilique de Saint-Étienne. Noble et sainte relique du moyen âge ! Qui a vu Saint-Étienne de Vienne connaît la sévère Allemagne, sa sombre gravité, sa religion sincère et primitive. Ces superbes églises métropolitaines ont un cachet de grandeur et d'originalité qui résume tout un pays et toute une époque. Il suffit de voir Saint-Pierre de Rome pour y trouver Rome tout entière et tout le siècle de Léon X. Entrez

dans Westminster, et dites si sous ces murs noirs et humides il ne vous semble pas que toute la vieille Angleterre respire. Notre-Dame de Paris n'a-t-elle pas ouvert à l'un de nos plus grands poëtes le trésor de ses archives de pierre? Et ne lit-on pas en caractères sublimes dans la cathédrale de Burgos une partie de l'histoire d'Espagne? Non, jamais je n'oublierai l'aspect presque divin de ces monuments que j'ai vus face à face, Saint-Pierre de Rome, Westminster de Londres, Saint-Étienne de Vienne, Notre-Dame de Paris et Sainte-Sophie de Constantinople! Si quelque chose au monde peut graver dans le cœur des hommes la pensée du Créateur, c'est la majesté accablante de ces temples fameux qui rallieront bientôt les peuples de la terre sous une bannière commune, et qui n'ont pas encore répandu tous les trésors de révélation qu'attend l'humanité inquiète!

CHAPITRE II.

Vienne. — Cathédrale de Saint-Étienne. — Schœnbrunn. — Le Prater. — Visite au prince Milosch. — Visite au prince Jephrem. — La princesse Anka.

Il n'est pas possible à un Français de ce temps-ci d'entrer sans quelque émotion dans la ville de Vienne. Cette ville a joué un si grand rôle dans nos dernières annales, qu'elle est devenue historique pour tous les hommes de l'Empire. C'est elle qui nous a donné la belle et infortunée Marie-Antoinette, dont le supplice est une des plus abominables souillures de la révolution française ; c'est de Vienne aussi qu'est venue l'impératrice Marie-Louise, cette vulgaire épouse de Napoléon ; c'est à Schœnbrunn qu'est mort le roi de Rome, gardé à vue par son grand-père. Vienne

a été par nous prise et reprise; Vienne a tenu contre nous des congrès, et malgré son allure ombrageuse et défiante, Vienne peut exercer une grande influence sur la situation politique de la France. Dans l'état présent des affaires, Paris ne peut guère contracter avec Vienne qu'un mariage de raison; mais la raison conseille cette alliance, et l'intérêt des deux parties est d'écouter la voix de la raison. Quoiqu'un peu lourds, les Autrichiens ont plus de penchants français que les Bavarois et les Prussiens. Vienne est de toutes les capitales allemandes celle qui a le plus de ressemblance avec Paris, non point avec Paris politique et littéraire, mais avec le Paris des salons et des théâtres. La vie politique est concentrée dans la chancellerie du prince de Metternich, car le Spielberg est là tout près, pour empêcher la concurrence; tout est d'ailleurs permis à Vienne, excepté de penser, de parler et d'écrire.

La distribution des quartiers de cette

ville est étrange et produit une configuration très-différente de celle des autres cités. Vienne se compose d'une enceinte principale, jadis entourée de remparts qu'on a démolis, et qui la séparaient des faubourgs. En sortant de l'enceinte centrale, il faut traverser une immense esplanade circulaire, plantée d'arbres et coupée de fossés, pour arriver à ces faubourgs. Chacun d'eux a sa physionomie particulière et reproduit assez exactement l'aspect bigarré de la monarchie autrichienne, composée de sujets italiens, de Hongrois, de Croates, de Tyroliens, de Bohémiens et d'habitants des provinces héréditaires. Il n'y a qu'un polyglotte qui puisse se faire entendre dans un tel pays. Aussi la haute société, dans l'impossibilité d'étudier tant de dialectes, a-t-elle pris le parti de parler la langue française. Les modes françaises ont obtenu la même faveur, et j'ai retrouvé à Vienne en 1841 nos costumes de 1834, germanisés et défigurés de la façon la plus comique. Le caractère

des édifices est plus original et plus national. Les maisons de Vienne sont généralement hautes, bien bâties, bien éclairées, et on pourrait citer quelques places publiques dignes d'une capitale; mais, sauf l'église Saint-Étienne, aucun monument important ne frappe les regards. Le palais impérial a l'apparence d'une caserne ou d'un musée, et le théâtre n'a aucune apparence.

Aussi me suis-je établi aux portes de Saint-Étienne, pour y jouir à mon aise des beautés de cette vénérable basilique. Elle est parfaitement isolée au milieu d'une place, et son aspect extérieur, quoique écrasé par une flèche lourde et massive, frappe le spectateur par un certain caractère de bizarrerie et d'étrangeté. Mais on ne saurait rien voir de plus sombre et de plus imposant que la grande nef, à peine éclairée par de rares vitraux, et d'où s'élancent des flots de pendentifs enfumés par le temps, noirs, poudreux, suspendus à la voûte comme de grands lierres à un

vieil arbre. On y célébrait un enterrement au moment où j'entrais. Le corps *était promené* dans l'intérieur de l'église et suivi des amis du défunt, rangés deux à deux et portant de longues torches de résine enflammée, la mèche abaissée vers la terre. Les femmes venaient après les hommes, dans le même ordre, toutes en grand deuil, la plupart pleurant à chaudes larmes. Les prêtres et les chantres psalmodiaient les versets funèbres, accompagnés d'un ophicléide. Après chaque verset, le chant cessait, et il se faisait un grand silence, interrompu par les sanglots des femmes. Le cercueil a parcouru ainsi à plusieurs reprises toute la circonférence de l'édifice, où il n'y avait en ce moment d'autre public que les personnes conviées aux funérailles, spectacle touchant et pénétrant, auquel l'obscurité du temple et la fumée épaisse des torches prêtaient une tristesse inexprimable.

Toute la poésie de Vienne est dans cette église. Hors de là, tout est propre et ré-

gulier, mais bourgeois et commun. Le pavé des rues est le plus beau qui existe en Europe ; les attelages sont solides, quoique beaucoup moins élégants que ceux de l'Angleterre; on voit partout des témoignages de l'ordre matériel; la police est vigilante et point tracassière, et cependant on sent qu'il manque quelque chose à ce pays de régime patriarcal, dont le souverain peut envoyer un citoyen dans une prison d'État sans en avoir de compte à rendre à personne qu'à Dieu. Les empereurs d'Autriche mènent une vie simple et douce; ils se promènent sans escorte; ils donnent des audiences publiques auxquelles est admis le plus humble sujet; ils sont aimés et respectés. Quand leurs voitures se rendent au Prater, cette pâle copie de nos Champs-Élysées, les membres de la famille impériale sont accueillis avec des démonstrations de sympathie non équivoques par toutes les classes de la population. On leur attribue tout le bien qui se fait en Autriche; on considère

comme des erreurs de père ou comme de justes satisfactions dues à l'autorité réputée paternelle de l'empereur ses rigueurs les plus excessives. Personne ne s'est ému, à Vienne, des traitements atroces exercés envers les prisonniers du Spielberg, sous le règne de François II. Pour moi, je n'ai jamais pensé sans la plus vive amertume aux tortures infligées à Silvio Pellico, au comte Gonfalonieri, et à notre excellent compatriote M. Andryane. Il est malheureusement avéré aujourd'hui que l'empereur se faisait rendre compte jour par jour des souffrances de ces illustres victimes; qu'il avait les plans de leurs cachots, qu'il leur faisait mesurer la nourriture, l'air et la lumière, et qu'il s'était réservé, comme de prérogative royale, le département des menottes, des chaînes et des geôliers.

Cette froide barbarie ne peut s'expliquer que par l'idée, désormais profondément modifiée, que les princes absolus se faisaient naguère de leur autorité; l'empe-

reur François II se croyait sincèrement le père de ses sujets. Il ne doutait pas que ses droits sur eux ne fussent aussi sacrés et aussi étendus que ceux de la puissance paternelle, telle que l'exerçaient les Romains. Dans son esprit, les proscrits italiens n'étaient réellement détenus que par manière correctionnelle. « Ils ne sont pas *assez corrigés, pas assez sages,* » répétait-il souvent aux personnes qui demandaient la grâce de ces infortunés, après sept ans, huit ans, dix ans de reclusion solitaire. Joignez à ce préjugé de tête couronnée, la rancune implacable d'une intelligence étroite, qui attribuait à l'esprit philosophique et novateur des Français et des Italiens, les troubles de la monarchie autrichienne, pendant la Révolution et sous l'Empire, et vous aurez l'explication de la persévérance infatigable et cruelle que François II a mise à poursuivre *les idées* pendant toute la durée de son règne. C'est à ce même mobile qu'il a sacrifié le trône de sa fille et l'avenir de son petit-

fils. Ce souverain n'était plus de son temps. Il a sans doute clos la liste des princes du droit divin, dont le feu roi Charles X a été parmi nous la dernière expression.

J'avoue que pendant mon séjour en Autriche, j'ai eu beaucoup de peine à vaincre l'impression de ces fâcheux souvenirs. L'air du Spielberg m'avait empoisonné celui de Vienne. Mon père, vieux conventionnel girondin, emprisonné sous la terreur, m'a inspiré dans mon enfance une telle horreur des persécutions politiques, que cette sainte répugnance est devenue pour moi une seconde religion. J'éprouve une invincible répulsion pour quiconque, roi, ministre ou tribun, poursuit la pensée humaine, à moins qu'elle ne se soit transformée en attentats matériels contre le pays. Le droit naturel d'une société ne saurait aller au delà de certaines limites en matière de répression politique : il suffit d'empêcher les coupables de nuire; personne n'a le droit de les soumettre, dans la captivité, à des rigueurs qui excèdent

les nécessités de la défense et de la surveillance sociales. Les coupables de la veille sont si souvent devenus les héros du lendemain, que, par respect pour la mobilité et pour la faiblesse humaines, il conviendrait de ne jamais refuser aux victimes de la politique les adoucissements de la clémence. Il est si aisé de se montrer généreux quand on est le plus fort ! Ce doit être même une chose bien douce, car les grands caractères ont surtout brillé par la générosité. Je le demande à tous les partis : de quoi leur ont servi les crimes dont ils se sont souillés ? A qui a profité le sang versé pendant la terreur de 1793, et pendant la réaction de 1815? A qui profita jamais l'exécution de Bailly et l'assassinat du maréchal Brune? Robespierre n'est-il pas mort sur l'échafaud de Danton, et si les ministres de Charles X avaient péri sur l'échafaud des quatre sergents de la Rochelle, en serions-nous plus avancés? Honneur donc à qui pardonne! Malédiction à qui verse le sang!

« C'est pour n'en pas verser, me disait « un Autrichien, homme d'État éminent, « que nous tenons à la politique paternelle, « ou si vous aimez mieux, despotique, qui « a prévenu d'une manière si sûre les « troubles et les révolutions dans notre « pays. » Je me garderai bien de reproduire ici l'inutile discussion que j'ai eu l'honneur de soutenir à ce sujet. J'aime mieux payer le tribut de ma reconnaissance à notre chargé d'affaires, M. le comte de Saint-Aulaire, qui remplaçait son honorable père à Vienne, à l'époque de mon passage dans cette ville, et qui m'a comblé d'attentions et de prévenances. M. de Saint-Aulaire appartient à cette école diplomatique, qui n'a pas encore perdu la tradition des formes conciliantes et la sincérité des convictions. Ce n'est pas de son père qu'il aurait appris à rapetisser les grandes explications des nations aux proportions mesquines de ces duels politiques, qui ont failli mettre l'Europe en feu, en 1840, dans l'intérêt de deux vanités blessées à Paris et à

Londres. M. de Saint-Aulaire fils se conformait paisiblement aux instructions de son gouvernement, et il faisait les honneurs de l'ambassade avec une obligeance empreinte de la plus exquise urbanité. J'ai passé près de lui plusieurs des plus agréables heures de ma vie, et, quoique nous ne fussions pas du même avis en toute chose, j'espère qu'il n'oubliera pas plus que moi nos longues promenades sur les remparts de Vienne, par ces belles nuits d'été durant lesquelles nous avons tant causé des grands intérêts de notre patrie.

Je désirais beaucoup, avant de me rendre en Servie, connaître le prince Milosch, proscrit de ce pays, dont il avait été le régénérateur un peu barbare. M. de Saint-Aulaire me procura l'occasion d'une entrevue avec lui et avec son frère, le prince Jephrem, car ils étaient alors tous deux à Vienne. C'était me donner un avant-goût du pays et des hommes que j'allais étudier : je fus exact au rendez-

vous. Le prince Milosch, averti par mon interprète du but de ma visite, nous reçut avec beaucoup de politesse et de cordialité. C'est un homme de soixante ans environ, d'un stature courte et ramassée; mais d'une complexion énergique et robuste au delà de toute expression; sa tête, d'une grosseur énorme, et couverte d'une forêt de cheveux gris coupés court, semble comme enfoncée dans ses larges épaules, et lui donne l'apparence d'un taureau indompté. Sa bouche est grande et ornée de dents encore très-blanches; ses yeux vifs et perçants ont je ne sais quel air de malice et de dissimulation, qui s'accorde fort bien avec ce que l'on connaît des habitudes de sa vie publique et privée; ses mains m'ont paru singulièrement remarquables par leur largeur démesurée qui tient de la nature de celles du géant. Son obésité semblait mal à l'aise sous le costume européen; mais il fut bientôt distrait par mes premières paroles, et il y répondit sans hésiter avec empressement.

C'était pour la première fois de ma vie qu'il m'arrivait de converser à l'aide d'un interprète, et je n'étais pas encore habitué à ce rude exercice, qui m'a été si pénible pendant tout le voyage, malgré la bonne volonté de mon drogman, M. Exarcos. A peine avais-je hasardé les premiers mots et fait connaître au prince Milosch le but de mon voyage, qu'il se répandit en doléances hyperboliques sur l'oppression des chrétiens par les Turcs, et sur les *intrigues* au moyen desquelles il croyait avoir été précipité du trône de Servie. Il me fallut le supplier de prendre haleine pour permettre à mon interprète de traduire son exorde, qui menaçait de s'élancer d'un seul bond jusqu'à la péroraison. M. Exarcos, charmé de cette ardeur qui lui versait des flots d'éloquence bien douce aux oreilles d'un chrétien bulgare, ne se préoccupait pas beaucoup de mon impatience, persuadé que je devais avoir compris puisqu'il avait entendu. Milosch, de son côté, pressé de continuer, reprenait la parole

avant que l'interprète eût fini de traduire ses dernières périodes, et celui-ci, de plus en plus sous le charme des curieuses nouvelles que le prince *me* donnait des événements, oubliait malgré lui de m'en faire part. Il faut avoir passé par ces singulières épreuves, pour comprendre le supplice de Tantale, et ce supplice se prolongera pour moi jusqu'à Constantinople, sans que pendant ce long trajet j'aie pu m'y soustraire un instant.

Néanmoins, à force de persévérance, j'eus bientôt accoutumé le prince et l'interprète à faire en ma faveur le sacrifice de leurs mutuels épanchements. Quand une phrase me semblait finie, j'y mettais hardiment des points et des virgules, et j'en demandais la traduction sans désemparer. C'est ainsi que j'ai pu intervenir avec succès dans le dialogue dont j'aurais fini par être exclu, tant étaient vives les sympathies de ces deux chrétiens grecs, parlant de l'ennemi commun en présence d'un catholique romain ! Milosch parais-

sait fatigué de son oisiveté politique, et il n'avait pas perdu tout espoir de reprendre les rênes du gouvernement serbe, que lui seul peut-être aurait tenues d'une main heureuse, s'il eût été moins violent et moins avide. J'exposerai bientôt le rôle important que cet homme remarquable a joué en Servie. Chacun sait qu'il avait débuté par être pâtre, et que même arrivé au pouvoir souverain, il n'avait pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. Il est tombé à force d'excès, depuis ceux qui troublent le foyer domestique, jusqu'aux abus dont tôt ou tard les peuples tirent vengeance. Milosch a sauvé du naufrage de sa puissance des richesses assez considérables, et il ne se résigne point à vivre tranquille. Détrôné par son frère au profit de son fils, trahi par la plupart des hommes qu'il avait élevés, il n'a pas pu trouver dans les bras d'une maîtresse, qui est la plus belle femme de l'Orient, une distraction suffisante à ses ressentiments. Il ne s'en cache point. Son inaction lui pèse, et il

nourrit des illusions que les événements survenus depuis ma visite doivent avoir beaucoup augmentées.

Je me rendis, en sortant de chez lui, chez son frère Jephrem, l'artisan principal de sa chute. Le prince Jephrem est un homme vulgaire, au regard incertain, aux formes anguleuses, dont les cheveux sont gris, la barbe et les sourcils très-noirs, la face très-ridée, mais qui est encore vert et plein de vigueur. Quoique moins riche que Milosch, il m'a paru tenir un état de maison plus brillant ou plus affecté. Il avait à sa porte des pandours vêtus d'écarlate et armés de pied en cap, et il nous a reçus avec une politesse moins expansive que celle de son frère. Peu à peu cependant la conversation s'est animée, et bientôt nous avons entendu les mêmes imprécations contre la tyrannie des Turcs : « Vous verrez, me dit-il, ce que c'est que *d'être esclave d'un peuple d'esclaves,* car tel est le sort des chrétiens en Turquie ; » puis il me donna une foule de détails intéressants sur l'état des affaires

en Bulgarie, et l'expérience m'a prouvé la parfaite exactitude de ses informations. Pendant que je conférais avec le prince Jephrem, à l'aide de M. Exarcos, M. le comte de Saint-Aulaire, plus heureux, s'entretenait en allemand avec la princesse Anka, nièce de Milosch, jeune et charmante fille de vingt ans, d'une rare et sauvage beauté. Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans les qualités qui distinguent les plus nobles races de femmes du reste de l'Europe, quelque terme de comparaison applicable aux agréments personnels de cette princesse serbe. On est frappé tout d'abord de l'élégance de sa taille svelte, souple, élancée, et du feu de son regard, ferme et doux, moitié civilisé, moitié barbare. Ses grands cheveux châtains encadrent de la façon la plus originale son visage aux traits un peu forts, mais piquants et animés. Ce qui m'a le plus surpris, c'est la beauté incomparable de ses mains, dignes du pinceau de l'Albane, et que venait d'estropier un mauvais

peintre, indigne d'avoir eu un aussi rare modèle. Le prince Jephrem avait amené sa fille à Vienne, pour achever son éducation, très-supérieure à celle des femmes de son pays. J'ai su, depuis, que cette belle et spirituelle personne était tombée aux mains d'un gentilhomme hongrois, fort riche, et qu'elle avait suivi la condition de son mari. C'est une perte pour la Servie.

Ces deux entrevues avaient suffi pour m'initier à une foule de détails que les convenances ne me permettent pas de publier. J'ai pu me convaincre plus tard que l'Autriche était libre d'exercer une grande influence sur les affaires turques et qu'elle ne l'exerce pas. C'est un malheur pour la chrétienté; c'en est un pour la Turquie elle-même. La Turquie d'Europe est cernée de tous côtés par les frontières de l'Autriche, sur le Danube, sur la Save, sur la mer Adriatique. L'Autriche, sans cesse menacée par la peste, est forcée d'entretenir, pour la surveiller, un corps d'armée considérable. Elle a à sa

disposition les meilleures raisons et les prétextes les plus plausibles pour intervenir. Sa marine envoie dans les mers du Levant plus de cinq mille navires. Enfin le Danube est son fleuve, son fleuve à elle seule, quoiqu'elle le laisse envahir par des étrangers. Vienne est le rendez-vous habituel de toutes les *intelligences* grecques, serbes, bulgares, hongroises, valaques et moldaves. On n'y vient pas pour conspirer, car il ne fait pas bon conspirer à Vienne ; mais on se rencontre dans les jardins publics, aux valses de Strauss, au Prater, au Belvédère : on se parle à l'oreille et dans une si abondante variété de dialectes, que pour avoir des espions suffisamment instruits, la police devrait les demander à l'Académie des inscriptions. C'est ainsi que la plupart des fils de ce vaste réseau des mécontents de l'Orient sont entre les mains de l'Autriche, qui en ferait une grande toile, si elle voulait ; mais l'Autriche ne veut rien.

On dirait que les hautes pensées poli-

tiques ont disparu de ce pays pour faire place à un amour sensuel et béat de l'ordre matériel; ordre qui ne règne pas sans quelque mélange, surtout dans les finances. L'Autriche est infestée de papier-monnaie presque à l'égal des États-Unis, et les variations nombreuses qu'a subies ce papier ne prouvent pas que les monarchies traitent le crédit public avec plus de ménagement que les républiques. Mais ce beau pays est riche de tant d'avantages jusqu'à ce jour méconnus, qu'il est facile de comprendre comment on s'y laisse absorber par les spéculations de l'industrie, de préférence aux entreprises plus hardies de la politique. Il ne faut pas s'en plaindre, car les succès de la première amèneront infailliblement le réveil de la seconde. Quand les grands intérêts du commerce autrichien exigeront la franchise illimitée du cours du Danube, il faudra bien que ce fleuve soit libre, quels que soient les obstacles accumulés à son embouchure. Embarquons-nous donc sur

le Danube, et jetons un regard sérieux et attentif sur son immense vallée, l'un des grands chemins de l'Orient.

CHAPITRE III.

Le Danube. — Son importance actuelle et son importance à venir.

Il n'y a en réalité que deux routes pour aborder en Orient, la voie de mer et la voie du Danube. Celle-ci est toute récente, quoique le fleuve soit ancien : c'est la vapeur qui l'a utilisé. Il ne faut pas considérer comme une route, mais plutôt comme un obstacle à la circulation, la ligne de terre qui descend du nord au sud par Schumla, et celle qui s'étend de l'ouest à l'est par la Bulgarie et Andrinople. La navigation à vapeur a révélé dans le Danube une foule d'avantages auxquels personne n'eût osé songer, lorsqu'on ne pouvait y circuler que sur de lourds bateaux,

traînés par des centaines de chevaux à la remonte et livrés aux caprices du Thalweg (1), à la descente. Aujourd'hui, le Danube est en possession d'une marine spéciale, appropriée aux irrégularités et aux solutions de continuité de son cours. Cette marine a acquis en peu de temps des proportions considérables, et quoiqu'elle soit encore fort loin de l'importance de celle du Rhin, mon opinion est qu'elle la dépassera bientôt de toute la supériorité du Danube. Il est donc nécessaire de jeter un regard sur ce fleuve imposant, et de peindre rapidement, ne fût-ce qu'à vol d'oiseau, la vallée qu'il arrose.

Le Danube touche presque à la France par sa source, voisine des bords du Rhin, et il se jette dans la mer Noire, grossi par le tribut de plus de cent rivières, la plupart navigables, après un cours d'environ six cent cinquante lieues. Il embrasse 22°

(1) On donne le nom de *Thalweg* à la ligne navigable du fleuve, au fil de l'eau.

de l'ouest à l'est, traversant le Wurtemberg et la Bavière, l'archiduché d'Autriche, la Hongrie; et longeant la Servie et la Bulgarie d'un côté, la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie, de l'autre. Quand on examine avec attention les montagnes qui le bordent, il apparaît divisé en quatre grands bassins bien distincts, caractérisés par trois étranglements principaux qui sont eux-mêmes le résultat du rapprochement des rameaux inférieurs, détachés des deux chaînes latérales dont se compose la vallée. Son cours est beaucoup moins impétueux à son origine que ceux du Rhin et du Rhône, parce que les montagnes où il prend sa source sont basses et parce que ses premiers affluents participent beaucoup moins que les leurs de la nature des torrents.

Le Danube a peu de pente. Il commence à être navigable un peu au-dessus de la ville d'Ulm, pour les barques de 40 à 50 tonneaux, et de 120 à 200 tonneaux à la hauteur de Ratisbonne. Enfin, à mesure

qu'il reçoit des affluents de plus en plus nombreux, il peut porter des navires de 300 à 600 tonneaux, et même des bâtiments de guerre de 40 pièces de canon. Outre la crue annuelle qui grossit ses eaux au printemps, par suite du dégel et des pluies de cette saison, le Danube en éprouve une autre en juillet et août, causée par la fonte des neiges dans les hautes montagnes dont les eaux lui sont amenées par ceux de ses affluents qui en découlent. Toutefois, la première de ces crues est la plus considérable, et elle arrive précipitamment. La plupart des îles dont le lit du fleuve est semé sont alors envahies par les eaux et par la débâcle qui emporte les ponts, tous construits en bois, excepté celui de Ratisbonne. Aussi, dans quelques villes, prend-on le parti d'en enlever les tabliers, qu'on remet en place quand le fleuve est rentré dans son lit. Aucune précaution ne garantit, d'ailleurs, certaines parties de la vallée du Danube contre les ravages des inondations,

nommément au-dessus de Passau, entre Presbourg et Comorn, et dans les environs de Pancsova. Ces débâcles interrompent momentanément la navigation après les grandes gelées, qui paralysent le cours du fleuve pendant près de cinq mois.

Il faut compter aussi, au nombre des inconvénients du Danube, les brouillards épais et opiniâtres qui s'élèvent au-dessus de son cours, principalement pendant les derniers mois de l'année. La navigation n'est pas seulement difficile, alors : elle est presque impossible jusqu'à ce que le soleil ait dissipé le rideau de vapeurs qui pèse sur le fleuve. Les bateaux, quels qu'ils soient, sont obligés de s'arrêter. Cette circonstance ajoute encore aux difficultés naturelles du halage, qui sont très-pénibles. Les rochers, les marais, les îles et les bois qui bordent le Danube forcent souvent les chevaux de passer d'une rive à l'autre. Il faut alors les embarquer, et c'est une manœuvre périlleuse que de leur faire ainsi traverser le cou-

rant, surtout quand il est rapide et resserré. D'un autre côté, il arrive souvent, dans les détours et les coudes du fleuve, que la force de trente ou quarante chevaux ne peut s'appliquer efficacement à une file de quatre ou cinq bateaux. Il n'y a que la navigation à vapeur qui puisse triompher de toutes ces entraves, et donner aux transports du commerce une allure plus régulière et plus économique. Cette navigation ne fait que de naître, et déjà ses avantages sont tellement évidents, qu'avant peu le Danube, nous le répétons, comptera plus de *steamers* que le Rhin, si le génie du monopole ne vient pas là, comme ailleurs, tarir cette nouvelle source de richesses.

Le service actuellement établi se compose de bateaux de plusieurs grandeurs, qui se succèdent à plusieurs intervalles comme autant de relais, dont la force motrice et le tonnage sont proportionnés au régime de la partie du fleuve qu'ils ont à desservir. Ceux qui descendent de Vienne

à Pest ne sont pas les mêmes que ceux qui sont venus de Linz à Vienne. On en change devant Pest pour aller à Semlin; plus loin, et après les hauts-fonds qui interrompent la navigation directe de Belgrade à Vidin, on subit un nouveau transbordement. On ne navigue pas la nuit. Le principal embarras causé aux voyageurs par ces déménagements répétés, qui ont lieu quelquefois très-longtemps après la chute du jour, c'est de les exposer à ne pas trouver de gîte, ou à tomber dans quelques-uns de ces affreux repaires qui vont bientôt nous paraître regrettables quand nous arriverons en Turquie. Il règne une telle cohue à bord des bateaux à vapeur du Danube, que parfois on y éprouve de la difficulté à s'asseoir, le plus mauvais siége étant rapidement enlevé, si l'on a le malheur de s'en écarter un instant. La manie de fumer y est poussée jusqu'au paroxysme. On ne se voit plus qu'au travers d'un nuage. Les femmes même commencent à fumer des cigares et

à empester l'air de cette odieuse exhalaison.

Cependant le spectacle des bords du Danube est si admirablement varié, qu'on se résigne vite aux tribulations domestiques de la traversée, en présence du panorama ravissant qui se déroule sous les yeux. Le bateau qui nous conduit de Vienne à Pest en un jour, passe devant Presbourg, dont nous saluons le château assez semblable à la tour de Londres, vue des bords de la Tamise. Les circonvolutions nombreuses du Thalweg nous permettent d'étudier la physionomie forestière des îles, qui sont couvertes à peu près exclusivement de peupliers et de saules et dont les abords sont occupés par des nuées de hérons, de cormorans et d'autres oiseaux pêcheurs au plumage et au port pittoresques. Quelquefois, le lit du fleuve est évasé et la vue s'étend fort au loin ; plus souvent, elle repose sur des côtes couvertes de vignobles, de jardins, de forêts dont la physionomie res-

semble peu aux nôtres. Le caractère des habitants diffère encore davantage de tout ce que nous voyons dans le reste de l'Europe. Rien n'est plus original que ces groupes de paysans hongrois, aux vêtements pleins d'ampleur, et coiffés de chapeaux immenses ; rien de plus gracieux que leurs femmes et leurs filles, d'une fraîcheur si vive, d'une gaieté si naturelle. Quand le canon des bateaux à vapeur tirait ses salves d'appel (on n'entendrait guère la cloche sur un fleuve souvent large d'une demi-lieue), nous les voyions accourir aux embarcadères, pour nous donner ou nous prendre des passagers, pour nous offrir des provisions. C'est une belle race qui fait bande à part dans l'Empire, qui garde fidélité à sa langue, qui défend sa constitution, qui a ses journaux, son dictionnaire, ses académies et un esprit public avec lequel le gouvernement autrichien est tenu de compter. Je n'en dirai pas davantage : la Hongrie est peut-être en ce moment le pays de

l'Europe le plus digne de l'attention des hommes d'État.

En arrivant à Pest, la cité jumelle de Bude, j'ai été frappé de l'air d'élégance de la ville nouvelle, bâtie sur la rive gauche, et de la vieille ville, perchée sur les hauteurs de la rive droite, où s'élève le plus célèbre observatoire de l'empire autrichien. Pest ressemblerait à Édimbourg, si elle était sur le bord de la mer, ou à Bordeaux, si elle en avait le beau climat. Mais je ne sais plus à quoi comparer les étranges mœurs que chaque pas nous révèle dans cette ville, déjà tout imprégnée des habitudes de l'Orient. On ne peut rien voir de plus curieux et de plus grotesque que ces portiers vêtus en hallebardiers moyen âge, y compris la hallebarde, qui *trônent* majestueusement à l'entrée des hôtels ; ni rien de plus triste et de plus affligeant que ces légions de jeunes filles, assises sur les marches de tous les escaliers, et qu'il faut fouler aux pieds pour arriver chez soi. Comment le gouvernement paternel qui

ne trouvait pas Silvio Pellico *assez sage*, trouve-t-il donc les figurantes attachées aux auberges de Pest? Quoi qu'il en soit de la tolérance de la police, ou de la démoralisation locale, on ne peut s'empêcher de gémir d'un pareil spectacle, qui atteste les progrès de la corruption dans les contrées les plus vierges de l'Europe, comme dans celles qu'on appelle les plus civilisées. La ville de Pest ne vaut pas mieux, sous ce rapport, que celles de Berlin, d'Amsterdam et de Londres, et la Russie marche sur leurs traces.

J'ai rencontré sur le bateau à vapeur qui descendait le Danube une jeune femme de la plus grande beauté, suivie d'une foule de domestiques des deux sexes, empressés auprès d'elle avec toutes les démonstrations du respect et du dévouement. Cette femme, qu'on appelait *madame la comtesse*, se faisait servir ses repas sous une tente, où brillait une vaisselle éblouissante de porcelaine et de vermeil. Les vins les plus exquis, les mets les plus

recherchés se succédaient à sa table, dressée sur le pont. Ses femmes de chambre, de toutes les couleurs, parlaient, comme elle, plusieurs langues et circulaient dans toutes les parties du paquebot, vêtues avec une rare élégance. Trois ou quatre jeunes cavaliers, à la physionomie gracieuse et douteuse, étaient admis familièrement à ses repas et à ses *lectures*, car elle se faisait faire des lectures, puis à ses *tables de jeu*, où les voyageurs ébahis voyaient se succéder et disparaître d'une manière effrayante les rouleaux de pièces d'or. Elle gagnait beaucoup ; elle gagnait toujours. Insensiblement, attirés par les charmes de la comtesse et par l'appât du jeu, plusieurs nobles hongrois, qui voyageaient avec nous, se rapprochèrent de ces fatales tables, où ils perdirent comme tout le monde, sans que la belle Russe, qui retournait, dit-on, à Odessa, manifestât ses sentiments autrement que par un sourire doux et tranquille. J'ai observé pendant deux jours entiers cet atelier d'iniquité, sans jamais

trouver un seul moment notre sirène en flagrant délit d'inconvenance. Elle recevait les hommages de la galerie avec une modestie sans apprêt, et une langueur sans prétention. Je n'ai été frappé que de la fixité de son regard, souvent dirigé de notre côté avec une impatience qui trahissait son inquiétude. En effet, et malgré son air de dignité, je n'avais pas tardé à reconnaître en elle une de ces *espionnes* du haut parage, comme il y en avait en France du temps de l'empire ; elle descendait le fleuve à la manière de Cléopâtre, en traînant à sa suite quelques *Antoines* plus ou moins diplomatiques. Elle fit de vains efforts pour triompher de mon silence, et je ne doute pas que mon aspect glacial ne lui ait donné une fort mauvaise idée de la galanterie française.

Chemin faisant, nous étions arrivés sous les murs de Peterwaradin, qu'on a surnommé avec raison le Gibraltar du Danube ; cette ville, célèbre dans l'histoire des guerres de l'Autriche avec la Turquie,

est située sur un promontoire en saillie vers le fleuve et couronné de plusieurs étages de fortifications en briques. Ces fortifications commandent le cours du Danube et la ville elle-même, qui communique avec Neuzats, située en face, par un immense pont de bateaux. Avant de l'atteindre, notre paquebot avait tiré plusieurs salves d'artillerie pour qu'on nous ouvrît le passage, et cette manœuvre s'était exécutée avec une rare précision. Le Danube, à partir de ce point, commence à couler entre deux rives basses et marécageuses, et sa physionomie ressemble à celle du Rhin au-dessous de Nimègue. A mesure que nous descendons au travers des îles de peupliers et de saules, l'embouchure de la Theiss nous apparaît sur la rive gauche, et nous saluons ce vaste affluent, qui passe pour la rivière la plus poissonneuse de l'Europe. Il était plus de dix heures du soir, quand nous sommes arrivés à Semlin. Nous n'avons aperçu qu'à la lueur de quelques pâles

flambeaux cette petite ville, chef-lieu de frontière militaire, fort triste, fort insipide, mais qui reçoit du voisinage de Belgrade une grande importance.

Depuis Semlin jusqu'à la mer Noire, la navigation du Danube rencontre deux grands obstacles : les *rapides* d'Orsova, hauts-fonds très-dangereux qui ne peuvent pas être franchis, dans l'état actuel, par des bateaux à vapeur, et le grand coude qui rejette le fleuve vers le nord, en prolongeant inutilement son cours, à la hauteur de Rassova. On a cherché à racheter cette distance par un chemin de terre qui conduit les voyageurs à Kostendjé ; mais le commerce de transport sera toujours forcé de suivre la voie d'eau par la *Soulina*, la seule des six anciennes embouchures qui demeure libre aujourd'hui. C'est là que s'agite depuis quelques années une question diplomatique de la plus haute importance, celle de savoir à qui demeurera la possession définitive de l'entrée du Danube. Les Russes, il est vrai,

se sont fait céder les bouches de ce fleuve par le traité d'Andrinople (1) ; mais des traités antérieurs entre la Porte et l'Autriche garantissaient à cette dernière puissance la liberté de navigation et de commerce sur le Danube. Les Autrichiens sont établis et protégés à Galatz d'une manière toute spéciale : consentiront-ils aussi à s'en aller comme les Turcs, et à compléter le désert du Delta au profit des Russes ?

On dirait qu'à Semlin finit l'Europe civilisée, et que la barbarie commence. Il ne nous a pas fallu moins d'une journée pour remplir toutes les formalités nécessaires à l'expédition de nos passe-ports. Après les avoir enfin retirés des mains de toutes les autorités civiles et militaires, d'ailleurs très-polies, qui devaient les viser, nous

(1) Par un luxe de précautions dont la tendance est facile à saisir, le traité d'Andrinople a stipulé formellement que la rive droite turque dans le Delta du Danube devra rester *inhabitée* sur une lieue de profondeur. Il était impossible de déshériter plus clairement les Turcs de tout intérêt à la navigation de ce fleuve.

nous sommes embarqués sur une petite chaloupe conduite à la rame par deux employés de l'intendance sanitaire autrichienne, et nous avons vogué dans la direction de Belgrade. Le Danube est d'une largeur prodigieuse sur ce point. Il y reçoit les eaux de la Save, qui augmentent subitement le volume des siennes et qui lui donnent l'aspect d'un grand lac. Le vent, qui soufflait avec violence, soulevait de véritables vagues très-dangereuses pour notre esquif, qu'il fallut pousser au plus vite sur la côte opposée afin de ne pas chavirer. De là, nous attendîmes qu'une brise moins fraîche nous permît de revenir sur la côte de Servie, et bientôt nos rameurs nous débarquèrent avec de grandes précautions, au pied de la citadelle, de peur d'entrer en contact avec quelque objet contumace. Il semblait qu'en touchant cette terre maudite, nous fussions déjà suspects de peste à leurs yeux. Je n'oublierai jamais avec quel geste dédaigneux ils nous montraient des soldats

turcs qui lavaient leur linge sur le bord de la Save. « Quel linge, disaient-ils, « quelles guenilles! quelles troupes! et « cela s'appelle une nation! Bon voyage, « messieurs; il faut que vous soyez bien « curieux pour venir de si loin visiter de « pareils misérables! » Et ils retournèrent à Semlin.

CHAPITRE IV.

Belgrade. — Visite au prince Michel. — A la princesse Lioubitza. — Visite à Khiamil-Pacha. — Curieuse conversation avec lui.

Nos bateliers avaient raison : il y a toute la largeur de l'océan entre Semlin et Belgrade, entre la Hongrie et la Turquie, quoique ces deux villes et ces deux pays ne soient séparés que par le cours de la Save. Et encore ne sommes-nous pas réellement en Turquie, car la Servie n'est plus qu'une dépendance à moitié détachée de l'empire ottoman ; aux termes des traités, il ne peut y avoir de Turcs en Servie que dans les places fortes. Les *bourgeois* musulmans ont dû évacuer le pays ; mais en le quittant, ils y ont laissé les traces habituelles de leur passage, la

peste, la dévastation et la misère. Le peuple serbe n'a pas encore eu le temps de se reconnaître et de cicatriser ses plaies. Aussi, dès qu'on approche de Belgrade, à part quelques maisons blanches à volets verts, bâties dans le goût européen, tout ce qui apparaît aux regards est de physionomie turque : les murs de la forteresse en ruines, les longs minarets blancs entremêlés de cyprès, les grillages de mille couleurs aux fenêtres, le pavé défoncé, les ordures amoncelées dans les rues. Cependant, placée au confluent du Danube et de la Save, la ville paraît attrayante de loin, comme la plupart des villes de l'Orient, et, de plus, sa situation, autour d'un rocher défendu par la vieille citadelle du prince Eugène, lui donne un certain air de grandeur; mais la scène change d'aspect aussitôt qu'on aborde.

Les gardes de la santé nous avaient littéralement jetés sur le rivage, où deux soldats vinrent nous reconnaître, afin de nous conduire au bureau de la douane.

La visite fut courte et polie, surtout quand j'eus fait connaître ma qualité de Français et demandé l'adresse du consul de France. Le consulat était géré en ce moment par M. Alfred Marey, petit-fils de notre illustre Monge, jeune homme plein de sens et de cœur, qui avait su se concilier, par une conduite digne et prudente, la bienveillance du gouvernement serbe et l'estime des chancelleries étrangères. Je le trouvai atteint d'une de ces mauvaises fièvres intermittentes si communes dans le pays, et dont il est très-difficile de se guérir. M. Marey fit trêve à ses souffrances pour nous accueillir de son mieux et pour me faciliter l'accès des chefs serbes et turcs, avec lesquels j'avais besoin de conférer. Sa connaissance de la langue serbe lui donnait un avantage dont il avait profité pour étudier et voir par lui-même tout ce qui méritait quelque attention dans la principauté. Il eut la bonté de me donner ses avis, qui m'ont été fort utiles, et de présider à tous les arrangements que je

devais prendre avant de me mettre en campagne.

Aussitôt que mes préparatifs furent terminés, je commençai à parcourir la ville de Belgrade et à prendre une idée exacte de sa topographie. Je ne fus point frappé, comme je m'y attendais, de son air de désolation et de sa solitude. J'avais fait connaissance en Afrique avec la barbarie musulmane et je la reconnus à ses œuvres dans Belgrade. Je retrouvais dans le faubourg de cette ville habité par les Turcs la même hideuse physionomie que j'avais déjà observée à Koleah, à Blidah et à Constantine. Les costumes de l'Orient ne m'apparaissaient plus que comme la livrée de la misère et du fanatisme. La chaleur était accablante. Nous rencontrions à peine dans les rues quelques rares passants, et quelles rues ! Ici, des maisons en ruines; plus loin, de vastes espaces découverts; des boutiques sales et obscures; des croisées sans vitres; des habitants déguenillés : et pourtant, sous ces

tristes dehors, il était facile de voir que nous n'étions pas encore tout à fait en Turquie. Plusieurs nouvelles maisons de construction moderne s'élèvent dans la partie de la ville habitée par les chrétiens ; ces maisons diffèrent peu de celles de l'Allemagne. Beaucoup de Serbes ont adopté le costume européen. La garde du prince et toutes ses troupes portent un uniforme russe. Les femmes ne sont pas voilées. Quelques voitures consulaires, construites à Vienne, circulent dans les rues. Quelques casernes, un hôpital, une prison, bâtie sur le modèle des nôtres, annoncent la présence d'une civilisation naissante.

Je m'empressai d'aller faire une visite au prince Michel, alors régnant en vertu d'une révolution, aujourd'hui précipité du trône par une autre. La voiture qui me transporta à son *Konak* (c'est le nom qu'on donne au palais) eut beaucoup de peine à tourner dans la cour d'honneur où l'herbe poussait entre des pavés mal

unis. Je trouvai deux factionnaires au pied d'une large échelle de bois décorée du nom d'escalier, et après avoir franchi quelques marches, je fus admis dans l'appartement du prince. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, grand, pâle, timide, dont la contenance trahissait à un très-haut degré l'embarras et l'ennui. Il sait assez bien le français et il eut l'obligeance de s'entretenir avec moi dans cette langue, qu'il parlait, au reste, lentement et par monosyllabes. Était-ce défiance de lui-même ou contrainte? je l'ignore; l'entretien ne fut pas long, et je m'aperçus bientôt que le véritable souverain du pays n'était pas devant moi : mais il n'était pas loin.

Au moment où j'entrais dans le salon du prince, j'avais vu s'ouvrir et se refermer mystérieusement la porte d'un appartement contigu au sien : c'était celui de sa mère, la princesse Lioubitza, femme de Milosch. Je demandai et j'obtins aussitôt la faveur de lui être présenté. Cette femme

héroïque, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la Servie, me reçut avec une sorte d'effusion pleine de dignité, d'empressement et de curiosité. Elle savait que j'avais pour mission de venir constater la situation des chrétiens de la Bulgarie, et son horreur des Turcs lui faisait supposer qu'un chrétien comme elle ne pouvait pas avoir moins de haine pour eux. Qu'on se figure une femme de cinquante ans, d'une physionomie martiale, rêveuse et austère, aux traits fortement prononcés, au regard sombre et fier, la tête nue et couronnée par une natte de cheveux gris tressés de petits rubans noirs; telle était la princesse serbe. Ses bras vigoureux étaient découverts jusqu'aux coudes, d'où flottaient, pour tout ornement, des manchettes de dentelle de couleur noire, comme le reste de son costume, plutôt d'une religieuse que d'une princesse régnante; car c'est elle qui régnait en effet ou qui essayait de régner, au milieu des périls, sous le nom de son fils. Elle me fit un salut plein de

grâce et de noblesse, et me pria de m'asseoir auprès d'elle.

« Je sais, monsieur, me dit-elle, que vous êtes un Français chargé par votre gouvernement de venir voir ce que les Turcs font ici des chrétiens. *Pas ici*, reprit-elle, car nous sommes chez nous *et nous ne nous laisserions pas faire*. Je suis bien aise de vous voir. Vous allez juger de ce que ces barbares ont fait en Bulgarie. Vous ne saurez pas tout ; mais vous en verrez assez pour que l'Europe apprenne la vérité. Ah ! *si tous ces hommes* n'étaient pas des femmes, *ou s'ils étaient des femmes comme moi*, notre religion serait bientôt débarrassée de ses oppresseurs. Vos femmes sont bien heureuses en Europe ! On ne les insulte pas, on ne les outrage pas impunément. Mais, est-ce qu'on ne leur parle jamais de ce que souffrent les femmes chrétiennes de l'Orient ? est-ce que les Serbes ne sont pas vos frères ? » Il est impossible de rendre l'expression des traits de cette noble femme, et surtout le son de sa voix pen-

dant cette allocution saisissante, qu'elle avait la délicatesse d'interrompre à chaque phrase, pour donner à l'interprète le temps de me la traduire exactement. Quand elle avait lu dans mes yeux que j'avais tout compris, elle me confirmait par un geste muet et significatif ce qu'elle venait de dire, et puis elle poussait un profond soupir. La conversation continua sur ce ton pendant près d'une heure, et sa ferveur était si vive, que je craignis de l'exciter jusqu'à l'exaltation, en demeurant plus longtemps. Je lui donnai des nouvelles du prince Milosch que j'avais vu à Vienne : *De mon maître*, dit-elle tristement, *il doit bien s'ennuyer !* Et elle me congédia avec la majesté bienveillante et naturelle d'une reine.

C'était elle, en effet, comme je l'exposerai bientôt, qui contribuait activement à exciter parmi les populations chrétiennes l'esprit de résistance d'où était née la dernière insurrection de Bulgarie. Soit qu'elle espérât créer des chances politi-

ques à son époux, à la faveur d'un mouvement religieux, soit qu'elle eût seulement pour but de satisfaire sa vengeance contre les musulmans, il est certain qu'elle n'était pas étrangère aux événements qui venaient d'ensanglanter la ville de Nissa et tous les villages dévastés par les Albanais. Elle avait tout conduit en dépit des ministres de son fils, qui craignaient de se compromettre envers les puissances et d'encourir la colère du sultan s'ils prêtaient leur appui aux Bulgares insurgés. La princesse Lioubitza invoquait le sentiment religieux, le ministère serbe faisait valoir le droit des gens, et les choses eurent un tel éclat que le prince Michel se vit sur le point de faire arrêter sa mère pour crime de haute trahison. La princesse Lioubitza n'était pas femme à reculer. On l'avait vue, durant les guerres de l'indépendance, lutter avec un courage admirable contre la mauvaise fortune, ramener son mari au combat où elle figurait elle-même, à cheval, au plus fort de la mêlée. On savait

que, malgré le caractère impétueux de Milosch, elle avait tué de sa main une maîtresse de ce prince et bravé son courroux après la mort de sa rivale. Ses menées n'étaient ignorées de personne, et surtout des Turcs, dont le représentant était alors Khiamil-Pacha, gouverneur de la forteresse de Belgrade.

Khiamil avait été ambassadeur de la Porte à Berlin, et il y avait acquis une connaissance assez étendue des grands intérêts de la politique européenne. Je crus devoir lui faire une visite de politesse, et je me rendis à la citadelle après l'avoir fait prévenir de mon arrivée. Je n'ai pas besoin de dire dans quel déplorable état se trouvait cet antique boulevard de la Servie. C'est à peine si nous pûmes arriver en voiture jusqu'au pavillon occupé par le pacha, et qu'il avait dû faire réparer à ses frais pour le rendre habitable. Tous les murs étaient délabrés, écornés, ruinés, ou en voie d'écroulement. Les ouvrages extérieurs semblaient dévastés par

un bombardement. Il me fallut passer par-dessus plus d'un tas de décombres pour arriver jusqu'aux appartements du pacha. Sa garde était rangée le long des corridors, à l'entrée desquels il vint me recevoir de la manière la plus gracieuse et la plus empressée. Khiamil n'a pas plus de quarante-cinq ans. Sa figure fine et spirituelle, ses manières élégantes et distinguées, feraient honneur au diplomate européen le plus raffiné. Comme la plupart des Orientaux d'origine aristocratique, il est déjà atteint d'une obésité assez incommode pour rendre sa démarche lourde et vacillante. Il me jeta et se jeta familièrement lui-même sur un vaste divan, dont il me fit occuper l'angle d'honneur, après quoi vinrent les sorbets, les pipes et le café, accompagnements inévitables de la politesse orientale.

Je n'ai jamais été plus embarrassé de ma contenance qu'à la vue de ces énormes pipes turques, longues de près de 2 mètres, qu'un esclave plaça respectueuse-

ment entre mes mains. Que faire de cet attirail dont j'ignorais l'usage? Je saisis hardiment la pipe de la main gauche, comme un fumeur de profession, et je la portai à la bouche avec une négligence affectée. Malheureusement, le feu ne tarda point à s'éteindre, et le pacha, s'apercevant que je n'en tirais pas de fumée, demanda une autre pipe. Je vis avec effroi le morceau de charbon qu'on y plaçait, et je faisais de vains efforts pour me tirer d'affaire, lorsque, fort à propos, le café vint à mon secours, et la conversation s'engagea. Khiamil me fit d'abord longuement expliquer ce que signifiait le titre de membre de l'Institut qu'il avait vu sur ma carte, et il prit note sur son carnet de ma définition. Il écrivit aussi mon nom en turc, et il me demanda quel était le but de mon voyage. Je lui répondis franchement que les derniers événements de Bulgarie ayant excité un intérêt très-vif en Europe, la France désirait savoir à quoi s'en tenir sur le caractère de ces événe-

ments, et connaître la vérité tout entière. Il parut trouver cette sollicitude très-naturelle, et il me raconta dans les plus grands détails ce qui s'était passé, froidement, simplement, sans préoccupation politique ou religieuse. Il roulait en ce moment entre ses mains un chapelet ambré, dont il se séparait par intervalles pour demander des rafraîchissements.

La conversation une fois engagée sans réticence sur ce terrain, je fis observer au pacha que l'insurrection de Bulgarie avait dû rendre sa position très-délicate à Belgrade. « Assurément, dit-il, ces événements ont été embarrassants pour nous. Mais quel gouvernement n'a pas ses embarras aujourd'hui? *N'avez-vous pas Toulouse?* L'Autriche a l'Italie, la Russie a les Polonais, l'Angleterre a ses chartistes, et l'archevêque de Londres n'est pas en meilleurs termes avec M. O'Connell, que le roi de Prusse avec l'archevêque de Cologne. Vous savez comment les Anglais en usent avec les Irlandais, qui sont leurs

frères. Puisque les chrétiens qui sont civilisés se traitent ainsi entre eux, il n'est pas étonnant que nous, qui sommes des musulmans et des barbares, nous ayions quelque chose à démêler avec les chrétiens de Bulgarie. » Je ne change pas un seul mot aux paroles de Khiamil, et l'on conviendra qu'il était difficile de répondre à de tels arguments. J'insistai toutefois sur l'intérêt qu'avait la Turquie à faire cesser des massacres et des dévastations indignes d'elle et de notre temps: « Monsieur, reprit alors Khiamil, il ne dépend pas toujours d'un gouvernement d'empêcher des malheurs dont il est le premier à souffrir. *Sa Majesté Louis-Philippe* (il prononça lentement ces mots en français) est assurément un prince courageux, et qui cherche à faire le bien de son pays. La France est une grande nation, où l'assassinat n'est pas en honneur, et cependant combien de fois n'a-t-on pas tenté d'assassiner *Sa Majesté Louis-Philippe?* » Et il ajouta avec un sourire plein de malice: « Les poules et

les canards sont des oiseaux ; mais tous les oiseaux ne savent pas nager. Il n'y a pas un peuple qui n'ait ses poules et ses canards ; la question est de savoir quel est le meilleur gouvernement, celui des canards ou celui des poules, et c'est justement ce que dans aucun pays du monde les poules et les canards n'ont encore pu décider. » Que dites-vous de l'apologue du pacha de Belgrade ? Je le rapporte textuellement, comme il me l'a raconté, et je le livre aux méditations de nos hommes politiques.

Khiamil me fit ensuite les honneurs de sa bibliothèque, ornée de plusieurs belles cartes que le général Guilleminot lui avait données, pendant son ambassade à Constantinople. « C'était mon ami, ajouta-t-il, un digne homme et que j'ai bien regretté. » Khiamil avait marqué sur la carte de Turquie, qui était celle du colonel Lapie, les stations principales de l'empire et leurs distances en mesures du pays. Le reste de l'ameublement scientifique du

local se composait de dessins assez médiocres, représentant les manœuvres élémentaires de l'école du peloton, et quelques lithographies de batailles. Il me demanda beaucoup de détails sur les armes à percussion, et m'offrit des lettres de recommandation pour le pacha de Vidin et pour celui de Nissa. Au moment de nous séparer, il me serra la main et me pria de ne pas l'oublier. Le lendemain, je fus fort surpris de recevoir sa carte, gravée en caractères français, sur carton-porcelaine, comme celle d'un élégant de la Chaussée-d'Antin.

En sortant de la citadelle de Belgrade, je rencontrai sur l'esplanade le ministre des affaires étrangères serbe, M. Protitch, auquel je m'adressai sans périphrase, en lui annonçant que je me rendais chez lui. Il me proposa de m'y accompagner à pied, et mon étonnement fut grand, lorsque je le vis tirer de sa poche une énorme clef du poids de 2 ou 3 kilogrammes, qu'il introduisit dans la serrure qui fermait son

hôtel et ses bureaux. Sa chancellerie, établie dans une pièce basse, tout en bois, se composait de quatre ou cinq rayons d'étagères grossièrement taillées, et de quelques liasses de lettres numérotées. Il n'avait qu'un seul commis expéditionnaire, qui paraissait suffire aux exigences des affaires. Je ne pus rien apprendre ni du commis, ni du ministre, aussi peu éclairés l'un que l'autre; ils ne savaient pas même approximativement quelle était la population de la Servie, ni quels rapports commerciaux elle entretenait avec les puissances étrangères, ni ses ressources financières, ni ses cultures. M. Protitch abrégea l'entretien, en me donnant des lettres qui devaient faciliter mes excursions en Servie; mais en dépit de sa bonne volonté, ces lettres devinrent plus tard pour moi la source de quelques embarras, parce que j'oubliai d'y faire désigner et recommander le Tartare turc chargé de me conduire jusqu'à Constantinople.

Je fis visite aussi au consul général

russe, M. de Vatschenko, homme d'esprit et de talent, qui joue exactement à la cour de Belgrade le rôle des résidents anglais chez les princes indiens. M. de Vatschenko ne me dissimula pas plus que la princesse Lioubitza, l'opinion qu'il avait des Turcs, mais il se montra réservé sur ce qui touchait les Serbes. Aimable, spirituel, délié, il avait l'air de tenir dans sa main les destinées de ce pays, dont il parlait d'un ton de pitié railleuse, malgré sa réserve diplomatique. A la suite de ces divers entretiens avec le consul russe, le prince Michel, la princesse mère, le ministre des affaires étrangères et le gouverneur turc, il m'était aisé de deviner de quel côté penchait la balance. La situation de la Servie était devenue pour moi aussi claire que le jour. Tout est si simple, en Orient, que personne ne peut embrouiller les choses sans trahir à l'instant son secret. Il est donc évident que les Serbes n'étaient pas étrangers aux troubles de la Bulgarie, et que la Russie n'é-

tait pas étrangère aux intrigues des Serbes. Les Turcs, qui savaient tout, se tenaient sur leurs gardes, et quoique surpris au premier moment, ils avaient étouffé l'insurrection, sans rompre avec la Servie, en attendant l'occasion de se venger. L'expulsion de la famille Obrenovitch est le triomphe de leur politique. La Servie est retombée, pour un temps du moins, sous leur joug. Mais il convient d'exposer comment elle avait pu le secouer. Cette histoire est peu connue. Nous allons essayer d'en tracer une esquisse rapide, car la Servie est appelée à jouer tôt ou tard un grand rôle dans les affaires d'Orient.

CHAPITRE V.

Vue générale de la Servie. — Exposé des événements qui en ont amené l'indépendance. — Tzerni Georges. — Gouvernement du prince Milosch. — Révolution de 1842.

Il suffit de parcourir la Servie pour être frappé du caractère original de ce petit État, récemment démembré de l'empire ottoman. La nature semble lui avoir assigné des frontières invulnérables ; il est borné, du côté des possessions turques, par trois chaînes de montagnes, et couvert, du côté de l'Autriche, par la Save et par le Danube. Outre ces défenses pour ainsi dire extérieures, la Servie est hérissée à l'intérieur de mamelons d'un abord difficile, séparés par de nombreux cours d'eau peu guéables, et disposés parallèlement comme autant de fossés. Enfin, au cœur

même de la contrée, les forêts impénétrables de la *Schoumadia* (région des bois) offrent à la résistance une retraite sûre, avec les monts Roudnik pour dernier asile, en cas de défaite sur tous les autres points.

C'est cette configuration particulière de leur pays, qui a facilité aux Serbes la conquête de leur indépendance, et qui en fait aujourd'hui des vassaux si inquiétants pour les Turcs. Si les Serbes n'avaient pas été les maîtres de ces immenses forêts de chênes et de hêtres, pour y cacher leurs familles pendant la guerre et pour y nourrir leurs bestiaux, ils seraient devenus agriculteurs comme le sont les Bulgares, et comme eux ils auraient succombé, tandis que du haut de ce plateau central dont les montagnes de la frontière défendent les approches, ils observent et menacent toute la Roumélie. On estime à près d'un million le chiffre de leur population, répandue dans plus de dix-huit cents villages et dans cinq ou six villes ou bourgades. Les

Serbes ont une langue et une physionomie qui leur sont propres; ils sont ardents, courageux, excellents cavaliers, habiles aux exercices du corps, presque tous d'origine slave et de la religion grecque.

Leur position topographique expliquerait seule les vicissitudes de leur politique depuis la fin du dernier siècle. Situés aux confins de l'Europe civilisée, ils n'ont pu échapper à l'influence des grands événements qui se sont passés autour d'eux. Sujets de la Porte et voisins de l'Autriche, ils avaient à ménager deux puissances également redoutables, également ombrageuses, sans parler de la Russie, établie dans les principautés de la rive gauche, et déjà investie par le traité de Kaïrnadgi (1), puis par celui de Bucharest (2), comme elle le fut plus tard par celui d'Ackerman (3), d'un protectorat presque absolu sur les chrétiens d'Orient. Les pre-

(1) 10 juillet 1774.
(2) 28 mai 1812.
(3) 25 septembre 1826.

mières tentatives de l'indépendance moderne des Serbes n'eurent pour but que de les soustraire aux vexations des janissaires. Ils luttèrent pendant quelques années avec des succès divers, en profitant de la révolte du fameux Pasvan-Oglou contre le sultan ; mais bientôt écrasés par ce puissant vassal, décimés par le guet-apens de février 1804 qui leur fit perdre presque tous leurs chefs, ils auraient infailliblement succombé, sans le courage de Tzerni-Georges, ce fils héroïque et sauvage d'un pâtre de la haute Bosnie.

Tzerni n'eût sans doute jamais fait parler de lui, s'il n'avait eu à venger une injure personnelle. Chacun sait que ses premiers exploits commencèrent par l'assassinat d'un Turc qui voulait outrager sa femme. Il se sauva dans les bois pour échapper à la vengeance, et devint dès ce moment l'ennemi mortel des oppresseurs de son pays. Il chercha à soulever contre eux quelques hommes résolus. Mais bientôt poursuivis et menacés de toutes parts,

ces premiers insurgés allaient passer la Save et gagner la Hongrie, lorsque Tzerni-Georges, voyant son père prêt à fuir, le tua d'un coup de fusil en disant : « Il vaut mieux que tu périsses toi seul que nous tous. » On raconte de lui qu'irrité contre sa mère, parce qu'elle avait déplacé quelques essaims d'abeilles dans son jardin, il prit une ruche dont il coiffa cette malheureuse femme qui faillit en mourir. Plus tard, après ses succès contre les Turcs, il fit pendre son frère qui avait, à l'instar de ceux-ci, commis de nombreux excès envers les femmes, et il lui passa lui-même la corde au cou, en ajoutant : « Voilà ce que tu as mérité ! Nous n'avons pas fait une guerre à mort aux gens qui outragent les femmes, pour les outrager à notre tour. »

Les exploits d'un tel homme devaient se ressentir de sa nature inculte et violente. Aussi ressemblent-ils bien plus aux coups de main d'un brigand qu'à des combats réguliers. Tzerni-Georges était

un *haydouk*, un vrai chef de voleurs, que son courage a élevé au rang de libérateur de son pays. Toute son histoire est pleine de traits hardis, qui annoncent une grande intelligence et une grande résolution; mais il ne sut jamais rien organiser. Il avait l'instinct despotique de l'ordre matériel, mais son ignorance et son insuffisance ne lui permettaient de rien fonder de stable. Comme tous les soldats parvenus, il ne pouvait pas souffrir les résistances légales. Vers la fin de sa carrière, interrompue d'une manière si cruelle et si prématurée, il souffrait avec impatience que le sénat serbe prît des mesures contraires à ses vues. Il fit cerner un jour la salle des séances en s'écriant : « Il est commode de rédiger des lois dans des appartements bien chauds; mais qui commandera quand paraîtront les Turcs? »

Rien n'est plus dramatique et plus compliqué que l'histoire des événements qui ont agité la Servie sous Tzerni-Georges,

depuis 1807 jusqu'à 1811. L'Europe, alors préoccupée de drames plus importants, ne donna pas beaucoup d'attention à cette guerre de broussailles qui venait d'aboutir au protectorat russe (1). Tzerni fut nommé lieutenant général par l'empereur Alexandre et décoré de ses ordres. La paix de Bucharest parut consolider son ouvrage en assurant aux Serbes une administration distincte et indépendante. Mais en 1812, à la faveur de la diversion opérée par la campagne de Napoléon en Russie, les Turcs reprirent peu à peu le terrain qu'ils avaient perdu. La Servie, fatiguée des efforts qu'elle avait dû faire pour résister à des armées de trente mille hommes, et divisée en plusieurs partis sous des chefs turbulents, retomba sous le joug des musulmans. Ceux-ci, toujours les mêmes, se livrèrent à mille excès, brûlèrent des villages, empalèrent les hommes, et, s'il

(1) Une seule lettre, conservée dans les archives de l'État, atteste l'attention de la France à la lutte soutenue par Tzerni Georges.

faut en croire des récits contemporains, assassinèrent de malheureux enfants en les baptisant par dérision avec de l'eau bouillante. Tzerni-Georges ne se montra point dans ces fatales conjonctures tel qu'on l'avait vu au commencement de l'insurrection. Sa fortune était faite, et soit qu'il voulût la mettre en sûreté, ou l'augmenter, soit qu'il eût perdu l'audace qui lui avait valu ses premiers succès, il disparut un jour avec plusieurs des siens et se retira en Hongrie.

Ce fut alors qu'apparut sur la scène un autre soldat de fortune, fils de pâtre et pâtre comme lui, Milosch Obrénovitch, qui devait reprendre l'œuvre de la délivrance et l'affermir. Il débuta néanmoins par traiter avec les Turcs et par leur prêter secours contre les bandes d'insurgés serbes que leurs excès avaient fait soulever de toutes parts. Il essaya de refaire par la politique ce que plus tard il dut terminer par les armes, quand il vit que les Turcs étaient incorrigibles, et qu'il n'y avait

pas de transaction possible entre eux et les chrétiens. En effet, malgré son intervention habile et patriotique, les Turcs avaient fini par menacer la vie de Milosch lui-même. Il leva donc à son tour l'étendard de l'insurrection et, dès ses premiers pas dans la carrière, il manifesta les sentiments d'un homme digne de gouverner. Dans une des nombreuses affaires qu'il eut avec les Turcs, comme ses soldats furieux ne faisaient point de quartier sur le champ de bataille : « Arrêtez, frères, leur criait-il, au nom du ciel ! c'est trop de sang, c'est un crime devant Dieu ! » Il fit panser les blessés, et renvoya les femmes à l'ennemi, après les avoir comblées de soins et d'égards. Cette générosité lui concilia le respect des Turcs, que sa bravoure devait finir par expulser du territoire.

Sa bravoure éclata surtout à l'attaque de Poujarevatz, que nous appelons Passarovitz. Comme ses soldats pliaient devant la mitraille ennemie, il s'élança

vers les fuyards en leur criant : « Où allez-« vous donc, malheureux ! Voulez-vous « que les femmes vous couvrent avec leurs « tabliers ! C'est là (montrant la ville) que « sont vos maisons, votre seul asile; vous « n'en avez plus d'autre. Tout est perdu « si vous reculez. » Et il les força, le pistolet au poing, de revenir à la charge, ce qu'ils firent avec tant de vaillance que le pacha fut obligé de capituler. « Élève-toi, « dit celui-ci à Milosch, sur des branches « de sapin ; moissonne, comme tu as com-« mencé ; prends garde seulement que ta « récolte ne soit mouillée par la pluie. » Les hostilités continuaient encore, lorsque la Russie intervint en faveur des Serbes, en vertu du traité de Bucharest. Milosch n'eut plus dès lors à lutter que contre des rivaux, et sa générosité naturelle parut l'abandonner. On retrouve toutes les perfidies des plus mauvaises époques du Bas-Empire dans les expédients qu'il mit en usage pour se débarrasser des chefs qui lui portaient ombrage ; ce ne fut toutefois

qu'en 1826 qu'il obtint d'être reconnu par la Porte comme prince héréditaire de Servie ; encore le hatti-schérif d'investiture ne fut-il proclamé que vers la fin de 1830.

Milosch n'avait pas attendu sa reconnaissance officielle pour faire acte de souveraineté. Il avait attaqué les abus comme il faut les attaquer dans un pays tel qu'était le sien, quand il en devint le chef. Il poursuivit sans pitié toutes les tentatives d'anarchie, et il improvisa en quelques années des réformes qui feraient honneur aux gouvernements les plus éclairés de l'Europe. La Servie lui doit les premières routes percées au sein de ses forêts, l'ordre rétabli dans les finances, *la création de la nationalité serbe.* Ce fut peut-être là son grand tort. Quelque habileté qu'il eût mise à ménager tout à la fois la Russie, l'Autriche et la Porte, il ne put réussir à satisfaire ces trois puissances, toutes trois intéressées à ce que la Servie demeurât faible et divisée. Le despotisme organisateur de Milosch avait pesé de tout

son poids sur les prétentions d'une foule de chefs serbes, ambitieux et avides, qui voulaient rétablir à leur profit l'aristocratie turque des spahis, et se faire boyards féodaux; il avait supprimé des usages chers au pays, quoique nuisibles à sa prospérité. La Servie comptait donc beaucoup de mécontents. Ceux-ci commentèrent au gré de leurs projets le firman d'investiture, et avec l'aide de la diplomatie, ils en firent sortir une espèce de constitution, avec tout un système électoral, côté droit, côté gauche, qui mit bientôt Milosch à de rudes épreuves. Rien n'est plus curieux que la lutte de ce réformateur à la façon de Mahmoud et de Méhémet-Ali, obligé de discuter en plein air avec des députés illettrés comme lui, mais qui n'avaient pas sa haute intelligence, toutes les améliorations dont il voulait doter son pays. Quelques-unes des harangues qu'il improvisait dans ces débats d'une simplicité homérique, attestent chez Milosch le sentiment profond de la mission qu'il avait à rem-

plir et la justesse de son esprit (1).

Mais son caractère entier et absolu ne devait pas échapper longtemps aux piéges de l'étrange gouvernement représentatif qui lui avait été imposé de Constanti-

(1) Voici le passage d'une de ces harangues adressée en 1835 à une réunion de dix mille personnes : « Nous ne sommes devenus de nouveaux hommes que depuis un an, c'est-à-dire depuis que nos rapports avec la Porte sont réglés. A la fondation de tout État, il faut bien prendre garde de se trop presser et de ne pas même publier une seule parole qu'on soit obligé de rétracter à son propre détriment et à celui de la communauté. La fondation des États actuels dans le monde a demandé des siècles : cependant on trouve toujours quelque chose à améliorer. La Servie ne peut pas suivre une autre voie. Ce pays ne peut pas devenir dans une année un État complétement réglé sans qu'il n'y reste rien à désirer. Le peuple serbe a plusieurs particularités nationales qu'il faut d'abord tâcher d'adapter à la civilisation et aux lumières de l'Europe pour prendre peu à peu une place honorable dans ses rangs. Le principal est qu'il n'y a pas parmi nous assez d'hommes capables pour conduire nos affaires de gouvernement de la manière dont cela se pratique dans les autres États européens. Tout cela a retardé les institutions dont je vous ai entretenus l'an passé à la Saint-Tryphon et que je désirais, comme je vous l'ai dit, établir dans notre pays. J'espérais vous réunir à la Saint-Georges ; mais le manque de fourrages pour une si grande quantité de chevaux m'a forcé de réduire cette assemblée à peu de personnes. »

nople sous l'influence russe. Après les discussions, vinrent les conspirations à main armée dont Milosch eut plus facilement raison; enfin, il lui fallut déférer aux injonctions de son suzerain, et la Servie eut une charte en quatorze chapitres. Tous ceux qui savaient signer la signèrent; tout le monde jura de lui être fidèle, et quelques années plus tard elle était renversée. On se mit à copier les modes administratives des pays de vieille organisation. Il y eut des conseillers d'État, des ministres avec le titre d'Excellence, et pour comble de parodie, on traduisit mot à mot, pour la Servie, le Code Napoléon. Milosch ne s'était pas fait illusion sur ces importations. Il s'était bientôt aperçu qu'une machine embarrassée de tant de rouages ne tarderait point à se détraquer, dans un pays de bûcherons et de bergers à demi sauvages. Mandé à Constantinople et reçu avec distinction par Mahmoud, dont il baisa les pieds en frémissant, il revint à Belgrade pour y reprendre ses habitudes

de gouvernement absolu. Pendant ce temps, il faisait rédiger des projets de lois par des jurisconsultes étrangers, et il ne paraissait pas disposé à reprendre le joug constitutionnel, lorsque de nouveaux ordres, provoqués par la Russie, lui enjoignirent de s'y soumettre. Le sultan lui retirait le *veto* suspensif et rayait de la charte serbe tout ce qui semblait constituer pour Milosch une sorte de prérogative royale. C'était rétablir l'anarchie en Servie ; peut-être la constitution n'avait-elle pas d'autre but.

Milosch comprit bientôt que son autorité serait purement nominale, s'il était condamné à subir la domination de son *parlement*. Il organisa aussitôt contre le sénat une conspiration populaire, à l'aide de quelques soldats et de quelques florins. Malheureusement pour lui, la conspiration échoua, les conjurés furent battus et Milosch fut forcé d'abdiquer le 13 juin 1839. Une partie de sa famille, et son frère Jephrem avaient intrigué ou combattu

contre lui. On lui donna pour successeur un de ses fils nommé Milan, qui mourut quelques mois après. Milosch essaya de protester contre son abdication, et de reprendre le pouvoir après la mort de son fils aîné : on se borna à lui demander le plus jeune, le prince Michel, le même qui régnait en Servie à l'époque de mon passage, et qu'une nouvelle révolution vient de précipiter du trône. Milosch s'est retiré, depuis, en Valachie, où il possède de vastes domaines dont sa liste civile ne suffit pas pour expliquer la légitime acquisition. Certes, il a rendu de grands services à sa patrie, mais il y a laissé des preuves irrécusables de son despotisme et de son avidité. On ne descend jamais d'un trône sans avoir fait des fautes; Milosch en a commis beaucoup. Il a abusé de son autorité pour satisfaire ses ressentiments personnels et les passions de son tempérament par trop oriental. Les peuples pardonnent quelquefois la tyrannie, jamais les avanies personnelles. Si les chrétiens d'Orient se

révoltent un jour, ce sera pour quelque outrage pareil à celui qui fit chasser de Rome les Tarquins et les décemvirs.

Durant le règne agité de Milosch, la princesse Lioubitza n'était pas restée inactive. Quoique profondément soumise, comme toutes les femmes de l'Orient, aux volontés de son époux, elle avait souvent pris part aux affaires de l'État, surtout quand elles étaient en péril. Elle avait contribué par sa persévérance et par son courage à la conquête de l'indépendance, et seule, dans les conjonctures les plus critiques, elle n'avait pas désespéré du salut public. Malgré les pénibles griefs qu'elle avait à reprocher, comme épouse, au prince Milosch, elle ne l'abandonna point dans la mauvaise fortune. Elle était restée à Belgrade après son abdication, comme une sentinelle avancée, séparée par une simple cloison de bois des appartements de son fils, qu'elle surveillait d'un regard sombre et triste, comme l'usurpateur du trône de son père. Sa pré-

sence imposait à tous ceux qui avaient cru régner sous le nom du prince Michel, et son audace à conspirer en faveur de Milosch contre son propre fils déconcerta plus d'une fois les ministres de celui-ci. Elle entretenait avec habileté des défiances parmi les auteurs de la résistance qui avait amené l'abdication de Milosch, sans se compromettre avec eux. Dans la dernière insurrection de Bulgarie, sa main était partout visible; elle avait parcouru la frontière sous différents prétextes, pour prêcher la croisade contre les Turcs; elle attendait d'un mouvement général des chrétiens la restauration de son mari, et en effet lui seul eût été capable de diriger avec succès une telle entreprise.

Les Turcs ne s'y sont pas trompés et cette conviction a dû beaucoup influer sur la politique qu'ils viennent de suivre en Servie. Pour moi, je considère l'expulsion du prince Michel et de la famille Obrénovitch comme une garantie que les Turcs ont voulu se donner contre le retour de

l'insurrection de 1841. Je n'entrerai pas dans le détail des intrigues intérieures et extérieures qui ont hâté l'explosion de cet événement. La princesse Lioubitza a cru travailler dans l'intérêt de son époux, et elle a provoqué la chute de son fils. Son absence dispensera les Turcs d'entretenir en Bulgarie une armée de vingt mille hommes. On assure que, dans la dernière lutte si mollement soutenue par le prince Michel, cette femme intrépide a eu deux chevaux tués sous elle et qu'elle a fait d'inutiles prodiges de valeur. La Porte, en appuyant, peut-être en proposant le choix du fils de Tzerni-Georges, a cru pouvoir compter sur sa prudence, si ce n'est sur son dévouement. Mais que deviennent les hatti-schérifs qui avaient reconnu la dignité de prince héréditaire dans la famille de Milosch ? Que deviendra la constitution ? Que deviendra la nationalité serbe ? Pourquoi l'Autriche a-t-elle reconnu le nouveau prince, et pourquoi la Russie refuse-t-elle en ce

moment de le reconnaître? Tout ce que l'on peut dire, c'est que les affaires de Servie n'intéressent pas la Servie toute seule, et qu'elles se rattachent à la grande question de l'émancipation des chrétiens d'Orient. C'est la cause des Valaques, des Moldaves et des Bulgares. La princesse Lioubitza, avec son impatience de femme, et sa ferveur de chrétienne, a voulu brusquer ce dénoûment; l'Europe ne l'a pas permis. Il n'appartient aujourd'hui à personne d'engager l'Europe dans des hasards où elle ne veut pas se commettre. De toutes les provinces à demi détachées de l'empire ottoman, la Servie était celle qui pouvait attendre le plus paisiblement la dernière heure des Turcs. Elle n'avait plus de musulmans sur son territoire; elle ne payait au sultan, à titre de vassale, qu'un modique tribut de 325,000 francs par an; elle s'administrait elle-même tant bien que mal: à quoi bon risquer son indépendance, sans profit pour ses libertés?

CHAPITRE VI.

Départ de Belgrade. — Organisation de notre caravane. — Poste aux chevaux. — Le Tartare. — La monnaie turque. — Grotzka. — Semendria. — Passage de la Morava. — Poujarevatz. — Aspect de la campagne serbe. — Jardins anglais naturels.

Tant que nous étions restés à Belgrade, nous pouvions nous croire en pays civilisé. Nous rencontrions partout nos costumes, nos mœurs et même plusieurs de nos usages. Quoique l'auberge où nous étions logés ne fût pas de nature à nous donner une flatteuse idée des caravansérails orientaux, nous avions pu y trouver une chambre isolée et y recevoir des visites. Mais la scène changea dès qu'il fallut partir et s'avancer dans l'intérieur du pays. Je crois utile de faire connaître les dispo-

sitions que nous avions prises pour ce voyage difficile, au travers de la Servie et de la Bulgarie, jusqu'à Constantinople. M. Marey avait eu l'obligeance de nous procurer un Tartare avec lequel nous traitâmes pour nous accompagner jusqu'au terme de notre course. Tout le monde connaît le caractère pour ainsi dire sacré de ces conducteurs turcs, qui répondent sur leur tête des voyageurs qu'on leur confie et qui jouissent d'une foule de prérogatives respectées. Le nôtre était un homme de cinquante ans, aguerri aux fatigues, et dont la physionomie annonçait un caractère ferme et décidé. Moyennant une somme convenue, il s'engagea à payer les postillons et toutes nos dépenses de transport, quelle que fût notre allure, le pas, le trot ou le galop.

La poste aux chevaux (en turc *menzil*) est peut-être le seul service public passablement organisé qui existe dans ce pays. Ces chevaux coûtent une piastre, c'est-à-dire environ 25 centimes par heure ou par

distance d'une lieue à parcourir. On les loue ordinairement par paire, l'usage étant que chaque postillon (*surudji*) en mène deux, dont un de renfort en cas d'accident. On peut garder des chevaux pendant un jour entier, et il est rare qu'ils marchent moins de huit heures consécutives, à cause des distances énormes qui séparent les villages. Chaque voyageur est tenu de se pourvoir d'une selle. Les bagages sont distribués jusqu'à concurrence de 120 kilogrammes par cheval, entre tous ceux qui composent la caravane. Une fois l'ordre de marche établi, le voyageur est libre de choisir l'allure qui lui convient, et il est difficile que pour les grandes distances on en choisisse une autre que le pas, sous peine d'être brisé par la fatigue. Les postillons sont généralement doux et peu exigeants, mais capricieux et boudeurs, quand on marche trop lentement au gré de leurs intérêts particuliers. Ils se montrent d'ailleurs pleins de déférence pour les Tartares, par l'intermédiaire des

quels ils reçoivent les ordres des voyageurs. Les chevaux ne sont pas beaux, mais ils sont sobres et infatigables. J'en ai monté plusieurs pendant douze ou quinze heures sans mettre pied à terre, et sans leur donner le temps de prendre aucune nourriture dans l'intervalle; jamais leur pas ne s'est ralenti, même dans les chemins les plus impraticables.

Il ne faut pas négliger, en entrant en Turquie, de s'approvisionner en objets de toute espèce, parce qu'on ne trouve guère devant soi que l'espace et qu'il est souvent impossible de se procurer un morceau de pain, surtout si l'on arrive après le coucher du soleil. J'avais donc eu soin de faire à Vienne les achats indispensables aux besoins de notre traversée en pleine terre, et quoique ces détails puissent paraître vulgaires, je crois utile de les indiquer aux voyageurs qui me suivront. Je leur conseille donc de se munir de thé, de chocolat, de sucre, de bougie, de quelques ustensiles légers et solides, tels que

théières et bouillottes, sans oublier cuillers et fourchettes, et même une petite table à pliant pour écrire, le peu de Turcs qui savent écrire, écrivant sur leurs genoux, et ne se servant jamais que d'un petit coffret qui leur sert de table, de commode et de bibliothèque. Les seuls comestibles sur lesquels on puisse compter, *toujours avant le coucher du soleil,* sont le café, des œufs et quelques volailles. Le pain de froment est très-rare. Les Turcs n'en mangent pas d'autre que celui de maïs, gris, lourd, mal levé, mal cuit, horriblement indigeste, et parfois très-dégoûtant, car il est souvent mêlé de paille et de débris sans nom.

Un autre besoin très-important auquel il faut pourvoir avec prévoyance, est celui du numéraire indispensable pendant toute la durée de la route. Il n'y a en Turquie de banquiers que dans quelques villes du littoral et de la frontière. On ne pourrait donc se procurer des lettres de change pour l'intérieur, et tout voyageur

est inévitablement condamné à porter avec lui des espèces. Or, la monnaie courante des Turcs est un affreux billon souillé de vert-de-gris, et il en faut une quantité énorme pour représenter des sommes peu considérables. Un seul cheval suffisait à peine à ce transport quand nous partîmes de Belgrade, et toutes les fois qu'il fallait remuer les sacoches où notre trésor était enfermé, nous courions le risque d'exciter la cupidité des assistants, toujours nombreux autour des étrangers, en tout pays, et principalement en Orient. Les ducats d'or d'Autriche sont la monnaie la plus recherchée : mais elle ne peut servir aux petits payements.

Enfin nous nous mîmes en marche, et à peine sortis de Belgrade, nous étions en pleine barbarie. Point de route pavée, ni ferrée, peu ou point de cultures, nulle habitation dans la campagne, le désert, déjà le désert ! Le temps était superbe, l'air pur, et notre impatience était grande

de pénétrer au cœur de cette terre orientale, si riche d'avenir. Le Tartare, que je n'avais pas encore discipliné, nous fit prendre une allure très-vive, et en peu d'heures nous étions arrivés à Grotska, première station sur le Danube. On ne trouve dans ce trajet qu'une seule habitation et trois fontaines d'une eau excellente. Le terrain est légèrement ondulé, riche de forêts et de sol labourable de la meilleure qualité. Nous ne pouvons juger que par nos yeux des reliefs du pays, très-mal indiqués sur les cartes qui sont toutes fautives et qui ne tarderont pas à mettre notre patience à de rudes épreuves. La meilleure de ces cartes est celle du colonel Lapie pour la région du Danube; celle de l'état-major autrichien est plus exacte en ce qui concerne les provinces méridionales : mais elles sont l'une et l'autre pleines d'erreurs pour toute la partie voisine de la vallée du grand Timok, où elles indiquent une ville qui n'existe pas.

En arrivant à Grotska, gros bourg entouré de jardins hérissés d'innombrables palissades, nous devions éprouver une première et pénible surprise : quand les chevaux furent déchargés, on s'aperçut que notre sac de provisions et d'ustensiles, si laborieusement réunis à Vienne, avait disparu. Je me hâtai d'envoyer un postillon à Belgrade, pour en avoir des nouvelles ; le postillon revint les mains vides, et malgré toutes les recherches de la police, il fallut nous résigner à cette perte que rien ne pouvait réparer. Nous en avons cruellement souffert ; mais cette circonstance a peut-être contribué à nous faire connaître d'une manière plus complète la misère du pays. J'aurais été plus vivement contrarié de la perte de nos cartes, que mon interprète avait voulu mettre dans le sac des provisions et dont, par une heureuse inspiration, j'avais refusé de me séparer. On nous donna pour domicile à Grotska une chambre ouverte à tous les vents. J'y étendis une peau de

mouton sur le sol nu et je m'endormis profondément. Le lendemain j'étais perclus, mais je continuai ma route en longeant le chemin de halage de la rive droite du Danube, et bientôt nous arrivâmes à Semendria.

Semendria est une vraie ville turque. L'aspect de ses vingt-sept tours carrées qui dominent le cours du fleuve lui donne une sorte de ressemblance avec Avignon. Ces tours, qui sont celles de la citadelle, tombent en ruines de toutes parts comme la citadelle elle-même, envahie par un fouillis de ronces, de chardons et de plantes parasites. Il n'y a pas un canon sur son affût, pas une porte sur ses gonds, pas la moindre apparence de surveillance et d'entretien. L'intérieur de la ville est un peu moins repoussant que celui de la citadelle. Les maisons sont bâties en bois, mal alignées, mais fermées et couvertes. Quelques oripeaux sont suspendus en guise d'échantillons à de hideuses boutiques, dont les plus nombreuses sont celles

des bouchers. Ceux-ci tuent le bétail sur le seuil de leur porte, l'accrochent par les pieds à de grands clous et en font couler le sang dans des trous creusés en terre, qui exhalent une odeur épouvantable. Sans les bandes de chiens et les nuées d'oiseaux de proie qui débarrassent les rues de tous ces débris de matières animales, la ville serait inhabitable.

C'est à Semendria que notre Tartare hasarda la première expérience destinée à constater le rang qu'il comptait s'arroger dans notre caravane. Il avait donné ses ordres pour le repas dont il s'apprêtait à nous faire les honneurs ; mais je lui déclarai nettement qu'il eût à se tenir à distance et que je ne le laisserais manger à ma table qu'autant qu'il y serait invité. Il ne parut point déconcerté et il me demanda quand je me proposais de l'inviter; à quoi je répondis : « Quand je serai content de vous. » On peut juger de sa surprise de Turc en entendant cette réponse de chrétien, car il croyait m'avoir fait

beaucoup d'honneur en m'admettant à partager ses repas. Plus tard, il essaya de prendre sa revanche, en nous forçant à galoper quand nous voulions aller au pas, ou à marcher lentement quand nous voulions courir ; il fixait les étapes à son gré, prétextant des dangers imaginaires ou la fatigue des chevaux ou la difficulté de se procurer des vivres; mais je ne laissais aucun de ses arguments sans réponse : « S'il y a des dangers, lui disais-je, nous nous battrons; si les chevaux sont fatigués, nous irons à pied ; s'il n'y a rien à manger, nous jeûnerons. » Il finit par se résigner de bonne grâce, et je n'ai eu qu'à me louer de ses services.

Notre itinéraire avait pour but de gagner la frontière turque du pachalick de Vidin, où je désirais voir le célèbre Hussein, l'exterminateur des janissaires. Le pays que nous devions traverser est un des plus sauvages et des moins fréquentés de la Servie, et malgré les fatigues pénibles d'une telle excursion, je m'applaudis infi-

niment de l'avoir tentée. Aucune des cartes existantes ne put m'en indiquer la direction exacte au delà de Passarovitz et du cours de la Mlava. Je me bornerai donc à désigner par leurs noms les villages ou les localités que nous avons parcourus. La première bourgade qui se présente en venant de Semendria est celle de Passarovitz. Avant d'y arriver, il nous fallut passer en bac la grande Morava serbe près de son embouchure dans le Danube. Le paysage qui s'étend le long de la plaine arrosée par cette rivière est un des plus admirables qu'on puisse voir et ne saurait être comparé qu'à un immense jardin anglais naturel, orné de pelouses vertes sur lesquelles des groupes d'arbres séculaires projettent de distance en distance leurs ombres épaisses. Nous ne pouvions nous lasser de ce beau spectacle qui changeait d'aspect à chaque instant et qu'on croirait disposé de main d'hommes, s'il n'était évident que la nature seule en a fait tous les frais. Nous ne sommes sortis des jardins

anglais de la Morava qu'à la hauteur du village de Sarakova, après lequel on rencontre celui de Tchoupina qui conduit à la vallée de l'Ipek, mal à propos désignée sous le nom de *Bek* dans la carte de Lapie.

La vallée de l'Ipek est une des plus délicieuses contrées de la Servie et peut-être de tout l'Orient. Bordée sur ses deux rives par des collines fertiles et fraîches au cœur de l'été comme un vallon suisse, riche de toutes les productions des pays tempérés, et peuplée d'habitants simples et laborieux, elle ressemble à une véritable oasis. On ne peut lui comparer que les environs de la ville de Bade. C'est là que j'ai vu pour la première fois une forêt de lilas gigantesques de la hauteur de nos futaies et des tilleuls argentés éblouissants de fleurs comme au printemps. Cette course nous parut si agréable que nous la prolongeâmes jusqu'à dix heures du soir avant d'arriver au village de Macatsi, caché sous des massifs de noyers et de hêtres. Tout le monde était couché; mais bientôt les hurlements

des chiens annoncèrent notre arrivée et le *Kniaz* ou seigneur de l'endroit se rendit près de nous. Il fit lever ses trois filles et ses quatre fils, sans nous introduire dans sa maison, et ceux-ci nous apportèrent dans de vieux pots de terre un peu de lait de chèvre, avec du pain de maïs d'une pesanteur spécifique effrayante. On étendit sur la terre nue, en avant de la porte du konak, une couche de fourrage épineux, sur lequel nos manteaux étendus nous servirent de lit. Nos huit chevaux et leurs conducteurs furent également hébergés jusqu'au lendemain, sans qu'il nous en ait coûté plus de deux francs.

Aussi, avions-nous hâte de sortir de ce foyer de misère et de désolation qui formait un si grand contraste avec la physionomie attrayante du pays. Mais à partir de *Macatsi*, il m'est impossible de savoir par où nous avons passé pour arriver au vieux *Porrech* des cartes, en face duquel est bâtie aujourd'hui la jolie petite ville de *Milanovach* sur le Danube, fondée par Milosch.

Tout ce que je puis dire, c'est que nous sommes entrés dans une vallée profondément encaissée, au fond de laquelle roule un ruisseau affluent de l'Ipek, et que nous avons traversé ce ruisseau cent soixante-deux fois en un jour. Nous n'avons cessé de cheminer sous une voûte impénétrable de chênes et de hêtres qui nous barraient souvent le passage. Parfois l'encaissement était si profond que nous semblions marcher au fond d'une crevasse ; puis la vallée s'élargissait sans se découvrir ; puis nous passions de ce premier affluent dans un autre, jusqu'à ce qu'enfin arrivés en face de la grande arête qui sépare la vallée de l'Ipek de celle de la Porezka, il nous fallut gravir péniblement un sentier presque perpendiculaire, en nous retenant à la crinière des chevaux haletants.

C'est en descendant de ces crêtes sauvages dans le bassin du Danube que nous avons rencontré les premiers campements de bohémiens ou tsiganes, qui vivent, comme on sait, en nomades par bandes

assez considérables. Ils avaient dressé dans un fourré moins épais que le reste de la forêt leurs tentes jaunes et noires, en poil de chameau ou de chèvre. Leurs bœufs et leurs chariots étaient parqués dans un enclos voisin, sous la garde de quelques enfants demi-nus, d'une physionomie étrange et originale. Ces bohémiens, qu'on appelle aussi des *zingares,* passent pour les descendants d'une race de parias qui seraient venus de l'Indoustan en Europe par la Turquie d'Asie, vers le milieu du quinzième siècle. Ils ont des traits assez réguliers, l'œil noir et bien fendu, le nez généralement aquilin, la taille bien prise, mais les membres inférieurs un peu grêles. Malgré leur malpropreté repoussante, leurs femmes quand elles sont jeunes ne manquent pas, vues de loin, d'un certain agrément. Ils n'ont aucun principe religieux, aucune idée de la décence la plus élémentaire, vivent mêlés, pères, mères et enfants sur la même paille, toujours avec leurs bestiaux, dont ils diffè-

rent peu par la grossièreté de leurs appétits et par leur effronterie à les satisfaire. On n'a jamais pu les attacher d'une manière permanente au sol, et quoiqu'ils affectionnent de préférence certaines localités, ils sont presque constamment en marche et disparaissent pour le moindre motif. Leur intelligence et leur adresse manuelle sont extraordinaires. Avec une enclume, un marteau, des soufflets et des tenailles, quelques limes, quelques tournevis, ils sont en mesure d'exercer le métier de serruriers, de maréchaux-ferrants, de chaudronniers, étameurs et charrons. Quand le travail leur manque, ils se font domestiques, postillons, gendarmes ou *kavas*, et quelquefois bourreaux. Ils ont le monopole de la musique dans toute la Turquie, musique étrange sans doute, mais dont le chant interminable et sans cadence finit par être supportable quand on s'y est accoutumé. On estime à près de quatre cent mille le nombre de ces nomades répandus en Valachie, en Servie et

en Bulgarie. Ils y sont méprisés par toutes les classes de la population, et ils répondent par une insolence extrême au mépris universel. Nous avons eu pour postillon, dans les plaines de la Thrace, un de ces malheureux qui se montra si récalcitrant et si capricieux, que notre Tartare fut obligé de l'accabler de coups de fouet pour le décider à obéir.

La situation de la petite ville de Milanovach paraît très-belle quand on descend des hauteurs qui la dominent, et d'où l'on aperçoit comme un immense lac tout le cours du Danube. Cette partie de la Servie est très-bien cultivée. Les propriétés sont closes, plantées d'arbres fruitiers et de vignes d'une fécondité merveilleuse. Au delà du bassin de la Porezka la route s'élève en spirale jusqu'au sommet d'un plateau couvert de forêts épaisses, au travers desquelles le prince Milosch a fait tracer en ligne droite un sentier praticable aux voitures jusqu'à Berza-Palanka. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit du haut

de ce plateau jusqu'à la limite de l'horizon que des croupes montagneuses boisées, semblables aux vagues de la mer. Depuis Palanka jusqu'à Negotin règne une vaste plaine inculte et unie, qui deviendra quelque jour une des richesses de la Servie. Nous avons couché à Negotin, ville de six mille habitants, dont la population ne cesse de s'accroître et de s'enrichir, malgré la misère apparente du pays, depuis que le travail n'y est plus exposé aux exactions des Turcs. Les rues de cette ville sont larges et bien aérées; les habitants y ont un air d'aisance et de liberté qui annonce l'influence du commerce; aussi en font-ils beaucoup avec Vidin, avec l'Autriche et la Valachie.

Les autorités de Belgrade m'avaient donné des lettres pour le *natchalnick* (gouverneur) de Negotin; mais comme je l'ai dit, elles avaient oublié d'y nommer mon Tartare qui était Turc, c'est-à-dire étranger pour les Serbes, et par conséquent obligé d'exhiber son *teskéré* ou feuille

de route. Les Serbes se montrent en général fort jaloux de ce droit d'exiger les passeports, qui constate leur nationalité distincte et qui leur offre d'ailleurs l'occasion, toujours agréable, de rendre aux Turcs une partie des avanies qu'ils en ont reçues. J'avais pu juger plus d'une fois de ces dispositions, en voyant les femmes et les enfants prendre la fuite à l'aspect du Tartare, et nos hôtes lui refuser impitoyablement toute nourriture, de peur que, selon l'ancienne coutume turque, il ne partît sans les payer. Les papiers de ce pauvre Tartare n'ayant pas paru en règle, on tint conseil toute la nuit pour en déchiffrer l'écriture et pour décider si on le retiendrait ou si on lui permettrait de partir. Il ne fallut pas moins que notre intervention la plus énergique pour obtenir sa liberté. Le natchalnick parlait des Turcs avec le plus grand dédain, et il nous assura qu'il lui suffirait de sonner le tocsin dans la vallée pour réunir dix mille hommes en cas d'attaque. Les événements

récents de la Bulgarie avaient produit, en effet, une grande exaltation sur la frontière, et le Tartare s'estima fort heureux de la passer sous nos auspices.

Notre dernière station en Servie se termina au lazaret de Racovitza sur le bord du Timok. Les Serbes sont devenus plus rigoureux que les Autrichiens en matière de quarantaine. Ils ont établi des cordons sanitaires le long de leurs limites et ils fusillent sans pitié tout ce qui tente de les franchir. Quand nous fûmes parvenus sur la rive du Timok, rivière bourbeuse et encaissée, nos effets furent mis à terre, sous la garde d'un factionnaire, qui fit signe au batelier turc de venir nous prendre. Sa chaloupe consistait en un tronc d'arbre évidé dans lequel il fallut nous étendre sans faire un mouvement, et que ce nautonnier digne du Styx se mit à pousser à la gaffe. Il se borna à nous déposer sur l'autre rive, dans la vase desséchée au soleil, et il appela les soldats turcs du corps de garde voisin. Ce corps de garde,

creusé en terre et recouvert de broussailles scellées avec de la boue, se composait de trois soldats presque nus ayant pour tout arsenal deux mauvais fusils et des cafetières à profusion. Nous entrâmes bientôt en arrangement, et l'un d'eux consentit à aller à la découverte pour nous amener un chariot au moyen duquel nous devions nous rendre à travers champs, à Vidin.

Au lieu d'un chariot, il en vint deux, attelés de buffles et conduits par des tsiganes. J'avoue qu'à l'aspect de ces deux *diligences*, mon courage faillit m'abandonner. Les chariots consistaient en caisses de bois longues et étroites comme des cercueils et posées sur des essieux également en bois, encastrés dans des roues d'une seule pièce. Nous eûmes quelque peine à nous établir sur ces affreux véhicules, dont les joints mal graissés avec de l'huile de pétrole criaient de plus en plus, à mesure que ce liquide se desséchait sous une température de 30 degrés. Il nous fallut près de seize heures pour parcourir les

cinq lieues qui séparent Vidin des rives du Timok. Nos conducteurs jetaient de temps en temps leurs chariots dans des champs de maïs pour faire paître les buffles, et ils dévalisaient les jardins qui leur tombaient sous la main, s'ils y soupçonnaient seulement une pastèque ou une grappe de raisin. Jamais nous n'avons été plus vivement frappés du triste caractère de la barbarie que dans ce trajet de quelques heures, au travers d'un pays admirable et désolé. Le seul hameau que nous rencontrâmes, nommé *Tchougrous*, était habité par des chrétiens logés dans de grosses corbeilles tressées de branches d'arbres, en guise de maisons. Les plus aisés s'étaient creusé des grottes dans lesquelles ils descendaient en glissant ; là, sur quatre pierres fichées en terre, repose habituellement un chaudron, seul ustensile du ménage, où chaque membre puise à son tour une nourriture qui ne peut être décrite dans aucune langue. Je renonce à donner une idée de l'aspect fié-

vreux et étiolé de ces populations : on n'en croirait pas mes paroles. Qu'il me suffise de dire que même les plus jeunes filles n'y ont pas le privilége de vivre fraîches, ce que vivent les roses, *l'espace d'un matin!* Flétries dès leur enfance par la faim, écrasées par le travail dans leur adolescence, elles arrivent sans transition à la décrépitude, toujours fuyant devant les Turcs auxquels revient la meilleure part des sueurs de leurs pères, sous forme d'impôts, d'exactions et de corvées.

Toute cette plaine de Vidin, livrée à la vaine pâture, est empreinte du même caractère de tristesse et de désolation. Il y règne un vaste silence et une solitude à peine troublée par quelques rares troupeaux de bœufs et de moutons. On n'y trouve que des fontaines ombragées d'un petit nombre d'arbres, seul luxe de la Turquie, luxe qui n'existerait probablement pas si les fontaines n'étaient dans ce pays un moyen de satisfaire aux ablutions prescrites par la religion. Çà et là, nous

avons bien aperçu des traces de culture maraîchère et même des restes de vignobles; mais le voisinage de Vidin, loin de favoriser le travail, n'a servi qu'à l'oppression des travailleurs. Plus on est près du pouvoir en Turquie, plus on est exposé aux vexations et au pillage. Il se fait un désert autour de chaque capitale, et l'on ne trouve d'asile qu'à l'abri des plus hautes montagnes ou des plus sombres forêts. Milosch ne voulait pas, tant que les Turcs seraient à Belgrade, y établir le chef-lieu du gouvernement serbe. Il s'était barricadé à Kragoujevatz dans la partie la plus inaccessible du pays. Il y avait établi ses arsenaux, son trésor, son domicile, ses archives, et il a succombé le jour où il en est sorti. Mais déjà brillent à nos yeux les nombreux minarets de Vidin, avec leurs aiguilles élancées, et nous entrons enfin dans cette ville à la lueur des feux des tsiganes, épars dans le faubourg.

CHAPITRE VII.

Arrivée à Vidin. — Visite à Hussein-Pacha. — Séjour chez ce vizir. — Son jeune fils. — Son médecin. — Son harem. — Une prison. — Départ.

Quand nos deux chariots attelés de buffles entrèrent à Vidin, il faisait nuit et nous eûmes beaucoup de peine à obtenir qu'on nous ouvrît la porte d'une hôtellerie, si tant est qu'on puisse appeler de ce nom un hangar ouvert de tous côtés, sans lit, sans meubles et couvert d'immondices à 20 centimètres de hauteur. Avant d'y compromettre nos personnes, il fallut employer plus d'une heure à faire enlever le fumier, après quoi notre bonheur fut grand d'obtenir un morceau de pain de maïs et quelques œufs durs, qu'un domestique nous mit sans cérémonie dans la main. Ce pain était tellement gras et amer, que je ne

pus m'empêcher d'en faire la remarque, en disant que *chez nous* les chiens n'en voudraient pas; à quoi le maître de l'hôtel, qui était Turc, répondit gravement : « Votre pain de France est sans doute plus « beau, mais vous en mangez moins; le « nôtre n'est peut-être pas aussi bon, mais « nous en mangeons davantage. Cela re« vient au même. » Il n'y avait pas à discuter avec un logicien de cette force ; aussi après le repas que nous venions de faire, ne nous restait-il d'autre chance que celle de nous coucher et de dormir, si les aboiements des chiens, la musique des tsiganes, les tambours de la garnison et les muezzins des mosquées nous en avaient laissé la faculté. Il n'y a que des oreilles de Turcs qui puissent résister à ce concert infernal.

Heureusement, le lendemain matin, Hussein-Pacha, informé de mon arrivée, s'empressa d'envoyer son secrétaire pour m'inviter à venir loger au palais. Le secrétaire était accompagné d'un long cor-

tége de kavas et de soldats de toutes armes, qui conduisaient un cheval tout caparaçonné de velours bleu brodé d'or. Ce cheval m'était destiné; il y en avait un autre pour mon interprète, et ce fut dans cet équipage que nous traversâmes lentement la ville de Vidin, sous une voûte de branchages. Hussein nous attendait au balcon du palais dont la cour était pleine de troupes qui présentaient les armes. Je l'aperçus de loin, à cause de la distance respectueuse où se tenaient de lui ses officiers rangés en demi-cercle. Presque tous avaient les yeux fixés sur le costume de chasseur d'Afrique que j'avais cru devoir adopter, comme le plus commode pendant un pareil voyage et comme le plus capable d'inspirer le respect. Ma casquette rouge surmontée d'une aigrette tricolore n'attirait pas moins leurs regards, que j'avais eu l'intention de frapper en arborant les couleurs de mon pays. Dès que je fus parvenu au haut de l'escalier, Hussein s'avança vers moi en me prenant les deux

mains, et il m'introduisit dans une vaste salle tendue en tapisseries flottantes, de la plus grande richesse. Il me fit asseoir à l'angle d'honneur et congédia d'un signe de main tout le cortége qui nous avait suivis, excepté son médecin.

J'exposai en peu de mots au vizir le but de mon voyage. Je lui dis que je ne m'étais détourné de mon chemin, ce qui était vrai, que pour avoir l'occasion de connaître l'homme qui avait le plus contribué, après le sultan Mahmoud, à la réforme de l'Orient. Ce témoignage de considération parut flatter son orgueil, et il m'en exprima ses remercîments dans les termes les plus obligeants. Hussein est un vieillard de soixante-huit à soixante-dix ans, d'une corpulence énorme et presque maladive (1); il marche très-difficilement, et son costume ressemble plutôt à celui d'une femme qu'à celui d'un vizir. Mais quand on observe avec attention le feu

(1) Au moment où j'imprime cette relation, j'apprends que Hussein vient de mourir. (8 mars 1843.)

qui brille dans ses yeux, ombragés de sourcils épais, sa figure martiale et réfléchie, la dignité calme et simple de son maintien, et l'air imposant de son commandement, il est facile de retrouver, sous les traits du vieillard fatigué, l'imperturbable destructeur des janissaires. Il parlait lentement et faisait de longues pauses après chaque phrase. Il me demanda si les couleurs que je portais étaient les mêmes que celles de Napoléon, qu'il appelait *Bounaparti*, et il les examina avec un vif sentiment de curiosité. Il se souvenait très-bien de la campagne d'Égypte, et il me dit que *nous paraissions avoir du goût pour les pays chauds,* puisque, pour nous dédommager de la perte de l'Égypte, nous avions pris Alger. Il avait fait venir de Vienne des lithographies représentant les funérailles de l'empereur, et il en parlait avec une admiration flatteuse pour des Français. Après cette première conférence toute de politesse, Hussein m'invita à passer au moins

une semaine avec lui, et il me fit conduire à l'appartement qu'il m'avait assigné.

C'était un kiosque élégant placé au-dessus de son propre appartement, et qui dominait tout le cours du Danube. Il était meublé de la manière la plus commode, et Hussein avait poussé l'attention jusqu'à faire renouveler d'heure en heure les sorbets glacés qui en garnissaient les buffets. Cinq domestiques en grande livrée se tenaient à mes ordres dans une pièce voisine, et le médecin du vizir, le docteur Sybert, avait été invité à se mettre à ma disposition pendant tout le temps de mon séjour. Il ne tarda pas à se présenter et à me donner des renseignements aussi curieux qu'utiles sur le personnage dont j'étais l'hôte en ce moment. « Votre arri-« vée, me dit M. Sybert, lui a fait beau-« coup de plaisir; ne vous gênez donc « pas et disposez de sa maison comme lui-« même, car vous êtes le maître à présent, « et je suis votre prisonnier. » Je fus très-

étonné d'apprendre que le docteur Sybert, qui parlait le français avec une pureté irréprochable, était Anglais. « Consi-
« dérez-moi comme un compatriote, me
« dit-il ; dans le pays des barbares, tous
« les hommes civilisés sont des conci-
« toyens. » A peine avions-nous terminé ce court entretien, qu'on m'annonça la visite du jeune Hussein, fils du vizir, qui venait par ordre de son père me faire ses compliments. C'était un jeune homme de quinze ans, d'une figure agréable, mais dont les lèvres étaient déjà déformées par l'usage prématuré de la pipe, et qui avait l'air plus ennuyé que ne m'avait paru l'être le prince Michel de Servie. Il savait à peine lire un peu de turc, et à chaque reproche amical que je lui faisais de ne savoir ni écrire, ni compter, ni un peu de géographie, il répondait avec un sourire dédaigneux : « Cela m'ennuie. »

Hussein n'avait que ce seul fils des trente femmes qui composaient son harem. Quand nous reprîmes nos entretiens,

il m'en parla avec une vive sollicitude, et il m'exprima le désir qu'il avait de lui faire donner une éducation plus conforme à sa fortune et à son rang. Je l'engageai fortement à l'envoyer à Paris ou à Vienne sous la garde d'un homme de confiance pour ménager ses préjugés religieux, et il y semblait disposé, lorsque la mère de l'enfant, informée de ce projet, se mit à jeter les hauts cris et à maudire *l'infidèle* qui donnait de tels conseils au vizir. Le docteur Sybert, toujours bien informé des affaires du harem, où il avait accès à toute heure, me fit part de l'aventure, et je me bornai à dire à Hussein que s'il envoyait son fils à Paris, je le priais de m'en considérer comme le protecteur et l'ami. Le pauvre enfant sera sans doute resté auprès de sa mère, et qui sait? peut-être à l'heure qu'il est, le malheureux a-t-il un harem pour achever l'œuvre de destruction de son intelligence et de sa santé. Est-ce ainsi que les Turcs comptent régénérer l'empire?

Pendant toute la durée de notre séjour à Vidin, Hussein nous fit traiter avec une magnificence royale. L'étiquette, ou plutôt le préjugé religieux ne lui permettant pas de prendre ses repas avec nous, il avait voulu que rien n'y manquât, comme s'il y avait assisté lui-même. Les vins les plus exquis de France et de Hongrie nous étaient versés dans des cristaux de Bohême, et la variété prodigieuse des mets ne saurait être comparée qu'à leur délicatesse et à leur rareté. Je ne puis m'expliquer, même aujourd'hui, après avoir parcouru la Turquie tout entière, comment les intendants du vizir avaient pu se procurer dans un tel pays les éléments de ces festins de Lucullus. L'argenterie, le linge, l'éclairage, étaient à la hauteur du reste. Il n'est pas jusqu'à ses petits pains de gruau dont le pacha ne tirât les farines de Vienne, et je déclare ici, sans manquer de respect à aucune cave française, que je n'ai bu nulle part des vins de Bordeaux comparables aux siens.

Nous devons avoir consommé en quelques jours le revenu de cent villages; mon Tartare prétendait que les miettes tombées de notre table auraient suffi pour le nourrir pendant six mois.

J'ai cité ces particularités, peut-être un peu matérielles, pour faire connaître à quel degré de splendeur peut s'élever, en Turquie, la fortune d'un homme à côté de la misère de tous. Si j'en crois les renseignements qui m'ont été fournis par le docteur Sybert, Hussein possédait un revenu annuel de 1,500,000 francs, ce qui, en raison du prix élevé de l'argent dans le pays, équivaudrait à plus de 3,000,000. Aussi est-il devenu, peut-être à son insu, un industriel distingué comme le roi de Hollande, M. le comte de Nassau. Il a des agents en Valachie pour y accaparer les blés, en Macédoine pour y acheter les huiles, en Crimée pour opérer sur les laines. Vingt-sept coffres-forts en fer renferment sa réserve en espèces, et il fait ses payements lui-même, assisté d'un

simple secrétaire qui tient ses écritures. Quatorze cents employés largement rétribués veillent à ses intérêts sur toute la surface de l'empire. Il possède un haras de trois cents chevaux dans la Thrace, des troupeaux immenses en Bulgarie, des capitaux dans plusieurs banques étrangères. J'ai eu avec lui le plus curieux entretien qu'on puisse imaginer sur les questions de douanes : « Pourquoi impo-
« sez-vous, en France, des droits si élevés
« sur tout ce que les étrangers vous ap-
« portent? Vous n'avez donc besoin de
« rien (1)? Car si vous aviez réellement
« besoin de ce que vous faites venir, il est
« naturel de penser que vous voudriez
« vous le procurer au meilleur marché
« possible. Puisque vous n'avez besoin de
« rien, vous êtes un peuple bien heu-
« reux. »

J'essayai plusieurs fois d'amener la conversation sur le massacre des janissaires.

(1) Il est bon de rappeler ici que les tarifs de douanes en Turquie sont extrêmement moderés.

Hussein fronçait le sourcil à ce souvenir, et il se bornait à répondre : « Puisque « vous connaissez cette affaire, vous de- « vez savoir que *je n'ai fait qu'exécuter les « lois.* » Je n'en pus jamais tirer davantage. Peut-être le vizir aurait-il été plus expansif, si, à l'époque de notre entrevue, la Turquie n'avait pas été sous le coup d'une réaction en faveur de l'ordre de choses dont les janissaires étaient l'appui. Hussein se montra également réservé, quand je lui demandai la faveur de visiter les prisons. « A quoi bon? me dit-il ; probablement les choses se passent mieux chez vous qu'ici : vous n'avez donc rien à apprendre parmi nous sur ce point. Notre curiosité serait plus naturelle en France que la vôtre en Turquie. » Je sus, néanmoins, ce que l'on entend par une prison en Orient. Le plus souvent c'est un cachot qui reçoit le jour par une lucarne ; quelquefois c'est un souterrain qui se ferme par une trappe ; à Vidin même, j'ai vu un petit enclos entouré de palissades, où les

détenus se promenaient chargés de chaînes, exposés aux injures de l'air et aux outrages des passants (1).

Sur un chapitre beaucoup plus délicat, celui du harem, le docteur Sybert ne fit aucune difficulté de me dire la vérité tout entière. Hussein, âgé de soixante-dix ans, avait trois femmes élevées au rang d'épouses et vingt-huit esclaves, dont quelques-unes fort belles. Toutes ces femmes languissaient, comme on le pense bien, dans un état nerveux extrêmement irritable, et la plupart d'entre elles étaient atteintes de gastrite et d'hypocondrie. *Il n'y en avait pas une qui n'eût tous les jours quelque nouveau motif de faire appeler le docteur*. Il les trouvait toujours pâles et fatiguées, capricieuses, fantasques, prêtes à pleurer ou à se mettre en colère. « Faut-« il tout vous dire ? ajoutait-il, je n'ai ja-

(1) J'ai cru devoir placer à la fin de ce volume le rapport que M. le comte Duchâtel, ministre de l'intérieur, mon confrère à l'Institut, a bien voulu me demander sur les prisons de la Turquie.

« mais pénétré dans ce lieu de douleur « qu'en frémissant. *Ce n'est pas la médecine « que voulaient ces femmes, c'est le médecin.* » Mais lui, homme sûr, ferme et grave, n'avait pas besoin de craindre le danger pour faire son devoir, et il l'a toujours fait, je n'en doute point : *grâce à ses cinquante ans*, disait-il en riant. Quand il voyait une de ces infortunées dépérir à force de rêver, il demandait grâce pour elle au vizir, et ce bon vizir la mariait à quelque employé de ses domaines, qui faisait d'abord résistance, mais qui finissait par céder. M. Sybert a été pendant seize ans au service de divers pachas, et il connaît à merveille la physiologie et la pathologie des harems. Quel martyrologe pathétique il pourrait publier, s'il était libre de ses œuvres ! Quels formidables arguments la science ajouterait à ceux de la religion et de la morale chrétienne contre le principe honteux de la polygamie ! Je n'ose ici tout dire, à mon tour ; mais je comprends bien à présent l'horreur de la

princesse Lioubitza pour les Turcs, et l'étonnement qu'elle éprouvait de l'indifférence des femmes de l'Occident pour le sort des femmes de l'Orient. C'est la polygamie qui est la mère de toutes les turpitudes de la barbarie musulmane; c'est elle qui enfante tous ces crimes sans nom dont l'Orient est le théâtre et dont l'existence est un outrage à notre civilisation. Voilà dans quels parages l'Europe indignée devrait exercer aujourd'hui le droit de visite! Voilà la peste qu'il faudrait chasser au moins de notre continent, en attendant qu'elle disparaisse du monde!

Hussein parla très-peu des derniers événements qui venaient d'agiter la Bulgarie. Il désapprouvait hautement les violences commises par les Albanais et il venait de châtier durement un gouverneur de province placé sous ses ordres, parce qu'il n'avait pas fait poursuivre avec rigueur les assassins d'un chrétien. « *J'ai « toujours exécuté les lois*, répétait-il avec

« affectation, et les lois de mon pays ne « permettent pas qu'un assassinat de- « meure impuni. » Il est évident que le vizir Hussein, musulman avant tout, avait vu avec déplaisir l'insurrection de Bulgarie, mais que son équité naturelle réprouvait les exactions infligées aux rayas. Principal acteur de l'exécution sanglante qui avait imposé un temps d'arrêt aux excès de ses coreligionnaires, il avait dû frémir d'indignation en apprenant que les Arnautes recommençaient en Bulgarie ce que les janissaires s'étaient permis si longtemps à Constantinople; mais il ne pouvait pas laisser la sédition chrétienne, quelque légitimes qu'en fussent les motifs, prendre le caractère d'une révolution capable de compromettre la sûreté de l'empire. Les Bulgares qui vivaient sous son gouvernement furent protégés et contenus pendant la durée de cette échauffourée, et j'ai lieu de penser que ses sages conseils n'ont pas été étrangers à l'envoi des troupes régulières qui ont délivré le

pays des Albanais. « Soyez certain, me « disait-il, que partout où je commande- « rai, il ne sera pas touché impunément « aux cheveux d'un raya. *Il y a des lois qui « les protégent*, et je saurai les faire exé- « cuter. »

Le jour où nous devions partir de Vidin, Hussein m'annonça qu'il avait fait préparer deux voitures pour me conduire à Belgrachick sur la route de Nissa, et qu'il avait envoyé des estafettes dans cette direction, afin que je fusse reçu comme je l'avais été par lui-même, dans toute l'étendue de son pachalick. Sa garde était sous les armes quand je sortis du palais; lui-même s'était levé de meilleure heure pour me faire ses adieux, et il était assis au balcon de la grande cour pour assister à notre départ. Sa physionomie grave et sévère me parut bienveillante et paternelle; je m'approchai de lui pour le remercier avec une effusion qu'il semblait partager. Il me serra la main cordialement, et bientôt, accompagné de mon

escorte, je quittai les murs de son sérail, en face duquel s'élevaient deux énormes potences, heureusement vides en ce moment.

CHAPITRE VIII.

Départ de Vidin. — Arrivée à Belgrachick. — Singuliers environs de cette place. — Première rencontre des bandes d'Albanais à Belilovsa. — Leur insolence et leurs dévastations. — Descente dans le bassin de Scharkoë. — Arrivée à Nissa.

Si nous en avions cru nos cartes, le voyage de Vidin à Nissa ne nous aurait pas demandé plus de dix ou douze heures : Hussein-Pacha, auquel je soumis le plan de mon itinéraire, déclara sans hésiter qu'il nous faudrait *quatre jours.* Par quelle erreur de topographie étions-nous condamnés à ce rude voyage? Nous allons l'expliquer en peu de mots.

Il existe au centre de la Turquie, entre la Servie, la Bulgarie et la Macédoine, un immense plateau supérieur, très-acci-

denté, très-irrégulier et très-peu connu malgré son importance militaire ; c'est celui de la haute Mœsie, d'où s'échappent dans plusieurs directions de nombreux cours d'eau qui forment des vallées plus ou moins praticables. Les mamelons dont ce plateau est hérissé et les crevasses qui les séparent, offrent les configurations les plus étranges, totalement méconnues par les géographes. Ils ont transformé en une espèce de chaîne continue des milliers de pitons indépendants les uns des autres, et tout à fait différents par leur hauteur, par leur disposition, par la nature même de la végétation qui les couvre. Cette région indéfinissable est confondue tantôt avec la Bulgarie, tantôt avec la Roumélie. Elle a été rarement visitée, et je n'ai trouvé dans aucune carte les noms des nombreux villages chrétiens dont elle se compose. La grande route de la Servie à Constantinople passe par Alexinitza ; celle d'Autriche suit le Danube ; celle de Valachie descend par Schumla : la Mœsie est

donc entièrement hors de la ligne des grands chemins de l'empire. Cependant, cette contrée sauvage est la clef de la vallée de Nissa et de celle de Sophie, c'est-à-dire du centre même de la Turquie d'Europe. C'est dans les profondeurs de ses vallées boisées que nous trouverons bientôt des foyers de population chrétienne où l'insurrection avait pénétré, et, à sa suite, les dévastations et les fureurs des Arnautes.

La route de Vidin à Nissa traverse par de nombreux détours ce plateau mystérieux et difficile. Hussein, qui le connaissait dans ses moindres détails, nous avait fixé les étapes que nous devions suivre : la première nous conduisit à Belgrachick par une voie praticable aux voitures, au travers de collines ondulées et pelées, quelquefois couvertes de petits bois de chênes, bas et touffus comme des taillis. Pendant près de douze heures de marche, nous ne rencontrâmes pas une chaumière, pas un être vivant. Cette première journée

ne nous offrit donc rien d'intéressant, excepté la ville de Belgrachick elle-même, si l'on peut donner ce nom à un groupe de deux cents maisons perchées autour d'une éminence, dont le sommet est couronné par une citadelle armée de douze pièces de canon. Cette citadelle, construite aux frais de Hussein, commande la seule communication qui existe entre le bassin du Danube et la vallée de la Nissava, en dehors de la Servie. Dans l'état présent des affaires, elle me semble devoir être d'une grande utilité pour les Turcs, et le choix de son emplacement ne fait pas moins d'honneur à l'intelligence du vizir de Vidin, que l'exécution n'en a fait à sa libéralité. Peut-être aussi en offrant cet hommage au sultan a-t-il songé à sa propre sûreté, car désormais il devient impossible de surprendre la ville de Vidin, et en cas de malheur la Valachie n'est pas loin : on n'a qu'à franchir le Danube.

En partant de Belgrachick, où nous avaient précédés les avis et les approvi-

sionnements envoyés par Hussein, je fis la faute de congédier une escorte de cavaliers qu'il avait mis à mes ordres. Je craignais que ces kavas, selon leur habitude, ne devinssent une charge accablante pour les populations chrétiennes que nous allions traverser, et je comptais sur le firman du sultan pour obtenir respect et protection. Hussein y avait joint un *boyourdi* ou ordre émané de son autorité, qu'on n'avait jamais méconnue, et son cachet me semblait au moins aussi rassurant qu'une escorte. On va voir à l'instant comment ma confiance fut trompée. A peine, en effet, étions-nous sortis de Belgrachick pour descendre le revers méridional de la colline, que le spectacle le plus inattendu et le plus singulier s'offrit à nos regards. Nous nous enfoncions dans des gorges étroites et tortueuses, dominées par des rochers du rouge le plus vif et pourvus des formes les plus pittoresques. Ces rochers, presque tous isolés les uns des autres, présentaient tantôt l'aspect de lon-

gues aiguilles *obéliscales*, tantôt celui d'immenses stalactites renversées, quelquefois une sorte de ressemblance fantastique avec des animaux, des navires, des maisons. Ils étaient rangés à droite et à gauche de la route comme les arbres dans une allée. La plupart d'entre ces blocs avaient jusqu'à 200 mètres de hauteur, avec une apparence schisteuse et friable. J'en ai vu quelques-uns qui semblaient sortir d'un bouquet de bois, et d'autres qui portaient un bouquet de bois sur leurs cimes. Audessus de cette avenue cyclopéenne planaient des centaines d'oiseaux de proie, les premiers qui frappèrent nos regards en entrant en Turquie, où nous devions bientôt les compter par milliers.

Je recommande aux peintres et aux géologues la descente de Belgrachick à Verbora. Les gorges d'Ollioules en Provence, le défilé de Pancorbo en Espagne, les Alpes, les Pyrénées, les montagnes les plus sauvages du Tyrol et de la Suisse n'ont rien qui puisse lui être comparé.

Ces *bornes* gigantesques de couleur rouge, éparpillées sur les deux côtés d'un chemin creux, au fond duquel roule par petites cascades un ruisseau écumant; ces arbres suspendus à d'immenses hauteurs, d'où ils semblent près de tomber; cette profonde solitude à peine troublée par le vol des aigles et des vautours, tout cela produit sur l'âme la plus fortement trempée une impression de terreur indicible. Nous ne cessions de descendre par une pente peu inclinée, mais continuelle, toujours sans rencontrer un seul habitant, jusqu'à ce qu'arrivés au pied d'une montagne boisée qu'il nous fallut gravir par un sentier pierreux et fatigant, nous atteignîmes la pointe dite de Saint-Nicolas, affreux coupe-gorge tout plein de tombeaux de gens assassinés. On venait d'y établir un poste de cinq hommes, avec d'énormes chiens, comme au grand Saint-Bernard. Nous nous y arrêtâmes un moment pour boire de l'eau délicieuse et pour jouir de la vue du vaste amphi-

théâtre de collines qui s'étendaient devant nous, couvertes de forêts impénétrables. Les renseignements que les soldats du poste nous donnèrent n'étaient pas tranquillisants. Les Arnautes étaient répandus dans tout le pays et ils y avaient déjà commis beaucoup d'excès. Que faire ? Nous résolûmes d'avancer, et bientôt, après avoir traversé le village de *Tchupren*, nous trouvâmes les Albanais en force à Belilovsa.

Il était près de cinq heures du soir quand nous arrivâmes à ce joli bourg, situé sur la rive gauche d'un torrent dont il me fut impossible de savoir le nom. On avait pu nous apercevoir d'assez loin, parce que nous marchions sur la rive droite, dominée de très-haut par la gauche et par le village. Aussi à peine avions-nous passé le torrent et gagné les abords de la place, que nous fûmes entourés d'une nuée d'Albanais, aisément reconnaissables à leurs larges pantalons-jupons de couleur blanche, à leurs vestes rouges et à leurs longs fusils damasquinés. Ils étaient presque

tous ivres et chancelants. Nos postillons n'étaient point armés; mon interprète, le Tartare et moi seuls nous l'étions, mais nous l'étions suffisamment pour imposer. Nous étions, de plus, à cheval, tandis que ces bandits étaient à pied. Aussi voulurent-ils nous faire descendre et déjà plusieurs d'entre eux se disposaient à décharger nos bagages, lorsque je me décidai à leur montrer le boyourdi du vizir. Ils n'en firent pas plus de cas que du firman du sultan, et l'un des Albanais eut même l'insolence de me dire : « Le sultan est maître « chez lui et nous sommes maîtres ici. » Les postillons intimidés n'opposaient plus qu'une faible résistance et ils allaient mettre pied à terre. En vain le Tartare essayait de faire entendre aux Albanais que nous étions des étrangers en mission, et qu'il y aurait du danger à nous molester; ces misérables riaient aux éclats et finirent par s'emparer de la bride de mon cheval. La position était critique; je tenais à la main un fusil armé, je fis le geste d'en

menacer les premiers qui s'étaient le plus rapprochés de moi et ils lâchèrent prise.

Il n'y avait point à parlementer avec cette soldatesque indisciplinée. La moindre collision pouvait nous être funeste, et dans tous les cas, la nuit n'eût pas été sûre auprès de tels voisins. « Puisque vous ne « voulez pas, leur dis-je, malgré les ordres « du sultan et ceux d'un vizir, nous lais-« ser reposer ici, nous allons continuer « notre route, » et nous partîmes au petit pas sans leur donner le temps de nous répondre. Cette brusque résolution et notre contenance les maintinrent sans doute, car ils ne tirèrent pas un seul coup de feu, et nous pûmes défiler devant eux au sortir du village, sans essuyer de leur part d'autre attaque que des injures accompagnées de grimaces et de gestes moqueurs. Au bout de trois heures de course, nous arrivions au village de *Theostizza*, où nous attendait une nouvelle scène peut-être plus désagréable que la rencontre des Albanais à Belilovsa. Il faisait nuit et tout le

monde était couché, selon l'usage, dans ce village entièrement habité par des chrétiens bulgares. Les maisons, très-éloignées les unes des autres, étaient entourées de jardins garnis de palissades, derrière lesquelles hurlaient des chiens vraiment féroces qui nous menaçaient jusque sur nos chevaux. Personne n'ayant voulu se lever, soit frayeur, soit rigueur, nos postillons et le Tartare se mirent en mesure d'enfoncer sans forme de procès la porte d'une maison, et ils y trouvèrent une vieille femme toute tremblante dont le mari était absent. Jeter cette malheureuse femme hors de son lit et de sa chaumière, étendre ses couvertures dans le jardin, vider les buffets, couper le cou aux poules, et les mettre à la broche, tout cela fut l'affaire d'un instant. Ces abominables voleurs ne nous avaient pas même laissé le temps de nous en apercevoir. Ils étaient tranquilles comme s'ils avaient accompli un devoir, et la pauvre femme résignée comme si elle eût mérité une punition.

J'eus beau reprocher au Tartare l'iniquité d'une telle conduite : « Bah ! me « répondit-il, *ne sont-ils pas faits pour cela ?* « Avec votre bonté, vous auriez couché à « la porte, et sans pouvoir manger. » Nous nous efforçâmes de consoler *notre hôtesse* en lui annonçant que nous étions résolus à la défrayer de toutes ses dépenses, et je lui offris une tasse de café *avec un peu de sucre*, politesse rare, dont elle fut très-flattée. Mon interprète lui expliqua à part combien nous étions désespérés de ces avanies envers une femme chrétienne, puisque nous étions chrétiens nous-mêmes : « Si cela est vrai, dites votre « *credo*, » reprit-elle, et dès que M. Exarcos le lui eut récité en bulgare, elle ne voulut rien recevoir. Il nous fallut insister au moment du départ pour lui faire accepter quelques piastres, auxquelles les postillons prétendaient avoir plus de droits qu'elle à cause de la peine qu'ils avaient eue de la piller. Ne voilà-t-il pas bien la Turquie tout entière? Partout où nous

avons passé, les mêmes scènes se seraient renouvelées, si je n'avais envoyé mon drogman en reconnaissance pour rassurer les familles bulgares auxquelles nous avions à demander ou à imposer l'hospitalité. Tout le monde se cachait à l'aspect du Tartare et surtout des kavas de mon escorte, toutes les fois que j'en avais. Le mot fatal : *niema*, « Rien, nous n'avons « rien, » retentira longtemps à mes oreilles. C'était toujours le premier mot qu'on répondait à toutes nos questions, jusqu'à ce qu'on se fût bien assuré de notre qualité de chrétiens. Alors tout nous était prodigué par ces braves gens, qui ne demandaient jamais de payement, même pour des dépenses réelles.

A mesure que nous pénétrions dans ces villages cachés au fond des bois, il nous était facile de juger de la consternation profonde qui y régnait. Habités par des populations entièrement chrétiennes, ces villages étaient devenus l'objet de la fureur des Arnautes, qui passaient leur

temps à traquer les Bulgares comme le chasseur emploie le sien à poursuivre sa proie. Nous trouvions de distance en distance beaucoup de maisons brûlées, des arbres fruitiers arrachés, des enfants errants, des femmes effarées; partout les symptômes de la terreur et les traces de la dévastation. Seuls parmi la population mâle, quelques vieux popes à barbe blanche avaient osé braver la présence des Albanais, et ils vinrent échanger avec nous des regards furtifs et des paroles de sympathie. J'essayais de les rassurer en leur disant que leurs malheurs avaient retenti en Europe, et que je venais au nom des chrétiens de France pour en juger. Bientôt cette nouvelle circula de village en village, et chacun s'empressa d'accourir auprès de moi pour saluer les couleurs françaises, que je n'ai jamais portées avec plus de fierté. Il me semble voir encore ces groupes animés de paysans bulgares, avec leurs grandes redingotes blanches et leurs bonnets recouverts de

peaux de mouton, se presser autour de nous et nous demander des nouvelles, des conseils, puis des armes... « *Poutscka ! poutscka !* des fusils, des fusils, criaient-ils ; qu'on nous donne seulement des fusils, et nous aurons bientôt purgé nos bois de ces bêtes féroces ! »

Cette vive exaltation m'imposait une grande réserve, et je prescrivis à mon interprète de faire comprendre aux habitants que le meilleur parti qu'ils pussent adopter était de demeurer tranquilles, et d'attendre de la justice du gouvernement turc et de l'intervention officieuse des puissances chrétiennes la fin de leurs misères. Plusieurs d'entre eux me montraient leurs maisons vides, leurs jardins saccagés, leurs femmes outragées, et ils se couvraient le visage à deux mains. Mon Tartare, inquiet de ces démonstrations qui auraient ému des cœurs de bronze, se joignait aux Bulgares pour blâmer les Arnautes, *qu'il ne trouvait pas bons.* Ceux-ci n'osaient déjà plus circuler que par ban-

des nombreuses, comme nous les avions rencontrées à Belilovsa, et j'avoue que je fus très-surpris de la population extraordinaire de chrétiens cachés dans ces vallées primitives et presque inabordables. Si le gouvernement serbe ou tout autre eût fait arriver dans cette *Shoumadia* bulgare quelques milliers de fusils, évidemment la tranquillité de l'empire eût été mise en péril ; et il faut bien que le gouvernement turc l'ait ainsi pensé, car nous trouverons bientôt la plaine de Nissa et celle de Sophie occupées militairement par plus de vingt mille hommes de troupes régulières, avec une nombreuse artillerie.

Je ne m'arrachai pas sans émotion de ces lieux désolés pour franchir les derniers mamelons de la *Stara Planina*, montagne qui domine le cours de la Nissava, et du haut de laquelle j'aperçus pour la première fois la vallée magnifique où coule cette rivière. Autant la contrée que nous venions de parcourir était pauvre et sauvage, au-

tant le bassin de Scharkoë et de Nissa paraissait riche et cultivé. On voyait s'élever au loin la fumée des villages, de nombreux troupeaux errer dans les champs, des vignobles entourés de clôtures, des chariots traînés par des bœufs; tout annonçait la vie agreste et sociale des pays civilisés. En peu d'heures nous fûmes descendus des hauteurs, et nous arrivâmes par une route bien battue à la ville de *Scharkoë* (prononcez *Scharkeu*), que les Bulgares nomment *Pirot*. Cette ville importante renferme environ quinze mille habitants. Sa situation est des plus agréables, et son aspect est enchanteur *de loin;* mais sa propreté intérieure ne répond pas à cet aspect séduisant. Les rues, d'ailleurs fort larges, sont de véritables ruisseaux gonflés d'un liquide ammoniacal de la couleur et de l'odeur la plus repoussante. On y a établi de distance en distance de grosses pierres en saillie, sur la cime desquelles les habitants passent en guise de ponts pour se visiter. Quand nos chevaux eu-

rent mis le pied dans ces mares infectes, je crus que nous allions en faire sortir la peste, et nous fûmes obligés de marcher à vingt pas d'intervalle les uns des autres, pour ne pas nous éclabousser de la tête aux pieds.

L'*ayan* nous reçut avec aménité et nous offrit des rafraîchissements. Il eut la mauvaise idée de me demander comment je trouvais la ville de Scharkoë : « Très belle de loin, lui dis-je, mais elle sent bien mauvais, et j'ai peine à comprendre comment vous ne mourez pas tous ici comme des mouches. — Tu as donc peur de mourir? me répondit-il. — Non, mais j'ai peur des mauvaises odeurs. — *Péki*, *péki*, bien, bien, répliqua-t-il en riant, on s'accoutume à tout. » Il y avait autour de son divan, en ce moment, trois ou quatre figures de fonctionnaires publics dignes du crayon de Charlet, nommément un cadi bourré de pistolets, de poignards et de yatagans de la façon la plus comique. On eût dit un faisceau d'armes suspendues à la statue

de Silène. Les autres assistants n'étaient pas moins plaisants et parurent prendre en fort mauvaise part la sortie indiscrète que je venais de me permettre contre les cloaques de la ville de Scharkoë. L'iman surtout se montra fort choqué de ce qu'un infidèle osât trouver quelque chose à redire dans une ville aussi sainte. Cependant ils s'empressèrent tous de nous offrir leurs services, et l'ayan nous fit servir un repas qui témoignait de son désir de nous être agréable.

C'est dans les environs de Scharkoë que nous avons rencontré pour la première fois ces tas de pierres, le plus souvent sans inscription, ni dessin, ni clôtures, qu'on appelle des cimetières. Le costume des femmes s'harmonise très-bien avec ces magasins de tombeaux. Ne sont-elles pas elles-mêmes enfermées comme dans des sépulcres, sous ces voiles lourds et disgracieux qui cachent leurs traits à tous les regards? Que dirons-nous aussi de leur chaussure, si l'on peut appeler de ce

nom des pantoufles éculées ou des bottes en maroquin jaune, lâches et tombantes, qu'elles traînent en trébuchant dans les rues ! Non, il n'existe pas de plus maussade engeance que celle des femmes de la bourgeoisie turque, au teint blême, aux poitrines en avalanches, niaises, fanatiques, hébétées, badigeonnées de noir, de blanc et de rouge, et qui vivent seulement pour les grossiers plaisirs d'un époux stupide ! Quelle admirable race au contraire que celle des femmes chrétiennes de la Bulgarie, dont nous avons tant de fois rencontré de jeunes essaims, les cheveux ornés de fleurs des champs ou tressés en longues nattes, la tête haute et fière, la taille droite et bien prise, toutes les fois que leurs charmes natifs n'étaient pas flétris par le malheur ou la souffrance !

La désolation régnait parmi elles dans tous ces villages, où elles avaient été plus particulièrement l'objet des outrages des bandes albanaises. Sur les deux flancs de la vallée qui conduit de Scharkoë à Nissa

par Mustapha-Pacha-Palanka, beaucoup d'habitations avaient été incendiées; nous en rencontrions souvent les débris encore fumants, et l'on osait à peine nous raconter l'histoire de ces désastres. C'est dans la vallée de Pirot à Nissa que les premières hostilités avaient éclaté entre les chrétiens et les Turcs, par l'enlèvement de quelques postes où des Bulgares, armés de bâtons, étaient parvenus à s'emparer d'une pièce de canon. Aussi cette vallée était-elle gardée avec un soin extrême et surveillée de distance en distance par des blockhaus construits en branchages, d'où les soldats pouvaient tout voir et donner l'alarme au besoin. Tristes soldats, en vérité, et bons pour contenir une population désarmée, mais incapables de résister au moindre choc de la force organisée dans un pays comme le nôtre! La ville de Nissa était pleine de ces troupes qu'on appelle régulières en Turquie, et nous eûmes quelque peine à traverser leurs rangs épais pour gagner notre logement.

CHAPITRE IX.

Aspect de la ville de Nissa. — Monument des têtes de morts. — Visite à Ismet-Pacha et à Yacoub-Pacha. — La forteresse. — L'archevêque de Nissa. — Exposé des principales causes de l'insurrection des Bulgares en 1841.

La jolie petite ville de *Mustapha-Pacha-Palanka*, située entre Scharkoë et Nissa, est la seule station intéressante que l'on rencontre avant d'arriver dans la capitale de la Bulgarie. Sa forteresse, entourée de murs blancs crénelés, les habitations presque élégantes qui l'entourent, ses jardins bien cultivés, ses nombreux vignobles, sa banlieue arrosée, lui donnent un air de richesse et de prospérité fort rare en Turquie. Nous nous y arrêtons pendant quelques heures, et bientôt à ses innombrables minarets mêlés

de grands arbres, à ses toits rouges comme ceux d'une ville italienne, nous reconnaissons la ville de Nissa, que les Turcs appellent *Nisch*, et qui renferme une population presque entièrement chrétienne de vingt-cinq mille habitants.

Avant d'entrer dans ces murs, nos yeux furent attristés à l'aspect d'un hideux monument, tristement caractéristique de l'état social du pays. C'est une pyramide quadrangulaire tronquée, incrustée de trois ou quatre mille crânes de chrétiens serbes qui succombèrent dans un combat contre les Turcs en 1816, et dont le fanatisme musulman a fait, aux portes même de la ville, ce barbare trophée. Les quatre faces du monument sont recouvertes, comme une mosaïque, de plusieurs milliers de crânes scellés dans la muraille, depuis le sol jusqu'au sommet. La piété des Bulgares en a déjà enlevé quelques centaines pour leur donner la sépulture ; mais il en reste encore un très-grand nombre, auxquels tiennent des lambeaux

de chevelures agitées par le vent. C'est une colonne triomphale de cannibales : il est impossible de n'être pas saisi d'horreur en la voyant. Je saluai respectueusement ces dépouilles de chrétiens morts pour la défense de leur patrie et de leur religion ; un jour viendra peut-être, où sur la place même qui supporte aujourd'hui leurs restes profanés, la Bulgarie émancipée élèvera un temple à leur mémoire.

La ville était littéralement couverte de troupes quand nous y fûmes introduits. Ces soldats nous regardaient avec étonnement et paraissaient curieux de savoir à quelle nation appartenaient les couleurs que je portais. Je fis immédiatement donner avis de mon arrivée au gouverneur qui était alors Ismet-Pacha, et il s'empressa de m'envoyer des chevaux et des kavas pour me conduire à la citadelle. Celle-là ne ressemblait point à Semendrie ou à Belgrade ; elle était parfaitement gardée, et il y avait dans la première cour dix pièces de canon

de 8, avec leurs caissons en très-bon état. Ma visite à Ismet fut très-courte ; Ismet ne jouait à cette époque à Nissa qu'un rôle secondaire. Le véritable personnage politique était Yacoub-Pacha, commissaire extraordinaire de la Porte, et revêtu de pouvoirs illimités. Cependant Ismet, connaissant ma qualité de Français, crut devoir me parler de l'ancienne amitié de la Turquie pour la France ; mais il semblait si embarrassé et si inquiet de mon apparition, que toute son habileté lui devint nécessaire pour éluder mes questions, dès qu'elles avaient trait, même indirectement, aux événements du moment. Il me vanta avec affectation le hatti-schérif de Gulhané et le bonheur dont allaient jouir les chrétiens : je crois néanmoins que je le déconcertai beaucoup en lui demandant pourquoi les chrétiens n'avaient pas le droit de porter des armes, tandis que les Turcs étaient toujours armés. Il y avait en ce moment dans la salle d'audience un malheureux raya qui venait, je suppose,

lui demander quelque faveur ou justice. Il s'était mis à genoux dès la porte d'entrée de la pièce, et il s'avançait ainsi, toujours marchant sur les genoux, vers le pacha qui le regardait d'un air dédaigneux et courroucé. « Est-ce en vertu du hatti-« schériff de Gulhané, lui dis-je, que ce « raya vous aborde à genoux? » Il sourit avec une sorte d'amertume et se borna à me répondre : « Chaque pays a ses usages. »

Ismet ne passait pas pour un gouverneur très-modéré, quoiqu'il le fût beaucoup plus que son odieux prédécesseur Sabri-Pacha, sous le commandement duquel venaient de se commettre toutes les cruautés exercées par les Arnautes. On assure même qu'Ismet avait eu des moments de folie, et que la mission de Yacoub avait principalement pour but de prévenir les complications que l'esprit maladif du gouverneur pouvait faire éclater dans les circonstances difficiles où se trouvait le pays. J'allai donc voir Yacoub, l'homme important du moment. Yacoub

était arrivé depuis peu de temps à Nissa, accompagné de quatorze ou quinze jeunes *aides de camp* d'une tournure fort peu militaire, et dont les fonctions équivoques avaient médiocrement édifié les honnêtes gens. Il ne se leva point pour me recevoir, et je crus devoir rester couvert en sa présence. Cependant il ne fit aucune difficulté d'entrer en conversation avec moi sur les derniers troubles, et il paraissait fort aise d'avoir à s'expliquer sur ce sujet. Il me raconta de point en point l'origine de l'insurrection, avec beaucoup de modération et d'impartialité, déplorant les excès des Albanais, et en homme bien décidé à les réprimer. Je ne lui cachai point l'émotion que ces horreurs avaient excitée en Europe et l'intérêt que l'on prenait aux populations opprimées de la Bulgarie. Je lui dépeignis sous les plus vives couleurs les abus dont je venais d'être témoin et l'indignation que j'en avais ressentie. Il demeurait impassible et sérieux, et il ne manifesta aucun mou-

vement d'impatience, même en entendant un langage auquel il devait être peu accoutumé. Les Turcs sont meilleurs que leurs actions ne le feraient supposer. Je suis persuadé que si la diplomatie européenne leur intimait ses vues en termes bienveillants et fermes, elle obtiendrait en faveur des chrétiens d'Orient des améliorations qui se feront longtemps attendre, grâce à la politique de jalousie et de taquineries qui n'a cessé de prévaloir à Constantinople.

J'étais à peine rentré au domicile qui m'avait été assigné, lorsqu'on m'annonça la visite de M. l'archevêque de Nissa, primat de Bulgarie. Mon interprète était absent en ce moment, et je ne pus inviter que par gestes le prélat à s'asseoir. Nous avions grande envie de nous parler tous deux, et nous faisions des efforts inouïs pour échanger quelques paroles ; mais tous ces efforts étaient impuissants. Notre hôte apporta des pipes à Monseigneur, qui se mit à fumer tranquillement en

attendant le retour de l'interprète. J'eus tout le loisir nécessaire pour observer la physionomie fine et cauteleuse du primat, sa belle barbe noire, et le profond respect dont il était l'objet de la part des assistants. Enfin M. Exarcos rentra, et je m'aperçus à leur dialogue que ces messieurs parlaient le grec moderne, assez semblable à l'ancien pour être compris par un helléniste *rouillé* comme moi. L'harmonie accentuée de leur prononciation, si différente de celle du grec de nos colléges, me gênait un peu, mais me charmait, et j'ai rarement entendu une langue plus douce et plus musicale. Les comparatifs et les superlatifs réguliers ou irréguliers, tels que σοφότερος, σοφότατος, μεῖζων, μεγίστος, sont particulièrement agréables à l'oreille. L'archevêque était accouru pour savoir *ce que je venais faire à Nissa*. Il poussait de gros soupirs et gémissait sur l'oppression des chrétiens. Il savait comment *la chose* avait commencé, et il me la raconta à peu près dans le même sens qu'Yacoub ; mais

quand je le pressai de questions, d'ailleurs fort discrètes, sur l'état des populations chrétiennes, il se leva brusquement et disparut comme un éclair.

Le moment est venu d'expliquer le caractère véritable de cette insurrection, que nos préoccupations européennes avaient attribuée à des causes purement politiques : il n'en était rien. Le hatti-schériff de Gulhané n'avait pas produit en Turquie le même effet que la déclaration des droits de l'homme aux États-Unis et en France. Les membres éclairés du clergé le connaissaient sans doute, et ils s'étaient efforcés d'en tirer quelques conséquences utiles pour eux-mêmes ; mais pour le reste du peuple c'était une lettre morte. Le seul changement qui en était résulté ne concernait que les finances, et ce fut celui-là qui tourna le plus amèrement contre les chrétiens. Ils avaient payé jusque-là leurs impôts entre les mains des pachas, et l'on sait de quelles exactions ce système avait toujours été la source.

Le hatti-schériff, en centralisant les recettes qui devaient être faites désormais par les agents spéciaux du fisc, semblait devoir soustraire les populations aux anciennes avanies : ce fut précisément le contraire qui arriva. Les divers genres d'impôts auxquels les rayas sont soumis furent *totalisés* et représentés par un chiffre qui les comprenait tous, sans les augmenter ; mais, au lieu de payer une fois, les malheureux chrétiens se virent obligés de payer deux ou trois fois. Les percepteurs prétendaient n'avoir pas reçu ce que les contribuables soutenaient avoir payé, et ce qu'ils avaient payé réellement. Ceux-ci, ne sachant pour la plupart ni lire ni écrire, avaient été trompés par de faux reçus exprimant des sommes moindres ou fixant des dates antérieures. Le plus souvent, il n'y avait eu aucun récépissé, mais une entaille faite sur de petits morceaux de bois, toujours perdus ou égarés quand ils pouvaient être utiles au contribuable, toujours disponibles quand ils devaient

témoigner contre lui. En définitive, c'était encore l'ancien système d'extorsions et de violences, avec l'hypocrisie de plus et une perfide apparence de légalité. Voilà ce que l'esprit turc avait fait du hatti-schériff en matière de finance : une atroce déception.

Quand cet odieux escamotage fut mis en pratique, les Bulgares ne tardèrent pas à s'en plaindre et à le signaler. Ils représentèrent que leur position était pire qu'auparavant, et qu'il leur était impossible de payer des taxes aussi exorbitantes et supérieures à leurs moyens. Ils demandèrent du temps ; on leur accorda des délais qui n'augmentèrent pas leurs ressources, et le moment arriva où il fallut payer. Or, en Turquie, la perception s'exerce chez les retardataires, par voie de garnison militaire à domicile. Les soldats s'installent chez le contribuable jour et nuit, boivent et mangent, fouillent partout, disposent de tout comme de leur propriété personnelle et ne laissent ni

paix ni trêve aux habitants. La Bulgarie fut bientôt couverte de garnisaires, principalement dans la vallée de Nissa et dans les villages avoisinants. Sur quelques points ces garnisaires furent chassés, sur quelques autres ils firent résistance et il y en eut de tués. Sabri-Pacha, qui commandait la province à cette époque, se hâta de faire venir des Albanais, à défaut de troupes régulières presque toutes concentrées à Constantinople. Ces Arnautes ne virent dans l'appel qui leur était fait qu'une occasion de se livrer à leurs pillages habituels, la seule industrie qu'ils exercent. Ils se répandirent dans toute cette partie du bassin de la Bulgarie, et ils exécutèrent militairement, comme une ville prise d'assaut, les malheureux habitants des campagnes. On ne peut dire jusqu'où le désespoir aurait pu les pousser, si cette insurrection avait trouvé un appui sérieux et déclaré chez un peuple voisin ; mais nous avons vu que les Serbes avaient été contenus par leur gouvernement, malgré

l'influence de la princesse Lioubitza. L'assistance qu'ils ont prêtée aux Bulgares a été plutôt sentimentale que matérielle, et ils n'ont offert qu'un asile aux fugitifs au lieu de venir en aide aux insurgés.

Cependant la fermentation excitée par les excès des Arnautes, excès heureusement moindres qu'on ne l'avait dit, suffisait pour mettre en péril la tranquillité de l'empire ottoman. La Porte se hâta de faire marcher vers la Bulgarie des troupes régulières pour remplacer les Albanais. Sabri-Pacha fut rappelé, et au moment de mon passage, Yacoub se préparait à faire sortir du pays le reste des bandes dont nous avions heurté l'arrière-garde à Belilovsa. L'insurrection était comprimée, mais la terreur régnait au fond des âmes. Il faut avoir vu le sombre désespoir des paysans bulgares et l'insolence des hordes albanaises pour se faire une idée de ce que les populations chrétiennes ont dû souffrir dans cette courte et funeste pé-

riode. L'Europe qui porte avec raison un si vif intérêt à la cause des noirs, ne sait pas assez qu'il existe à ses portes, et l'on peut dire dans son sein, plus de sept millions d'hommes, chrétiens comme nous, qui sont traités de chiens *en leur qualité de chrétiens,* par un gouvernement auprès duquel toutes les puissances chrétiennes ont des ambassadeurs accrédités ! L'Europe ne sait pas assez qu'à l'heure qu'il est, il n'y a pas en Turquie une seule femme chrétienne dont l'honneur ne soit à la merci du premier musulman auquel elle aura le malheur de plaire! L'Europe ne sait pas que les Turcs entrent quand bon leur semble dans la maison d'un chrétien, et y prennent tout ce qui leur convient ; que la plainte est plus dangereuse que la résistance, et que les plus simples garanties accordées aux derniers des hommes dans les pays les plus arriérés, seraient des faveurs immenses pour les habitants de la Bulgarie.

Je n'ai pas encore tout dit, et assurément je suis loin d'avoir tout vu. Bientôt j'aurai à signaler des chrétiens requis et forcés à coups de fouet de traîner malgré moi ma voiture; j'aurai à décrire le marché des esclaves à Constantinople; j'aurai enfin à compléter ces sinistres tableaux. Que l'empire ottoman soit maintenu, si sa conservation est nécessaire à la paix de l'Europe; mais que son administration soit réformée de fond en comble pour notre honneur de chrétiens et de peuples civilisés. Le régime auquel sont soumis les Bulgares est un outrage à la dignité de la nature humaine; c'est une insulte permanente aux gouvernements européens, comme l'était le régime de la piraterie à Alger, avant notre conquête. Un seul mot suffirait pour mettre un terme à ce scandale : quand donc l'Europe le dira-t-elle ? On a fait tant de coalitions dans des intérêts politiques, n'en pourrait-on faire une dans l'intérêt de l'humanité?

CHAPITRE X.

Départ de Nissa. — Village et plateau de Tzaribrod. — Descente dans le bassin de Sophie. — Ville de Sophie. — Osman-Bey. — L'archevêque. — Les bains. — Maison de campagne d'Osman-Bey à Ormanli. — Singulier effet du chant de *la Marseillaise* sur les Turcs.

A partir de la plaine de Nissa, il n'y a rien de plus curieux et de plus pittoresque que la géographie de la Turquie : j'essayerai d'en donner en quelques mots une idée exacte, jusqu'au delà d'Andrinople. La grande route qui traverse la Bulgarie pour mener dans la Thrace, se compose d'une suite de bassins qui semblent avoir été autant de lacs primitifs. Leurs parois, au nord, sont formées de fragments de la chaîne du Balkan, et, au sud, des chaînons du Rhodope, à l'instar des deux faces

d'une immense gouttière qui serait divisée en différents compartiments par les prolongements envoyés du Rhodope au Balkan, et du Balkan au Rhodope. Le voyageur qui s'avance de la Servie vers Constantinople, descend successivement dans chacun de ces bassins étagés, comme il ferait des marches d'un édifice gigantesque, jusqu'à la mer de Marmara. Le ciel est si pur et l'horizon est si ample, que la vue peut s'étendre à des distances énormes et qu'il est aisé d'apercevoir jusque dans leurs moindres détails les accidents du terrain. On franchit une marche de Nissa à Mustapha-Pacha-Palanka (1), puis une autre de Palanka à Scharkoë et une troisième de Scharkoë à Sophie, en traversant le long plateau de Tzaribrod, avec ses fourches caudines vraiment effrayantes, vers le point de partage des eaux de la Nissava et de l'Isker.

C'est au sortir de ce plateau solitaire

(1) Le mot *Palanka,* si commun en Turquie, signifie redoute, citadelle, forteresse, lieu fermé et défendu.

et dépourvu d'arbres, que le voyageur descend dans le bassin de Sophie, dont la grandeur et l'uniformité fatiguent sa patience. Il faut marcher pendant plus de sept heures dans une plaine unie et inculte, où quelques rares champs de blé et de maïs attestent seuls la présence de l'homme. La terre est noire, légère, fertile, libre de pierres et de plantes parasites ; elle n'attend que l'avénement d'un pouvoir protecteur du travail pour se couvrir de riches moissons. Je ne sais comment décrire sa physionomie, qui ressemble beaucoup, à l'insalubrité près, à la plaine de la Mitidja, en Afrique. L'herbe y poussait au mois d'août, par une température brûlante, et même sur la route frayée nos chevaux piaffaient mollement comme au sein d'une prairie couverte de gazon. Bientôt les minarets de Sophie nous apparurent fort au loin, puis les maisons aux toits rouges entourées de jardins, puis enfin l'intérieur de la ville, sale et infecte, malgré ses fontaines et ses arbres

séculaires. Sophie est bâtie en bois. Ses rues sont presque toutes couvertes de treilles vertes ou de branchages desséchés qui les préservent de l'ardeur du soleil, à la manière africaine. Elles présentent un aspect assez animé ; nous y trouvâmes une grande affluence de monde dans les bazars, dans les cafés et autour des fontaines publiques. On y compte plus de vingt mille habitants.

Tandis que mon attention était captivée par un mûrier de grandeur colossale, dont les vastes rameaux ombrageaient un carrefour tout entier, quelques vieilles femmes et surtout une bande d'enfants acharnés nous assaillirent d'injures ; mais la population demeura étrangère à ces tentatives surannées. Notre attitude calme et dédaigneuse fit bientôt cesser ce vacarme, et nous arrivâmes sans encombre jusqu'au *konak* du gouverneur de la ville. Ce gouverneur était un musulman de la vieille roche, fanatique et violent, qui avait été destitué de la dignité de pacha pour ses

méfaits envers les chrétiens. Il se nommait Osman-Bey. Il était gros, court, ramassé, marqué de la petite vérole ; il avait le teint pâle, les yeux rouges, la voix rauque et saccadée. Il s'empressa de nous faire donner un logement chez l'une des premières familles chrétiennes de la ville, et il eut la politesse de nous y envoyer un repas préparé dans ses cuisines, avec des sorbets et des fruits à profusion. Je ne tardai pas à comprendre qu'il était très-humilié de la disgrâce qui lui avait fait perdre son titre de pacha; aussi sa haine pour les chrétiens était-elle assez peu déguisée pour qu'il osât tenter de l'assouvir même en notre présence et, comme on le verra bientôt, presque avec notre aide, si nous l'eussions permis.

Je n'avais plus besoin d'informations sur les derniers événements de la Bulgarie, et je pus laisser égarer notre conversation en banales généralités sans perdre aucune communication importante. Osman-Bey paraissait très-affairé. Des cour-

riers lui arrivaient presque à chaque instant, porteurs de dépêches qu'il se faisait lire par un secrétaire et auxquelles il répondait immédiatement. Leur bureau consistait en un grand coffre de fer ciselé, sur le couvercle duquel le kiaja, assis à terre, écrivait presque sans s'y appuyer. Quand les dépêches étaient lues et les réponses dictées, on apportait une bougie et le gouverneur brûlait, séance tenante, tous les papiers qui lui semblaient inutiles. Aussi rien de plus simple que les archives des Turcs. Les Turcs ne connaissent pas l'art d'élever des pyramides de cartons et de s'en faire un obstacle à l'expédition des affaires. Pendant qu'Osman terminait les siennes, on annonça un malheureux raya qui se présenta à genoux à la porte du divan, et qui, après de nombreuses salutations, osa risquer en tremblant une pétition, dont je n'ai pu savoir le contenu. Après avoir longtemps fait attendre ce brave homme, Osman-Bey, affectant une grande surprise à la vue de

la pétition, la repoussa du pied en s'écriant, quoique nous fussions présents : « Qu'est-ce à dire ? *que veut ce chien ?* j'ai bien le temps de m'occuper de ses affaires ! » et il le fit chasser à l'instant. Je ne pus m'empêcher de manifester par un geste énergique ma surprise d'un pareil procédé. « Ce n'est qu'un raya, me dit Osman-Bey avec l'expression du plus profond mépris ; est-ce que de pareilles gens seraient traités chez vous avec plus d'égards ? — Assurément, lui dis-je ; notre souverain, qui est plus puissant que le sultan, fait répondre à toutes les demandes qu'on lui adresse, et il secourt les malheureux au lieu de les insulter. » Un sourire d'incrédulité fut toute la réponse d'Osman-Bey.

Nous étions à peine sortis de chez lui quand je vis arriver l'archevêque de Sophie, qui venait me rendre visite et *savoir des nouvelles*. C'était un Grec de l'archipel, de la figure la plus noble, la plus douce et la plus expressive, mais dont le regard

manquait de franchise et dont la physionomie trahissait l'anxiété. Il était accompagné, *en guise de paratonnerre,* comme il me le dit plus tard lui-même, d'un Arménien très-délié, homme de confiance d'Osman, qui assista à toute notre conversation. Dès que j'eus deviné le rôle que jouait dans cette entrevue l'espion du gouverneur, je ne mis point de bornes à l'expression de l'indignation que j'éprouvais pour la manière dont les chrétiens étaient traités dans le pachalick de Sophie. J'évitais de compromettre l'archevêque, en ne lui adressant pas directement la parole; mais je voyais qu'il se sentait heureux d'entendre la rude philippique que je débitais contre les oppresseurs de ses coreligionnaires. Les prêtres qui l'avaient accompagné avaient peine à retenir leurs larmes. « J'espère, Messieurs, leur « dis-je, que le sultan, qui est le père de « tous ses sujets, saura comme on vous « traite et qu'il y mettra bon ordre. L'Eu- « rope aussi le saura, et vos malheurs

« auront un terme. — Il faut espérer en « Dieu, répondit l'archevêque; c'est notre « habitude et notre consolation. » Et il sortit avec son cortége et avec son espion, que je ne saluai point.

Deux heures après, le prélat revint à la faveur de la nuit et en traversant deux jardins qui aboutissaient au logement que nous occupions. Il paraissait en proie à l'émotion la plus vive, et prenant mes mains dans les siennes : « Quoi ! dit-il, nos frères d'Europe pensent à nous, et vous venez voir en leur nom ce qui se passe ici! Ici nous souffrons moins pour nous que pour les nôtres, car c'est un cruel supplice pour des pasteurs que d'assister aux douleurs de leurs ouailles sans pouvoir leur être du moindre secours. La plainte même nous est interdite ; heureux quand on ne nous force pas de signer des adresses de remercîments et de félicitations pour le mal qu'on nous fait ! Nous célébrons les cérémonies de notre culte comme des malfaiteurs qui craignent la lumière, et

nous vivons d'outrages comme les Hébreux vivaient de la manne dans le désert. Si vous saviez, monsieur, combien le cœur me saigne de voir grandir nos enfants si vifs, si intelligents, si avides d'instruction, sans pouvoir leur acheter quelques petits livres où ils puissent épeler seulement le nom du Seigneur et lire sa parole ! On dit que la France est riche et généreuse et qu'elle pense à nous : quelle reconnaissance nous aurions pour elle, si elle nous faisait présent de quelques milliers de ces petits livres ! *Cela aussi est bon dans l'occasion*, ajouta-t-il en examinant attentivement mon fusil à percussion posé près de lui ; quand la prière ne suffit plus, la défense devient légitime. » Je n'oublierai jamais la belle expression que prit la figure de l'archevêque en prononçant ces dernières paroles, et l'aspect vraiment sublime de toute sa personne. Nous étions tous assis autour d'un divan rouge, dans une salle peu éclairée ; tout à coup je vis le prélat saisir cette arme avec recueille-

ment et *la mettre en joue* comme un vieux soldat. Sa longue barbe noire et sa toque élevée, la croix qui pendait sur sa poitrine, sa tunique flottante, tout donnait un caractère imposant et pittoresque à son attitude, digne du pinceau de Michel-Ange.

Il sortit par le chemin particulier qu'il avait suivi pour venir, et je lui rendis sa visite le lendemain, au grand jour, avec les démonstrations du plus profond respect. Les kavas du gouverneur m'attendaient à la porte; je me plus à les faire attendre, précisément parce qu'ils étaient à la porte de la demeure de l'archevêque. Je trouvai chez celui-ci notre Arménien de la veille, *son paratonnerre*, qui redoublait de politesse envers moi et d'attention à mes paroles. Il était, disait-il, chargé de me prévenir qu'Osman-Bey avait donné des ordres pour que la plus belle salle de bains de la ville fût mise à ma disposition le jour même. J'avais manifesté, en effet, le désir de visiter les fameux bains sulfureux de Sophie, déjà

célèbres du temps des Romains, et qui jouissent encore d'une juste renommée dans l'empire ottoman. Il ne restait plus que deux ou trois baigneurs retardataires quand nous y arrivâmes, et je les fis prier de ne point se déranger, malgré l'ordre du gouverneur de nous céder la place. L'établissement se composait d'une vaste piscine ou réservoir circulaire, recouvert d'une voûte en forme de dôme percé de mille petites ouvertures qui *tamisaient* la lumière et maintenaient dans l'enceinte une demi-obscurité. Autour de cette piscine pleine d'eau fumante à une température de 45 degrés, se trouvaient plusieurs cabinets munis de robinets d'eau chaude et d'eau froide pour les personnes qui désirent faire leurs ablutions à part. On me conduisit dans un de ces cabinets pleins de vapeur et on me fit asseoir sur une banquette de bois, placée au-dessous d'un robinet d'eau sulfureuse chaude, ou plutôt bouillante, car la sensation que j'en éprouvai ressemblait à celle d'une forte

brûlure et m'arracha un cri. Le baigneur m'invita à prendre patience et à *m'accoutumer*, après quoi cette première sensation de douleur deviendrait agréable. Puis il se mit à me frotter tout le corps avec des brosses imbibées de savon parfumé, et finalement il m'emporta sur ses épaules après m'avoir enveloppé d'un drap de flanelle très-douce.

Pendant que mon frotteur se livrait à cet exercice, j'observais l'un des baigneurs placés près de moi qui ouvrait et fermait alternativement les robinets d'eau froide et d'eau chaude, pour s'en composer un bain de température moyenne. L'idée m'étant venue de tremper le bout de mon doigt dans sa baignoire pour juger du degré d'élévation de cette température, aussitôt mon homme sauta hors de l'eau comme un poisson volant et s'écria tout effaré : « Vous m'avez souillé mon eau ! » et il se mit à vider sa baignoire jusqu'à la dernière goutte, à la laver, à la rincer de fond en comble avant de la remplir de nouveau et de s'y replonger. Mon

étonnement lui fit craindre de m'avoir offensé, et il me dit avec la plus grande politesse : « Je vous demande bien pardon de ce que j'ai dit et de ce que j'ai fait ; mais vous êtes chrétien, et ma religion me défend de toucher à l'eau que vous avez touchée. — C'est à moi, lui répondis-je, de m'excuser de vous avoir causé tant de peine ; mais je n'aurais jamais cru que l'approche de mon doigt eût pu vous y déterminer. — Que voulez-vous, répliqua-t-il, c'est la religion ! » Cet homme, après s'être excusé auprès de moi, se montra de la plus exquise urbanité; mais il paraît avoir eu une grande peur, par suite de mon indiscrétion dont l'archevêque de Sophie rit beaucoup quand je la lui racontai. Osman en rit beaucoup aussi pour un autre motif.

Malgré mes rudes sorties contre le despotisme exercé aux dépens des chrétiens, Osman s'était montré fort empressé envers nous, et il me pria de passer une journée dans une de ses fermes située à Ormanli, sur la route que je devais par-

courir. J'acceptai son offre sans hésiter et il voulut absolument me faire conduire dans la voiture de ses femmes, attelée de quatre chevaux. Cette curieuse voiture était une vraie cage à poules de forme rectangulaire, suspendue par quatre tiges de fer à un cadre de bois, et assez semblable aux chariots dans lesquels Van Amburgh transporte habituellement les animaux de sa ménagerie. Il me parut singulier de voyager dans cet équipage nouveau pour nous, et surtout de nous y étendre, armés jusqu'aux dents, sur de moelleux coussins ordinairement réservés aux odalisques du gouverneur. Je n'avais pas prévu, toutefois, l'incident le plus original de ce voyage, si fécond en incidents que je ne raconterai pas tous, quoique chacun d'eux ait sa signification particulière.

Entre Sophie et Ormanli, la route s'élève au travers d'un bois, sur une colline assez abrupte et d'un abord difficile. Osman avait donné ordre à ses gens d'y réunir une douzaine de paysans bulgares, tous

chrétiens, pour traîner sa voiture jusqu'au sommet de la hauteur. Il y avait un quart d'heure que je me voyais suivi de ces malheureux haletants, dont l'un, vieillard tout couvert de sueur, fixait mon attention, lorsque l'idée me vint de demander ce que voulaient ces gens essoufflés. Le chef de mon escorte répondit que c'étaient des rayas de corvée qu'on allait atteler à la voiture, dès que nous aurions atteint la montée du coteau. A cette étrange nouvelle, je m'empressai de mettre pied à terre, et je déclarai aux kavas que je ne permettrais jamais qu'on me fît traîner par des hommes et surtout par des chrétiens. Les kavas se mirent à rire et déclarèrent que puisque tel était l'ordre d'Osman, il fallait qu'il fût exécuté. « Comme vous voudrez, leur dis-je, mais je monterai la côte à pied, et je suis persuadé que quatre chevaux suffiront pour traîner une voiture vide. » Ils n'osèrent pas, en effet, atteler devant nous les chrétiens qui s'étaient munis de cordes, et ils les forcèrent seu-

lement de nous accompagner jusqu'au sommet. Là, je fis distribuer aux Bulgares une gratification qu'ils se partagèrent, en exprimant leur joie et leur surprise de cette libéralité inaccoutumée. « C'est un chrétien, mes amis, leur dis-je, qui a voulu vous dédommager du temps qu'on vous a fait perdre. Un jour viendra où vous ne serez plus attelés comme des bêtes de somme. Prenez patience et espérez. — *D'où êtes-vous ?* me répondirent-ils. — Je suis Français. — Et ils crièrent : Vive la France ! »

Tel est le tour que m'avait joué Osman. L'avait-il fait avec l'intention de me prouver son mépris pour les chrétiens ou tout naturellement et sans intention politique, comme un Turc orthodoxe use des rayas sous bénéfice d'inventaire ? Je pencherais plutôt vers la dernière opinion, qui s'accorde mieux avec les ordres obligeants qu'il avait donnés pour que nous fussions reçus agréablement dans sa ferme. Cette ferme était d'ailleurs dans un état déplo-

rable. La plupart des bâtiments étaient en ruines; point de gros bétail, point d'instruments aratoires dignes de ce nom, point d'engrais dans les cours. Les gens que j'interrogeai ne surent répondre à aucune de mes questions et je fus réduit à passer ma journée à la chasse des hérons et des vautours, dont le pays abonde. Les coups de fusil que nous tirions autour de la ferme avaient attiré l'attention de quelques femmes qu'Osman-Bey avait envoyées en convalescence dans son domaine, et qui habitaient une espèce de donjon grillé, au sommet d'une tour. Elles y prenaient le frais à onze heures du soir, lorsque l'idée nous vint, à mon interprète et à moi, de leur chanter *la Marseillaise* à deux voix, en manière de sérénade. Le succès de ce concert en plein vent dépassa toutes nos espérances. Bientôt tous les Turcs du voisinage accoururent, malgré l'heure avancée de la nuit, et il nous fallut recommencer dix fois ce chant prodigieux dont l'effet nous étonna cette fois plus qu'eux-

mêmes. Mon Tartare éperdu devina que c'était un chant de guerre, et nous dit avec naïveté : « Il n'est pas surprenant que les Français se battent bien, avec de pareilles chansons ! » Les eunuques d'Osman-Bey eurent beaucoup de peine à faire coucher les femmes, et nous partîmes de grand matin, sans savoir si l'ordre était rétabli au sérail.

CHAPITRE XI.

Arrivée à Ichtiman. — Passage du Balkan. — La porte de Trajan. — Rencontre de voleurs albanais. — Curieux pourparlers avec eux. — Aspect sauvage du défilé. — Village de Yénicheu ou Növozélo. — Souvenir de M. de Lamartine. — Magnifique aspect des plaines de la Thrace.

En sortant d'Ormanli, nous sommes entrés dans un défilé haut et froid, formé de deux chaînons parallèles, l'un du Balkan, l'autre du Rhodope, qui conduisent au petit bassin fermé d'Ichtiman. Ces solitudes sont d'une tristesse et d'une *sauvagerie* incomparables ; on n'y rencontre ni voyageur, ni pâtre, ni habitation. Cependant la position d'Ichtiman au centre d'une plaine fertile et garantie des grands vents, serait favorable à de riches cultures, si les Turcs accordaient plus de liberté et de sécurité aux Bulgares, seuls capables de quelques entreprises agri-

coles. Mais l'apathie musulmane, plus prononcée ici qu'en aucune autre province de l'empire, a réduit le bourg d'Ichtiman à la condition la plus misérable, malgré sa situation avantageuse au point d'intersection des routes du nord et du sud, de l'est et de l'ouest. L'ayan chez lequel nous sommes descendus nous reçut avec empressement et nous offrit une escorte, que je refusai dans la crainte d'exposer à de nouvelles avanies les habitants chrétiens chez lesquels nos kavas avaient l'habitude de vivre à discrétion, quand nous étions logés chez eux. Ce fut une faute comme celle que nous avions commise en sortant de Belgrachick, et elle faillit avoir pour nous les mêmes conséquences.

En effet, c'est à quelques lieues d'Ichtiman que s'élève, entre la Bulgarie et la Thrace, la grande et formidable barrière du Balkan, dont la ligne de faîte est couronnée par la fameuse porte dite de Trajan. A mesure que nous approchions de ces hauteurs pittoresques, au travers d'un

terrain tourmenté, raviné, crevassé au delà de toute expression, l'air devenait plus vif, le paysage plus sombre, la solitude plus sévère, et bientôt nous rencontrâmes un de ces corps de garde (*karaouls*) ou block-haus en branchages, si communs en Turquie ; il était occupé par cinq hommes qui nous donnèrent les nouvelles les plus sinistres. Deux voyageurs avaient été assassinés dans les gorges boisées du Balkan ce jour-là même, et les passages étaient pleins, nous dirent les soldats, *de mauvaises gens qui se promenaient.* Du haut de leur station, ces soldats voyaient au loin dans les anfractuosités de la montagne, mais les arbres touffus dont elle est parsemée ne permettaient pas de distinguer aisément les objets. Ils nous engagèrent beaucoup à attendre, pour former une caravane compacte de voyageurs ; mais comme ils n'avaient ni vivres, ni abri à nous offrir, je jugeai plus prudent de continuer ma route, en leur demandant une escorte de deux hommes, qu'ils m'accor-

dèrent seulement après l'exhibition de mon firman. Nous nous remîmes donc en marche, nos kavas en avant, le Tartare en arrière, nos bagages et nos personnes au centre, et nous entrâmes dans les défilés.

Je n'ai pas l'habitude de m'exagérer les périls ni de céder à la crainte; mais j'avoue qu'en pénétrant dans ces labyrinthes inextricables, parsemés de chemins creux taillés en forme de V et ressemblant à de véritables entonnoirs, où le voyageur semble pris à chaque pas dans un traquenard, je ne pus me défendre d'une certaine inquiétude. Heureusement, le temps était superbe et nos chevaux excellents. Nos armes étaient prêtes, et nous regardions de tous côtés de manière à éviter d'être surpris. Il y avait plus de trois heures que nous marchions ainsi comme des soldats en reconnaissance, à travers mille tours et détours, lorsque nous aperçûmes brusquement, à petite distance, un détachement de soldats qu'à leurs fustanelles blanches, à leurs calottes rouges et à leurs

longs fusils, je reconnus pour des Albanais. Nous les eûmes bientôt joints, et nos kavas se mirent à parlementer avec eux. Les Albanais prétendirent visiter nos papiers et savoir qui nous étions. Notre escorte semblait partager leur avis. Je fis répondre que l'on ne visitait les papiers que dans les villes, que nous étions des étrangers en mission et que nous voulions passer sans être arrêtés par personne. Les Albanais parurent se concerter un moment et se mettre d'accord avec nos kavas, que la peur avait gagnés; le Tartare hésitait et attendait. Je m'élançai aussitôt, le pistolet au poing, et j'apostrophai en français cette bande de soldats-voleurs qui barrait le passage. Le Tartare me suivit au galop et joignit ses cris aux miens, en confirmant notre qualité d'étrangers dont il répondait sur sa tête. Les Albanais ouvrirent leurs rangs et, prenant un air modeste, se bornèrent à nous demander quelque argent, déclarant qu'ils étaient des soldats éclopés et qu'ils regagnaient

leurs quartiers. Je répondis que des gens qui demandaient l'aumône en pareil lieu, par bandes et armés, méritaient d'être fusillés, et que nous ne donnerions rien. En même temps nous avions l'œil sur eux, et certes, au premier geste menaçant, nous pouvions en étendre un ou deux sur la place. Ils gardèrent leurs fusils en bandoulière et ils continuèrent de gravir la montagne que nous descendions en ce moment. Plus loin, nous en trouvâmes quelques autres, mais ils n'étaient point en force et ils se bornèrent à nous examiner.

C'est au sortir de ces coupe-gorges que la fameuse porte de Trajan nous apparut dans un pli du terrain, presque rasée jusqu'au sol et à peu près recouverte d'un amas de décombres. Ce devait être un arc de triomphe de la même grandeur et de la même forme que celui de la porte Saint-Martin, à Paris, autant que j'ai pu en juger d'après les fondations. Ce vieux débris de la puissance romaine existait

encore, m'a-t-on assuré, il y a six ans, et il n'a été détruit que par le fanatisme d'un pacha, qui le croyait bâti par des chrétiens. La porte de Trajan est le point de partage de la ligne des eaux, dont les unes, celles du côté d'Ichtiman, vont gagner le Danube, et les autres descendent vers la Méditerranée par la plaine de Philippopolis. De là jusqu'à *Yénicheu* la pente est continue, jusqu'à ce qu'on découvre, à la hauteur de ce village, l'immense bassin de la Thrace et la vallée de l'Hèbre, dont le panorama est un des plus admirables de la Turquie. Yénicheu, que les Bulgares appellent *Novozélo*, a été célébré par M. de Lamartine dans son *Voyage en Orient*. Notre illustre poëte y tomba malade et y demeura trois semaines à son retour de la Syrie. Il ne pouvait choisir un plus poétique séjour : Yénicheu est placé à la descente du Balkan comme un observatoire d'où la vue s'étend sur plus de vingt villes, bourgs ou villages. Quand le ciel est pur, on aperçoit distinctement

les minarets de Tatar-Bazardschik et, dans un lointain vaporeux, les rochers qui dominent la ville de Philippopolis. Arrêtons-nous ici un moment et jetons un regard en arrière sur cette belle et triste Bulgarie, qui se confond aujourd'hui avec la Thrace dans une religion commune, dans la même oppression, dans les mêmes malheurs.

CHAPITRE XII.

Caractère des populations bulgares. — Les Grecs et les Slaves. — La religion grecque. — Caractères particuliers qui la distinguent. — Son influence probable sur l'avenir des populations chrétiennes de l'Orient. — Religion des Turcs.

Ce qui frappe le plus le voyageur en Turquie, c'est la rareté des Turcs. Presque toutes les populations des campagnes sont chrétiennes. Grâce à l'intolérance musulmane, elles ont conservé leur caractère primitif et ne se sont point mêlées à la race dominante ; de sorte qu'il est presque aussi facile de distinguer un Turc d'un chrétien, en Bulgarie, qu'un nègre d'un blanc dans nos colonies. Toutefois la famille chrétienne se divise en deux branches distinctes, les Grecs et les Slaves. Les premiers habitent surtout le midi de l'empire ; ils sont appuyés à la

Méditerranée et s'avancent jusque dans la grande vallée transversale de Nissa à Constantinople ; le Rhodope est leur frontière intérieure. Les Slaves s'appuient sur le Danube et viennent finir au pied du Balkan. Les premiers parlent le grec moderne ; les seconds le bulgare et le serbe, dérivés du slave. Leur nombre est à peu près égal de part et d'autre. Si l'on comprenait dans la famille grecque de Turquie la Grèce émancipée avec ses îles, Candie et les îles Ioniennes, peut-être les chrétiens de langue grecque seraient-ils plus nombreux que les Slaves ; mais la différence ne serait pas considérable.

Le caractère des Bulgares ressemble peu à celui des Grecs. La race grecque est plus belle, plus spirituelle, plus fine, plus *classique*, mais moins honnête et moins religieuse que celle des Bulgares. Les Bulgares sont généralement doux, paisibles, patients, laborieux et hospitaliers. Ils ont des mœurs plus pures que les Grecs ; ils sont plus sobres, plus francs,

plus sûrs en toute chose. Les Grecs aiment le bruit, la guerre, le mouvement et les *intrigues ;* les Bulgares sont modestes, prudents, économes et *sensés*. Les Bulgares sont les Allemands de la Turquie; les Grecs en sont les Italiens. Ils ne s'aiment point entre eux et ils n'ont point d'annales communes. Les Grecs affectent une grande supériorité sur les Bulgares à cause de l'ancienneté de leur origine, tandis que les Bulgares n'ont joui que d'une nationalité éphémère, entre le onzième et le quatorzième siècles. La religion est le seul lien qui les unisse ; mais, grâce aux persécutions des Turcs, ce lien est aujourd'hui plus fort que jamais, et si l'indépendance de la famille gréco-slave s'établit, ce sera sous les auspices de la religion. Jetons donc un rapide coup d'œil sur les traits caractéristiques de la religion grecque, mal connue parmi les chrétiens de la communion romaine, et destinée à peser quelque jour d'un grand poids dans la balance politique du monde.

L'Église grecque d'Orient me paraît avoir conservé plus que l'Église romaine quelque chose de l'organisation primitive du christianisme. Elle a moins d'unité et de discipline, mais elle se prête mieux aux habitudes des peuples et jamais ses chefs n'ont aspiré à la domination universelle : par cela même elle a moins de grandeur et d'autorité que le catholicisme romain. Mais si elle a moins de grandeur, elle a aussi plus de souplesse et elle laisse quelque chose au libre arbitre de l'homme. Sa foi est moins austère et moins despotique ; elle transige plus volontiers avec les pouvoirs établis et, si j'ose dire, parfois avec la nature humaine, à ce point qu'elle comporte deux catégories de ministres, les uns à qui le mariage est permis, les autres auxquels il est défendu. La haine est vieille et profonde entre les Grecs et ceux qu'ils appellent dédaigneusement *les Latins*. Cette haine sommeille aujourd'hui devant l'ennemi commun ; elle se réveillerait terrible, comme aux plus mau-

vaises époques de l'histoire, si le prosélytisme romain essayait de se substituer quelque jour à la persécution musulmane. Heureusement pour les chrétiens d'Orient, cette perspective n'est point à redouter pour eux, même après la victoire, car ils sont tous de la religion byzantine, et il n'existe parmi eux aucune secte dissidente capable de troubler un jour la paix dont ils pourront jouir.

Je n'ai point à examiner en casuiste ou en théologien la valeur relative des *Grecs* et des *Latins*. Je ne considère chez les catholiques grecs que le principe chrétien, et le triomphe de ce principe me paraît suffire aux besoins essentiels de la civilisation, tandis que le principe musulman ne suffit pas. A tout prendre, il n'existe entre l'Église romaine et l'Église byzantine qu'une question de préséance, d'étiquette, une question de blason. Les chrétiens d'Orient croient être venus les premiers; ils pensent que Constantin a rendu plus de services au christianisme qu'aucun

des souverains pontifes. Ils trouvent Sainte-Sophie de Constantinople plus vénérable que Saint-Pierre de Rome. Ils attachent un grand prix, comme les protestants, à prier Dieu dans une langue qu'ils comprennent, et réellement, sauf la grande différence du *pape universel* aux *patriarches de localité*, et de la langue latine aux dialectes modernes, au fond, le catholicisme grec et le catholicisme romain n'offrent de dissidences sérieuses qu'aux docteurs en droit canonique. Si le premier n'avait reçu quelques souillures de son immersion au milieu des saturnales du Bas-Empire, il aurait fait son chemin dans le monde et conquis l'Orient tout entier, au lieu de végéter sous le joug de l'islamisme. Peut-être aussi le catholicisme romain, plus fier et plus indomptable, aurait succombé dans la lutte avec les Turcs, comme un noble guerrier sur le champ de bataille. Les Grecs ont pu plier, c'était dans leur nature ; les Romains devaient partout vaincre ou mourir.

Faut-il regretter aujourd'hui que les chrétiens d'Orient n'appartiennent point à la grande famille catholique romaine, et la longue indifférence de l'Europe pour leur sort doit-elle être attribuée à leur qualité de schismatiques ? Je ne saurais le croire, quelque défiance qu'inspire à certains hommes politiques la similitude de croyances des chrétiens d'Orient et des sujets de la Russie. Si les Grecs avaient un pape, et si ce pape habitait à Saint-Pétersbourg, on pourrait craindre à la longue des rapports trop intimes entre les affaires temporelles et les affaires spirituelles de tout l'Orient. Mais les Grecs ont des patriarches nombreux. Ils sont religieusement constitués à l'état d'aristocratie ou de fédération, plutôt qu'à l'état monarchique et unitaire. *Leur aigle a plus de deux têtes* : il suffit de parcourir la Servie et la Bulgarie pour être certain que les populations accepteraient volontiers la délivrance, mais non la dépendance. Tous les ecclésiastiques grecs que j'ai consultés

se défient autant de Saint-Pétersbourg que de Rome. Les chrétiens de la Turquie d'Europe veulent surtout être indépendants en matière religieuse. C'est pour la religion qu'ils combattront d'abord, parce qu'ils sont religieux, j'ai presque dit parce qu'ils sont le peuple le plus religieux de l'Europe. Et comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils vivent persécutés depuis plusieurs siècles, isolés, torturés, humiliés pour leur religion seule !

Aussi ont-ils gardé fidèlement, plus fidèlement que les catholiques romains, le dépôt des traditions du passé. Ils célèbrent souvent les offices de leur culte dans les forêts et dans les cavernes, comme les chrétiens de l'Église primitive; ils en ont trop souvent encore les erreurs et les superstitions. J'en pourrais citer des exemples étranges, ridicules, choquants. Mais pourquoi chercher à affaiblir par des récits épigrammatiques le respect dû à ce vieil et majestueux édifice du christianisme ! Quand je parcours un noble temple, est-ce

que sa grandeur diminue à mes yeux parce que j'y trouve des colonnes de différents ordres, depuis le corinthien jusqu'au dorique, ou parce que plusieurs architectes y ont travaillé ! J'ai vu beaucoup de popes grecs peu dignes de leur saint ministère, rampants, ignorants et avides. Les prélats manquent généralement de lumières, et plusieurs de courage ; la servitude a pesé sur eux comme elle pèse partout : elle les a amoindris et démoralisés. Cependant il en est beaucoup qui ont conservé le feu sacré, et si quelque jour l'étendard de l'insurrection se lève dans les plaines de la Bulgarie, ce sera la croix blanche sur un fond noir arborée par des prêtres, qui deviendra le *Labarum* de l'indépendance.

En même temps que la ferveur religieuse se maintenait intacte au sein des populations chrétiennes, le principe musulman développait ses germes de mort dans la race des Turcs. C'est ce principe fatal qui mine la puissance ottomane et qui la conduit inévitablement à sa

chute. L'intolérance, le fatalisme et la polygamie en sont les trois caractères distinctifs et irrémédiables, car un musulman tolérant est un impie, tout comme le serait un novateur en politique ou un philosophe en matière de harem. On ne fait rien en Turquie sans consulter les ulémas, qui sont des êtres stupides, indignes du rang qu'ils occupent, par leur sottise et leur profonde incapacité. Le dernier moine espagnol serait plus près de la civilisation que le *scheik-el-Islam*, le chef de la foi musulmane. Conçoit-on qu'aux portes de l'Europe et dans une ville de cinq cent mille âmes, sous les murs de laquelle passent les bateaux à vapeur de toutes les puissances, la direction réelle des affaires appartienne à de méchants astrologues, dont le savoir est au-dessous de celui de nos tireurs de cartes? La honte est-elle pour eux ou pour nous? L'insolence du gouverneur de Sophie qui voulait atteler des chrétiens à ma voiture, *en l'année* 1841, est-elle assez significative? Les

aides de camp du séraskier de Nissa forment-ils un contraste suffisant avec nos sœurs de charité, sans parler du reste?

Et pourtant, la justice exige que nous reconnaissions les conséquences favorables de certaines prescriptions du culte musulman. Il n'y a point de pauvres en Turquie, non pas parce que tout le monde y est pauvre, mais parce que partout on tend aux malheureux une main secourable. Le sentiment de l'égalité y règne en souverain. Le dernier des serviteurs y monte au rang des maîtres et s'en montre digne souvent par son intelligence et par son équité. La simplicité des mosquées n'est surpassée que par leur grandeur et leur excellent entretien. Quelques versets du Coran sur les murs, deux chaires dans l'enceinte, une guirlande de verres de couleurs sous le dôme, des nattes propres pour les fidèles : tels sont leurs seuls ornements. Nul ne manque à l'appel de la prière qui se fait cinq fois par jour, ni aux jeûnes prescrits pendant le *ramazam.*

Nous n'allons plus à Jérusalem et ils vont toujours à la Mecque. La tendresse des mères pour leurs enfants est poussée chez eux jusqu'à l'héroïsme ; les fous, les vieillards, les idiots y sont l'objet d'une sollicitude constante et empressée. Le sentiment religieux a donné aux plus grossiers des hommes, parmi eux, un certain respect de leur dignité, dont ils s'écartent rarement. Si l'islamisme pouvait se débarrasser du fatalisme, de l'intolérance et de la polygamie, l'empire ottoman aurait quelques chances de salut ; mais on doit craindre qu'il ne périsse avant de se réformer.

Les Turcs ont pris soin de préparer eux-mêmes l'avénement de la race chrétienne, en la tenant isolée pendant plusieurs siècles et pure de tout mélange avec eux. Ils ne lui ont jamais demandé des soldats, de manière que cette race est aujourd'hui intacte et la leur épuisée. Ils n'ont pas même daigné apprendre la langue des vaincus ni leur imposer celle du vainqueur: aussi, forment-ils comme deux peuples en-

nemis en présence, et la seule différence du langage suffira peut-être, au moment décisif, pour assigner à chaque armée son poste de combat. Il est impossible d'avoir séparé avec plus de persévérance ce que la politique eût conseillé d'unir, si le fanatisme religieux n'avait pas toujours prévalu sur les intérêts politiques. Au moment où j'écris, il n'y a plus rien de commun entre les chrétiens d'Orient et les Turcs qui les oppriment. La langue, la religion, les mœurs, le costume même, tout diffère. Le Turc fume, prie, se baigne et se repose ; il commande, il est armé. Le Bulgare laboure, travaille, obéit et ne porte des armes qu'en voyage. Le Turc est polygame; le chrétien n'a qu'une épouse. Le paysan bulgare ressemble à un magistrat par la forme de ses vêtements ; le citadin turc ressemble à un flibustier, par sa ceinture garnie de pistolets et de poignards. Les femmes turques, toujours voilées, apprennent et répandent la corruption dans les bazars; les femmes chrétiennes marchent la face dé-

couverte et donnent l'exemple de toutes les vertus. Le christianisme s'avance avec la force irrésistible de la marée montante : la Valachie, la Moldavie, la Servie, la Grèce, j'ai presque dit la Syrie ont passé sous le flot et sont vierges de Turcs. La Bulgarie aura son tour, quand elle pourra produire *ses* hommes. Alors tous ces peuples si longtemps opprimés se donneront la main pour former une grande nation ou une grande confédération, et les enfants refuseront de croire aux douleurs subies par leurs pères, comme on oublie les orages après que la terre est rafraîchie.

CHAPITRE XIII.

De l'agriculture en Bulgarie. — De l'industrie et du commerce.

Nous nous sommes arrêtés un moment pour examiner quelle pourra être l'influence de la religion sur l'avenir de la Bulgarie. Il est bon de constater les ressources de ce pays dans toutes les branches de la production, et d'examiner si, dans le cas où l'esprit religieux donnerait l'indépendance à ses habitants, le travail pourra la leur rendre féconde et capable de se maintenir. Les Bulgares possèdent la plus sûre base de l'existence d'un peuple, un sol riche, un climat doux, un grand fleuve frontière, des plaines cultivables, des montagnes boisées, des mines

de fer et des bestiaux nombreux, susceptibles d'un accroissement presque illimité. De toutes les qualités qui distinguent ce peuple, son goût et son aptitude pour l'agriculture sont les plus remarquables ; l'industrie n'occupe que le second rang : le commerce est presque nul, à cause de l'absence des routes et de l'éloignement des grands centres de consommation.

Le maïs est la culture céréale par excellence de la Turquie, et particulièrement de la Bulgarie. Le blé ne vient qu'ensuite, mais il est cultivé sur une petite échelle, et encore nulle part ne fume-t-on la terre, si ce n'est par hasard, et grâce au séjour sur place des bœufs, des moutons et des chevaux. L'écobuage est quelquefois pratiqué, presque toujours sans discernement et trop souvent au détriment des forêts. Les prairies artificielles sont inconnues ; mais les Bulgares sont très-ingénieux à profiter du moindre filet d'eau pour les irrigations. Les champs ensemencés sont quelque-

fois envahis par des chardons, des fougères, des bouillons-blancs qui en diminuent beaucoup le produit et qui deviennent souvent inextricables. Quoique la marne abonde, personne ne l'emploie à modifier le sol cultivable qui est léger en beaucoup d'endroits et qui recevrait de ce réactif une amélioration sensible. A quoi bon recourir aux cultures savantes, puisque l'immense majorité des plus fertiles terrains demeure en friche et en proie à la vaine pâture? Il suffit de voir moissonner des Bulgares, pour apprécier le peu de cas qu'ils font de la paille; ils ne daignent pas même enlever les tiges de maïs, qui pourrissent ou se dessèchent sur pied, quand la récolte est faite. Cette récolte est la seule du pays, et le maïs est l'unique plante à qui l'on fasse l'honneur de la sarcler et de veiller sur elle. Toutes les autres, à l'exception du tabac et du riz, sont abandonnées à la garde de Dieu.

La vigne est surtout cultivée entre le Balkan et le Danube et dans les plaines

méridionales. Mais le vin est mal fait, plat, épais, peu susceptible de conservation, très-foncé en couleur, jaune quand il a pu vieillir, ce qui arrive rarement, sauf pour certains crus. On trouve dans presque tous les villages des traces qui prouvent que cette culture a eu jadis plus d'étendue; mais elle diminue tous les jours à cause du système effréné de pillage, qui ne permet à aucun raya de compter sur la vendange. Tout le monde se régale à la vigne d'un Bulgare, comme à une table ouverte, et peu à peu le raisin se réfugie dans les jardins, comme un fruit d'agrément, pour s'y mettre à l'abri de la rapacité turque. Les variétés de ce fruit sont d'un grain plus volumineux, plus allongé et plus charnu que les raisins du reste de l'Europe. Ils sont plus secs et plus fades, excepté dans les provinces du midi de l'empire, où leur saveur sucrée permet de faire des vins doux, recherchés des habitants. J'ai vu dans un village de la Thrace une variété de vigne qui donnait

cinq récoltes, de mois en mois, à partir de la fin de juin. On trouvait sur le même pied du raisin en pleine maturité, du raisin presque mûr, du raisin moins avancé, et de petites grappes en fleurs. J'ai fait venir depuis mon retour quelques plants de ce cep dont les uns, offerts à M. le duc Decazes, ont été naturalisés à la pépinière du Luxembourg, et les autres, confiés aux soins habiles de mon ami M. Macarel, conseiller d'État, ont parfaitement réussi dans sa propriété du département du Loiret. Nous fondons un espoir assuré sur leur prochaine fructification.

Les Bulgares aiment beaucoup les arbres fruitiers, mais ils en possèdent bien peu de variétés. Le prunier à fruits bleus ou violets est l'arbre dominant dans leurs vergers; on en trouve à l'approche de tous les villages. On retire de la prune une pulpe qui sert aux habitants à faire des sorbets assez agréables, des confitures et une liqueur particulière obtenue par la fermentation. Ces arbres sont les seuls que j'aie

vus plantés en quinconces ou avec une sorte de régularité. On les compte par milliers, et leur seule présence suffit pour indiquer d'une manière certaine l'existence des villages, ordinairement cachés hors des routes et dans les profondeurs des bois. Les cerisiers sont très-communs, mais de petite espèce, et le fruit en est aigre et sauvage. Les pêchers réussissent en plein vent. Les noyers, les pommiers et les poiriers décorent les jardins. Les amandiers, les cognassiers (1) et les abricotiers abondent surtout à mesure qu'on descend vers la mer de Marmara et qu'on approche de Constantinople. Le mûrier réussit d'une manière merveilleuse. Il y en a de vraiment extraordinaires par leur immense *envergure*, qui couvrent des espaces fort étendus ; tel était celui dont j'ai parlé en décrivant la ville de Sophie, où

(1) En visitant les jardins du sérail, à Constantinople, j'ai été frappé de la grande quantité de cognassiers dont ils étaient remplis ; ils appartenaient à la variété connue sous le nom de cognassier du Portugal.

il ombrageait un carrefour tout entier. Dans les environs d'Andrinople, j'en ai trouvé des pépinières bien tenues, où figuraient des milliers de pieds de la variété *multicaule*, du plus bel aspect.

On devine aisément que l'horticulture doit être très-bornée dans un pays où l'on semble ignorer jusqu'à l'existence des fruits si agréables et si variés de nos vergers. Aussi ai-je vu peu de légumes soit dans les marchés, soit dans les jardins de la Bulgarie. La pomme de terre y est à peine connue et je n'ai pu obtenir qu'on m'en servît, nulle part, pendant toute la durée de mon voyage. Parmi les végétaux farineux et alimentaires, les haricots sont le plus cultivés. On peut même dire qu'ils jouent dans la consommation des Orientaux le même rôle que la pomme de terre parmi nous; on en trouve partout. C'est pour ces légumes que l'on entretient avec soin les moyens d'irrigation; eux seuls peut-être ont droit à la faveur d'être fumés, si rarement prodiguée aux végétaux en Tur-

quie. Les citrouilles, les pastèques, les melons, les fèves, les concombres, quelques variétés de choux, les oignons, les laitues, et comme assaisonnement l'ail, le poivron, la tomate : tel est le catalogue fort restreint du jardinage turc et bulgare, car les Bulgares sont les jardiniers des Turcs. On ne trouve ni artichauts, ni pois, ni lentilles, ni raves, ni asperges, ni salsifis, ni betteraves, si ce n'est à Constantinople, et plutôt comme objets de curiosité botanique que comme plantes maraîchères, car tous ces légumes y sont verts, ligneux, amers, désagréables.

La Bulgarie est destinée à s'enrichir un jour de la culture de certaines plantes que j'appellerai industrielles, telles que le riz, le lin, le tabac, la garance, le sésame, le coton, les roses. C'est dans les environs d'Eski-Zaara et de Kesanlick que l'on rencontre ces gracieux champs de rosiers plantés avec ordre, et entretenus avec une sollicitude vigilante par la main des jeunes et belles filles de cette partie

de la Bulgarie. Dans la saison où se fabriquent les essences et les eaux distillées de roses, les villages sont littéralement jonchés de pétales de ces fleurs et les chevaux y marchent comme sur une litière parfumée. C'est une production considérable, dont le marché est tout entier en Orient et ne manque jamais aux producteurs, quoique l'article qui en est la base soit un objet de luxe et la plus grande, peut-être, de toutes les superfluités. Le tabac qui en est une autre, donne aussi des revenus considérables ; il prospère surtout dans les terrains bas et fertiles, et j'avoue que le tabac des Turcs est bien supérieur à tous les autres, en raison de son odeur douce et presque agréable, qui n'a rien de commun avec celle de la feuille que l'on consomme en France, en Belgique et en Allemagne. La culture du sésame a pris, depuis quelque temps, une extension énorme. C'est une petite graine oléagineuse, jaunâtre, très-riche, puisqu'elle donne communément 40 à 50 pour cent de son

poids en huile, et dont l'importance sur la seule place de Marseille a dépassé dix millions de francs, en 1842. Le riz, qui se cultive plus spécialement dans la grande plaine de Philippopolis, est affermé administrativement. La garance, le lin et le coton, moins importants que les denrées dont nous venons de parler, n'en auront pas moins beaucoup d'avenir, le jour où ce beau pays rendu à lui-même pourra consommer ses propres produits.

Mais la fortune agricole des Bulgares s'accroîtra surtout par l'élève des bestiaux, déjà très-nombreux dans leur pays. Les bœufs, les buffles, les moutons surtout, et malheureusement aussi les chèvres, s'y comptent par centaines de milliers, mais n'y ont point de prix commercial. On se procure pour moins de 80 francs une paire de bœufs de labour, un mouton pour 5 francs, deux chèvres pour le prix d'un mouton. Les volailles de tout genre, principalement les poules et les dindons, y sont en telle abondance qu'on en achète pour 25 ou

50 centimes la pièce, et que ces animaux peuvent supporter les frais de voyage jusqu'à Constantinople, où on les expédie par troupes de quinze à dix-huit cents sous la garde de deux hommes à cheval. Le jour où la Bulgarie jouira d'un régime qui donne quelque sécurité aux capitaux et aux personnes, les domaines immenses abandonnés aujourd'hui aux ravages des chèvres ou aux incursions stériles de la vaine pâture seront mis en culture et pourront nourrir une population triple, peut-être quintuple de celle qui existe en ce moment. Les vers à soie, dont la Turquie méridionale a eu jusqu'à ce jour le monopole, y joindront leurs profits à ceux des autres branches de l'industrie agricole; et l'industrie manufacturière, plus richement dotée de matières premières, participera de l'élan imprimé à tous les genres de travail.

Cette industrie n'a pas, en Bulgarie, le caractère qu'elle tend à prendre dans l'Europe civilisée, et cependant elle n'est point

indigne de l'attention des économistes. Elle est simple, individuelle, patriarcale, *manuelle*. Il n'y a point de machines à vapeur en Turquie, pas de filature ni de tissage à la mécanique, point d'ingénieurs civils, point de constructeurs instruits et exercés, point d'horlogers. Cependant les hommes du pays ont une très-grande facilité à imiter les procédés meilleurs que les leurs, et l'on ferait d'excellents fabricants de draps des tisserands grossiers du Balkan. Leurs moulins à foulon et à blé, leurs ateliers de charronnage, leurs tanneries sont très-arriérés sans doute ; mais la sellerie, la passementerie, la broderie pourraient rivaliser avec les produits de Londres et de Vienne. Les écharpes de la Bulgarie septentrionale, brodées en soie de couleur sur fond blanc de mousseline, seraient des articles très-recherchés à Paris, s'ils y étaient plus connus. J'ai vu à Sophie des tissus façon mérinos, des bombazines, des *bourracans*, des gazes légères qui attestaient un travail intelligent et régulier. Presque

tous les métiers sont d'ailleurs organisés en corporations, présidées par une espèce de syndic électif, qui rend la justice et qui représente ses confrères devant les autorités. Les discussions sont rares, parceque la division du travail n'est pas poussée à l'extrême et que le capitaliste ne peut pas abuser de l'ouvrier, comme dans les pays de grande fabrication. Les ouvriers travaillent d'ailleurs au grand air, presque jamais la nuit, et libres de mille entraves qui portent atteinte ailleurs à la santé et à la dignité de l'homme.

Le commerce devait se ressentir de l'état étriqué des autres industries. Les Turcs y paraissent plus propres que les Bulgares, et le trafic s'y fait presque entièrement par leurs mains. On peut juger de ce qu'il doit être dans une contrée où la lettre de change est presque inconnue, où la monnaie n'a cessé d'être altérée de siècle en siècle, où le taux moyen de l'intérêt est de 20 pour cent, et où les difficultés résultant de la diversité des dialec-

tes écrits et parlés compliquent toutes les relations. L'absence des voies de communication donne lieu chaque jour aux contrastes les plus étranges de disette et d'abondance. Ainsi, tandis que le bois de chauffage abonde dans les forêts du Balkan et les fourrages dans les plaines, ces deux articles sont d'un prix si élevé à Constantinople, qu'on les vend à la livre comme le pain. Toute marchandise qui ne peut pas se transporter elle-même, comme le bétail, ou sous un petit volume comme certains objets précieux, ne saurait être utilisée au delà d'un rayon fort étroit. Aussi, le commerce intérieur se réduit-il à l'approvisionnement des boutiques, assez médiocrement fournies, si l'on excepte les bazars des grandes villes dont nous parlerons plus tard. On ne comprendrait même pas comment les producteurs de la Turquie d'Europe peuvent trouver le placement de leurs produits, s'ils n'avaient la ressource de quelques grandes foires où se concentre en un petit nombre de jours,

toute l'activité paralysée pendant le reste de l'année. Nous aurons tout à l'heure à décrire une de ces foires turques, la plus célèbre de toutes, à laquelle nous avons pu assister, car elle se tenait dans le mois de septembre, précisément à l'époque de notre passage : remettons-nous en route pour y aller.

CHAPITRE XIV.

Départ de Yénicheu. — Tatarbazardschick. — Plaine de Philippopolis. — Aspect des rizières. — Curieuse variété de saules. — Visite au pacha. — Arrivée à Ousounjova. Foire d'Ousounjova. — Départ pour Andrinople.

Le jour où nous arrivâmes à Yénicheu, ce village était encombré de malades, presque tous atteints des fièvres de marais, que les rizières de Philippopolis multiplient dans cette saison. Après d'inutiles efforts pour trouver un gîte, et quand il eut sondé plus de vingt maisons sans réussir, le Tartare, effrayé de ne voir partout que des gens à face livide, s'imagina que la peste était dans le village et nous proposa d'aller coucher à Tatarbazardschick. Cette ville est éloignée de sept lieues du point où nous étions, et il était près de six heures du soir. Nos chevaux fatigués

de la traversée du Balkan, avaient besoin de repos autant que nous-mêmes, fatigués de la tension d'esprit où nous avaient maintenus les sinistres rapports des soldats d'Ichtiman et la rencontre des bandits albanais ; enfin nous étions à jeun et à cheval depuis cinq heures du matin. L'espoir de trouver un bon gîte dans une ville de douze mille âmes et la peur des quarantaines, si réellement la peste était dans le village, nous déterminèrent à accepter la proposition du Tartare. Dès que notre résolution fut prise, les postillons mirent pied à terre pour serrer les sangles des chevaux, pour assurer à force de cordes et de lanières la *tenue* des bagages, et ils nous promirent de nous faire parcourir en deux heures l'espace de sept lieues qui nous séparait de Tatarbazardschick.

En effet, à peine étions-nous sortis des jardins d'Yénicheu que nos gens se mirent à parler aux chevaux une langue étrange et *chantée* qui les faisait frémir sous nos étriers, et ils les *enlevèrent* sans les frapper

avec une prestesse et une furie qui feraient honneur au plus habile entraîneur de nos courses. Malheureusement pour nous, la route était une plaine unie et pierreuse, traversée de mille petits canaux d'irrigation pour les rizières, sur lesquels il fallait circuler au moyen de mauvais ponts en planches ou en fagots serrés les uns contre les autres, et qui craquaient sous nos pas d'une manière horrible. Bientôt la nuit qui vient vite et sombre en Orient, surtout dans cette saison, nous surprit courant ainsi au galop, et il nous fut impossible de nous voir autrement qu'à la lueur des étincelles que les chevaux faisaient jaillir sur le cailloutis fatigant de la route. Une caravane de marchands qui se rendaient à la foire d'Ousounjova et qui étaient admirablement montés, s'était jointe à nous, et la terre tremblait sous nos pieds comme dans une charge de cavalerie. Je ne puis m'expliquer comment dans cet ouragan nocturne, nos chevaux, nos bagages et nos personnes n'ont pas été précipités, broyés,

abimés dans une des mille fondrières que nous avons traversées. Le fait est qu'au bout de deux heures et un quart, nous avons aperçu les lumières de Tatarbazardschick, et bientôt après nous courions sur un pavé aigu et glissant, tel que celui de Lyon ou de Strasbourg : nous étions arrivés.

J'ignore absolument ce qui s'est passé durant ce trajet fantastique. Tout ce que je sais, c'est que je ne voudrais le recommencer à aucun prix, dût-il y aller de ma vie. Je ne crois pas que Mazeppa lié sur un cheval fougueux ait eu des hallucinations plus pénibles que celles que nous avons tous éprouvées dans cette marche digne des héros d'Ossian. Nous étions hors de nous, bêtes et gens, couverts de poussière et de sueur, en arrivant dans la ville, *truces armis, rapidis equis*, comme dit Tacite. Grâce à notre nombre et au bruit que nous fîmes dans la rue, on voulut bien nous ouvrir une hôtellerie connue des voyageurs qui nous accompagnaient. On déchargea les

chevaux dont aucun n'était blessé, les bagages dont aucun n'était perdu, et je me laissai tomber dans les bras du Tartare qui triomphait de sa course au clocher, et qui me jeta dans l'écurie sur un tertre séparé de nos bêtes de somme par une petite grille de bois. Ce fut notre dortoir. Il était trop tard pour espérer d'obtenir, même un morceau de pain. Nous suspendîmes nos armes et nos effets à une tige de bois fixée dans le mur, et nous nous endormîmes profondément, heureux d'avoir échappé aux dangers inconnus de la plaine marécageuse et pierreuse que nous venions de parcourir.

Le lendemain, qui était un dimanche, il plut à verse, et nous eûmes beaucoup de peine à nous remettre de nos fatigues. C'est un des supplices du voyageur en Orient de ne pouvoir se livrer à aucun soin de sa personne sans avoir pour témoins tous ceux à qui il plaît de se placer en observation devant lui. Presque toutes les chambres prennent jour sur des corridors intérieurs et n'ont ni portes

ni fenêtres, de sorte que même pour se débarrasser des vêtements les plus intimes, il faut se résigner à subir l'examen du public. Les Turcs, si chatouilleux à cet égard pour eux-mêmes, que leur pudeur égale celle des femmes, sont d'une curiosité très-incommode pour les étrangers. J'ai vu des indiscrets écarter les manteaux derrière lesquels nous essayions de nous barricader, pour nous examiner à leur aise, sans insolence apparente et sans précaution, comme si nous leur appartenions en vertu de quelque droit d'aubaine. Enfin, après de savantes manœuvres pour échapper à cette exhibition forcée, il nous fut permis de changer de linge et de gagner la cathédrale entourés d'une double haie de curieux.

La ville de Tatarbazardschick ressemble à toutes les villes turques par sa malpropreté; mais les constructions sont assez régulières, et les maisons y paraissent commodément distribuées. Elles sont presque toutes en bois. La cathédrale

seule est entièrement bâtie en pierres et dans le style de la plupart des églises modernes d'Europe. Elle est entourée d'un vaste cimetière, le long duquel règne une galerie couverte que nous trouvâmes pleine de gens qui se rendaient à l'office. Il nous fallut descendre plusieurs marches pour entrer dans l'église, dont le seuil a été établi malencontreusement à plus de 2 mètres au-dessous du niveau du cimetière environnant. Les murs étaient tapissés d'une foule d'images de saints et l'autel éblouissant de lumières. Les hommes et les femmes étaient séparés, et quoique revêtus de leurs habits de fête, ils présentaient un aspect assez misérable. La foule était si grande, que l'église exhalait une odeur méphitique. La propreté de ces populations consiste à mettre le dimanche un vêtement brodé de soie ou de fils d'or, sans en renouveler la partie essentielle qui est la plus importante pour l'hygiène. Sous ce rapport, les Turcs sont plus soigneux que les chrétiens. Les Turcs

prennent souvent des bains et font de nombreuses ablutions, tandis que les chrétiens s'en dispensent, soit parce que la religion ne les y oblige point, soit parce que leur pauvreté ne leur permettrait pas ce luxe salutaire. Les Turcs entretiennent dans le pays la saleté publique par leur mauvaise administration, et les chrétiens la saleté privée par leur misère ou par leur incurie.

J'ai examiné avec soin, au sortir de la messe, la physionomie et le costume de cette nombreuse population. La cathédrale de Tatarbazardschick étant le seul temple chrétien de l'*intérieur* de l'empire qui ait obtenu la faveur d'avoir un clocher et des cloches et de *s'élever à plus de* 5 *mètres de hauteur,* est devenu le monument de prédilection des populations grecques dans ces contrées. On s'y rend de fort loin, et son enceinte est insuffisante à contenir la foule des fidèles qui s'agenouillent dans les galeries, dans le cimetière et jusque sur la place publique, pendant la célébra-

tion des offices. Le jour où nous y assistâmes, le cimetière était couvert d'une foule de cierges allumés sur les tombes, et nous vîmes plusieurs pierres tumulaires chargées de fruits, de volailles rôties, de bouteilles de vin et d'une singulière variété d'offrandes matérielles, que le clergé fit enlever pour son usage personnel. Cette manière grossière de lever l'impôt m'a toujours paru fâcheuse pour l'esprit religieux dans tous les pays du monde, et je ne me sens pas la force de la reprocher au clergé grec, quand je pense au trafic des choses saintes qui se fait tous les jours parmi nous, sous forme de location de chaises, de frais de mariage et d'enterrement. Je ne connais pas de contribution plus odieuse et plus immorale que celle qu'on prélève chaque année à Paris sur la douleur des familles, au profit de je ne sais quelles *pompes funèbres*.

Les habitants de Tatarbazardschick passèrent presque tous sous nos yeux, en sortant de leur temple infect et vénéré. L'air

marécageux des rizières leur avait donné un teint jaune et plombé qui faisait mal à voir. Les femmes, chargées d'ornements pailletés d'or, du plus mauvais goût, m'ont semblé plus souffrantes que les hommes. Elles entraient chez les bouchers pour y faire leurs provisions de viande, dont on ne mange guère que le dimanche, et nous les voyions rentrer au logis, riches et pauvres, en tenant à la main des têtes de mouton, des épaules d'agneau, des lambeaux dégoûtants de sang. Au coin de chaque rue, des pyramides de melons, de pastèques et de concombres leur offraient des approvisionnements d'une insalubrité variée, pour lesquels l'avidité de ces populations est vraiment inexplicable. Je n'ai jamais vu autant de borgnes, de bossus, de gens atteints de maladies cutanées et scrofuleuses que dans cette ville commerçante et lugubre. Le pied y glisse à chaque pas sur des débris d'entrailles que chacun jette devant sa porte avec toutes les ordures domestiques, *qu'on n'enlève ja-*

mais! Pauvres chrétiens! pauvres turcs!

Je m'estime fort heureux d'être sorti sain et sauf de ce cloaque qui nous conduisit bientôt à un autre, du moins plus poétique, à la ville de Philippopolis, que les Turcs nomment *Philibé.* Huit heures de marche séparent ces deux cités, dont la seconde compte plus de cinquante mille habitants. La route qui les unit court au travers de vastes champs de riz et de pacages marécageux, qui longent la rive gauche de la *Maritza*, l'Hèbre des anciens. Philibé paraît de fort loin, dans la partie concave du croissant formé par deux rocs élevés au-dessus du fleuve, qu'il faut passer avant d'y arriver. Cette situation donne à la ville un caractère très-pittoresque ; mais les bords de l'Hèbre, couverts de saules pleureurs (1) et de cyprès, lui font une parure bien plus belle que tous les ac-

(1) Ces saules, très-touffus et très-élevés, m'ont paru être une variété du saule pleureur tout à fait différente de celle de nos contrées. Ils sont magnifiques. Si la saison me l'eût permis, j'en aurais rapporté des boutures.

cidents de terrain dont elle est entourée. A travers ces arbres si élégants, on aperçoit les hautes murailles peintes en jaune de l'hôtel du pacha et une foule de jolies habitations éparses sur la rive droite, où la ville s'élève en amphithéâtre avec ses toits d'un rouge vif et ses minarets blancs. Je crus aborder enfin une cité civilisée. Nous avions rencontré d'innombrables chariots attelés de bœufs, des voyageurs à cheval, des femmes, des soldats, des troupeaux ; nous voyions sur la rive opposée des maisons de campagne peintes de mille couleurs ; point de doute, nous allions changer de théâtre : mais non, nous étions toujours en Turquie.

Le pont de la Maritza faillit nous être fatal. C'était un pont en bois tellement usé, percé, criblé de trous, que le poids de notre caravane manqua de le faire écrouler. Un de nos chevaux eut la jambe prise dans un de ces trous, et il fallut le décharger de nos bagages pour le tirer de là. En entrant dans la ville, notre désap-

pointement ne fut pas moindre. Des cadavres de chiens et de chats, des débris de boucherie, des immondices fétides obstruaient la grande avenue du pont. Les rues étaient couvertes de cette lave ammoniacale qui nous avait déjà suffoqués à Nissa, à Sophie, à Scharkoë, à Tatarbazardschick. On ne circulait d'une maison à l'autre que sur la pointe aiguë de ces petites bornes élevées de distance en distance, en guise de trottoirs. Le pacha nous fit loger chez le directeur de la poste, qui nous céda son appartement composé de deux pièces sans meubles et sans lit. Ce jeune et beau pacha, auquel j'allai rendre visite, était atteint de la fièvre des marais, et il nous reçut sur un divan où il était étendu, entouré de flacons d'essences, de mouchoirs brodés, sa belle barbe noire parfumée et musquée, des bagues à tous les doigts, l'air dolent et langoureux comme une femme en couches. « Soyez le bienvenu, me dit-il, et disposez de moi. Vous devez trouver cette ville charmante. — Oui,

mais votre pont est en très-mauvais état ; nous avons failli y périr ce matin. — En effet, cela arrive tous les jours. — Pourquoi ne le faites-vous pas réparer ? — Parce que nous n'avons pas d'argent. — Mais enfin, si le pont s'écroulait, que ferait-on ? — On ne passerait plus, me dit-il ; » et il se mit à rire. Le pacha qui me tint ce langage gouverne une ville de plus de cinquante mille habitants, la troisième de l'empire.

La route de Philippopolis à Ousounjova traverse, à partir de Papazli, un terrain fertile et accidenté qui n'offre rien d'intéressant à observer. Ce sont de petits vallons, les uns boisés, les autres déboisés, faciles à franchir, où nous trouvons les Turcs plus nombreux que dans les autres provinces. La plus grande partie de ces terres sont incultes. L'approche de la foire d'Ousounjova donnait un peu de vie à ces solitudes ordinairement si désertes et si rarement visitées par des étrangers. Nous rencontrions souvent de longs con-

vois de chariots traînés par des bœufs ou par des buffles, des cavaliers, quelques chameaux chargés de marchandises et des piétons armés qui allaient à la foire. La monotonie de cette longue route nous aurait paru pénible, si nous n'avions monté des chevaux ayant l'allure de l'amble, au moyen de laquelle nous pouvions faire beaucoup de chemin sans fatigue. Heureusement cette allure est commune aux chevaux de la Bulgarie, et il y en a chez qui elle est si douce, qu'on s'aperçoit à peine de la distance parcourue.

Ousounjova nous apparut enfin à l'extrémité d'une plaine bordée de collines assez bien cultivées. C'est un bourg de deux mille habitants, dont la position presque également éloignée de la mer Noire, du Danube et de la Méditerranée, ne semble pas justifier au premier abord la préférence qui lui a été donnée pour la grande foire qui s'y tient tous les ans au mois de septembre. Mais comme rendez-vous intérieur de toutes les provinces européen-

nes de l'empire, cette bourgade paraît bien choisie à cause de sa situation centrale. Déjà ses rues et ses environs étaient envahis par d'innombrables baraques en bois, absolument semblables à celles que nos marchands improvisent à Beaucaire et à Guibray. Les théâtres en plein vent, les bateleurs, les diseurs de bonne aventure, les arracheurs de dents, les conducteurs de ménagerie occupaient une partie du terrain et se livraient aux mêmes exercices que les nôtres ; et pourtant la physionomie de la foire différait sous plus d'un rapport de tout ce qui se voit en ce genre dans nos contrées civilisées. Nulle force publique, nulle police apparente ne présidait à cette immense réunion de plus de cinquante mille hommes, où l'ordre le plus parfait n'a cessé de régner. Grecs et Bulgares, Moldaves et Valaques, Turcs et Persans, Autrichiens et Russes, juifs et chrétiens s'y trouvaient réunis et vivaient en parfaite harmonie, sans autre but que *de faire de bonnes affaires* et de gagner de l'argent. Les

consuls des diverses puissances européennes étaient arrivés pour veiller aux intérêts de leurs nationaux ; les nôtres brillaient par leur absence.

J'ai été particulièrement frappé de la splendeur de quelques-uns des marchands qui figuraient à cette foire importante. L'un d'entre eux, originaire à ce qu'il nous dit, de la Valachie, avait un magasin de fourrures supérieur en richesse et en assortiment aux plus beaux établissements de Paris et de Londres. Ses marchandises, de la valeur de plus de 1,500,000 francs, étaient pliées dans de vastes besaces en cuir, recouvertes comme des portefeuilles; il nous en fit les honneurs avec une patience digne d'un plus grand succès, je ne dis pas d'admiration, car la nôtre fut au comble, mais de vente. Non loin de lui, des négociants de Perse exposaient des châles de cachemire longs et carrés, de mille nuances éclatantes ; des fabricants de l'Asie Mineure étalaient des tapis veloutés de toutes les grandeurs, et l'on

comptait jusqu'à vingt marchands de pierres précieuses qui trouvaient tous des acheteurs. Les denrées coloniales, les drogues pour la teinture, le fer en barres, le riz, les cuirs, les draps fins et grossiers, les tissus de coton étaient fortement demandés. La verrerie, la porcelaine, les armes, les laines, les soies s'échangeaient en masses considérables. Il était facile de voir que tous ces acheteurs s'approvisionnaient pour une année entière, et dès lors on s'explique le mouvement presque fébrile d'une telle agglomération d'hommes. L'intermédiaire des échanges, le *circulating medium* de cette foire, consistait en lingots d'or et d'argent que tout le monde peut contrôler au moyen de la pierre de touche.

La manière dont tous ces marchands s'étaient ingéniés pour vivre pendant quinze jours sur un espace aussi étroit était vraiment remarquable. Il n'y a que des Orientaux qui soient capables de pareils tours de force. Leur sobriété et la simpli-

cité de leurs habitudes peuvent seules expliquer comment la famine n'avait pas dissipé, au bout de quarante-huit heures, d'aussi nombreux rassemblements. Ceux qui étaient venus sur des chariots s'en servaient comme d'une demeure ; les autres déployaient leurs tentes dans la plaine, y étendaient des tapis, les couvraient de coussins et pouvaient tenir un état de maison comme dans leur ville natale. Quelques cafetières et un chaudron complétaient le mobilier culinaire, toujours très-simple en Orient, mais réduit en voyage à la moindre expression. Les bouchers tuaient le bétail dans les champs; de la forêt voisine on apportait le bois pour rôtir les viandes, et les fontaines fournissaient l'eau. Ces divers campements étaient dignes d'attention par leur tolérance mutuelle et par l'ordre général qui y régnait. On n'y éprouvait pas même de mauvaises odeurs, tant chacun prenait soin de veiller à la propreté de ses alentours, de peur d'éloigner les

acheteurs par des impressions désagréables. Je quittai à regret cette curieuse réunion avant la fin de la foire, et je me dirigeai sur Andrinople, par Hermanli, Ebibza, Kinicli et Mustapha-Pacha.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Andrinople. — Cimetières immenses. — Aspect intérieur de la ville. — Caravansérail de Rustan-Pacha. — Mosquée du sultan Sélim. — Vue de la ville du haut des minarets. — Le bazar. — Une soirée priée. — Danse et musique.

La route d'Ousounjova à Andrinople est presque aussi monotone que celle de la plaine de Philippopolis ; cependant les villages sont plus rapprochés, la terre est mieux cultivée, l'aisance paraît plus générale. Nous suivons presque toujours les bords de la Maritza, jolie rivière aux eaux vives et limpides, que les riverains détournent de temps en temps pour arroser leurs champs de riz et leurs prairies. La plupart des villages sont annoncés par de grandes avenues de mûriers, et leur aspect

rappelle assez exactement celui de nos communes rurales de la Drôme et de Vaucluse. Toutefois, à mesure que nous approchons d'Andrinople, le désert recommence et la banlieue de cette ville est formée d'une ceinture de cimetières, qui sont ses véritables faubourgs. On ne peut éviter la rencontre de ces tristes lieux; ils se présentent si souvent en Turquie sur les pas du voyageur, et ils entrent pour une si forte part dans la composition de tous les paysages turcs, qu'il est impossible de ne pas s'y arrêter malgré soi. Ce sont, le plus souvent, de vastes amas de pierres tumulaires sans inscriptions et sans clôtures, entre lesquelles s'élèvent de grands cyprès, et plus rarement des monuments de quelque importance. On s'y rend les jours de fête comme dans nos jardins publics, on y joue, on y mange, *on y danse,* et, malgré le prétendu respect des Turcs pour les morts, on veille si peu à l'entretien des sépultures que la plupart des pierres sont renversées, brisées, quelquefois même emportées par

une averse, dans les terrains inclinés. Les seuls ornements sculptés qu'on remarque, soit sur la pierre, soit sur le marbre, consistent en quelques versets du Coran que le temps efface tous les jours. J'ai vu des gens à pied et à cheval, et des chariots à bœufs traverser ces asiles de la mort dont le nombre est beaucoup plus grand qu'en aucun autre pays, parce que les Turcs, et c'est probablement là leur manière d'entendre le respect des tombeaux, ne déterrent jamais les cadavres, et aiment mieux ouvrir de nouveaux cimetières que de bouleverser les anciens.

C'est au travers de ces lugubres faubourgs que nous avons pénétré dans la ville d'Andrinople par un pont en pierre de plusieurs arches, très-étroit, qui semble avoir été jeté jadis sur des marais, aujourd'hui cultivés, car on n'y trouve plus d'eau. Les maisons sont plus hautes que dans les autres villes turques, et elles sont construites avec plus d'élégance. Le premier étage s'avance ordinairement en saillie au-

dessus de la rue, sur laquelle s'ouvrent de petites fenêtres fermées de grillages à claire-voie, peints de mille couleurs. Les plantations qui ombragent presque toutes les villes turques sont ici plus rares, et nous voyons à peine quelques pampres de vignes se balancer au-dessus des *tchardaks,* ou pavillons attenant aux habitations. Point d'éclairage, point de pavé. La chaussée est ordinairement creuse et hérissée de cailloux fixés dans le sol comme de gros clous sur la semelle d'une botte. Des trottoirs plus dangereux que la rue permettent aux passants, pendant les jours de pluie, de circuler sans être mouillés jusqu'aux genoux. De temps en temps, à l'angle de jonction de certaines rues, on trouve des monceaux de fumier et d'immondices séculaires, *de plusieurs mètres de hauteur,* autour desquels il est difficile de marcher à pied ou à cheval; et pourtant Andrinople est une ville de 120,000 âmes! La foule s'y presse de toutes parts, et les boutiques, dont l'aspect est généralement misérable, y

sont très-nombreuses et très-fréquentées.

C'est à Andrinople que nous avons eu pour la première fois l'occasion de juger de la tenue et de la physionomie des dames turques. Jusque-là toutes les femmes que nous avions rencontrées avaient passé devant nous comme des ombres, enveloppées de leurs voiles lourds et disgracieux. A Andrinople, il nous fut permis de les examiner de plus près, sans que nous ayons eu à nous applaudir de cette étude pleine de *désappointements*. Le vêtement le plus extérieur qu'elles portent, et qui se nomme *feredgé,* est une espèce de domino, de couleur ordinairement foncée, ouvert par le haut et rattaché autour de la taille par un petit châle (*kouschak*), dont les extrémités flottent au gré du vent. Leur turban, arrangé d'une manière moins élégante que celui des hommes, laisse échapper les cheveux en petites mèches ou en tresses qui tombent sur les épaules. Mais ce qui choque le

plus nos habitudes européennes, c'est que ces femmes, qui voilent si sévèrement leur visage, exposent hardiment leur poitrine aux regards, d'une manière aussi blessante pour le goût que pour la décence. Aucune d'elles ne porte de corset, et il n'est pas rare de rencontrer des mères qui allaitent leurs enfants par derrière, et qui, dans un âge encore peu avancé, offrent tous les signes de la décrépitude. Leur démarche est entièrement dépourvue de grâce, et l'excessif abus qu'elles font des bijoux, des parfums, des cosmétiques de toute espèce ne contribue pas peu à leur donner une physionomie artificielle et théâtrale, insupportable aux yeux qui n'y sont point accoutumés. Elles recherchent beaucoup les broderies et les belles étoffes de soie, surtout brochées d'or ou d'argent. Elles ne portent jamais de gants, et se teignent les ongles comme les sauvages, avec l'affreuse couleur acajou foncé, tirée du *henné*.

Le voile est la partie rigoureusement

indispensable de leur costume. Elles commencent à le porter dès l'âge de douze ans et ne s'en séparent jamais, si ce n'est dans les retraites les plus inaccessibles du foyer domestique. C'est le signe caractéristique de leur servitude, le témoignage officiel de la jalousie et de la susceptibilité musulmanes. La seule histoire du voile en dirait presque autant sur l'état social de l'Orient que celle de la politique même. La femme est toujours considérée dans ce pays comme la propriété de l'homme. Le pouvoir de son mari, *de son maître*, peut aller jusqu'à lui interdire de paraître sans voile devant son père, son frère, son oncle, ses plus proches parents mâles ; et le plus sanglant affront qu'une femme pût infliger à son époux serait de se montrer la face découverte à un étranger. Pour la flétrir, un regard suffit dans l'opinion des Turcs, et ils croient sérieusement que nos femmes n'ont point de pudeur, parce que tout le monde peut les regarder. Même quand une de leurs fem-

mes est voilée, l'usage veut qu'on ne la regarde pas en face en lui parlant, et il n'est ni prudent, ni convenable de lui adresser la parole sans la permission du mari, s'il est présent; encore faut-il que la conversation soit courte, même quand elle est tolérée. Cette défiance ombrageuse et farouche est une insulte permanente à la femme. Toutes les conditions y sont soumises, depuis les femmes du sultan jusqu'à celles du dernier batelier. Celles même qui demandent l'aumône dans les rues portent le voile avec la même sévérité que les autres.

Néanmoins, en dépit du voile, l'esprit d'indépendance reprend son essor dans les villes, et l'on rencontre à chaque pas des femmes turques dans les rues, dans les bazars et dans les lieux publics. Elles aiment à se promener dans de grands chariots (*arabas*) traînés par des bœufs à cornes dorées, ornés de rubans rouges, et suivis de plusieurs domestiques. Depuis que les eunuques sont devenus rares, elles

vivent en meilleure intelligence qu'on ne croit, avec les duègnes et les vieillards chargés de les garder. Les mœurs l'emportent sur les lois. La médecine pénètre chaque jour davantage dans le sanctuaire de la famille et y exerce les maris les plus craintifs à des tribulations qui préparent le succès de la réforme. Quelques musulmans jaloux essayent bien encore de jouer l'ancienne comédie et de consulter les médecins *comme pour eux-mêmes*, quand il s'agit des maladies de leurs femmes ; d'autres consultent *par hypothèse* ; quelques-uns font passer la langue de leurs femmes par une ouverture pratiquée dans le voile, pour la montrer au médecin ; il y en a qui sont réduits à des expédients beaucoup plus embarrassants dans des circonstances plus difficiles : mais on se moque d'eux, et déjà plusieurs des plus orthodoxes se sont exécutés de bonne grâce. La réaction commençait même à prendre un tel caractère que le sultan a cru devoir rendre, il y a trois ans, un édit pour

interdire aux femmes une partie des libertés qu'elles se permettaient, et pour leur défendre spécialement d'avoir de *jeunes cochers* (1).

C'est ce déplorable état d'esclavage où végètent les femmes turques qui contribue au maintien de tous les préjugés dont cette race est infestée. La plupart des femmes musulmanes, ne connaissant d'autre art que celui d'exciter les passions grossières de leurs époux, n'auraient sur cette terre que la plus misérable destination, si le sentiment maternel ne ravivait le feu sacré dans leurs âmes et ne les relevait de leur déchéance. Telle esclave achetée dans un bazar et vendue par le

(1) Voici les termes mêmes de l'édit : « Les femmes sor-« tent trop, rentrent trop tard, quelquefois même après le « coucher du soleil; celles qui se promènent en voiture ont « de *jeunes cochers,* même chrétiens, d'une mise trop élé-« gante pour leur état. Elles ont l'audace d'entrer dans les « boutiques et surtout dans celles des apothicaires; elles y « restent outre mesure pour causer et elles ont poussé l'ou-« bli de la pudeur jusqu'à aller se rafraîchir avec des glaces « dans les cafés de Galata et de Pera, le quartier des Francs. »

ministère d'un courtier reprend, comme mère, le rang qu'elle a perdu comme femme. Aussi, le plus grand malheur qui puisse arriver dans ce pays à une épouse, c'est de n'avoir pas d'enfants. C'est par les enfants qu'elles se réhabilitent à leurs propres yeux ; et elles les aiment de toute la force d'une passion qui n'est pas, comme ailleurs, distraite par le plaisir et par les jouissances sociales, des austères devoirs de la maternité. Elles demeurent chargées de la première éducation des enfants ; et, n'ayant rien à leur apprendre, car elles ne savent rien, elles opposent, sans le vouloir, une barrière infranchissable aux progrès de la civilisation. Telle est la plaie la plus essentielle de l'islamisme. Tant que les femmes seront maintenues dans l'état de séquestration presque absolu où elles vivent, il sera impossible de faire pénétrer un rayon de lumière dans la nuit profonde qui couvre l'empire ottoman.

Quelle nuit, en effet, *quand on la voit* de

près ! Quelle incroyable barbarie au sein des populations les plus heureusement douées, et sous le plus beau ciel du monde! Qui croirait, par exemple, que dans une ville comme Andrinople, la seconde de l'empire, il nous fut impossible, même avec l'assistance de l'agent consulaire de France, de trouver une auberge habitable ! Après de longs et inutiles efforts, il fallut nous résigner à accepter pour asile une des loges du grand Han, dit de Rustan-Pacha. C'était un vieux caravansérail bâti en forme de couvent, avec une vaste cour intérieure et une galerie couverte au premier étage, galerie sur laquelle s'ouvraient une suite de cellules destinées aux voyageurs. Quand nous entrâmes dans celle qui nous était assignée, nous y trouvâmes une couche de fumier de plus de 40 centimètres de hauteur, due au séjour de plusieurs centaines de corneilles qui y avaient établi leur domicile de temps immémorial. Il ne fallut pas moins de trois heures pour les premières opérations d'as-

sainissement ; après quoi, lorsque j'eus fait acheter en ville les nattes, un peu de vaisselle et les éléments primitifs du mobilier le plus indispensable, il nous fut permis de prendre un peu de repos.

Notre agent consulaire à Andrinople est un négociant du pays, d'origine italienne, homme digne et honorable, qui s'empressa de m'offrir ses services et de se mettre à ma disposition. Mais de quel droit aurais-je pu accepter les offres d'un agent à qui la France accorde *mille francs par an* pour la représenter dans une ville de cent vingt mille habitants ! Je déclinai donc avec reconnaissance les propositions de M. Vernazza, et j'acceptai chez son drogman, à prix d'argent, l'hospitalité de la table que notre honorable agent avait eu la bonté de m'offrir. C'est une déplorable économie que celle qui consiste à traiter avec une telle indignité un homme chargé des intérêts français dans une ville comme Andrinople : eh bien ! cette indignité, notre budget la commet tous les jours en-

vers la plupart des consuls ou agents consulaires de la France dans toutes les contrées du monde ! Ils ne sont pas rétribués de manière à tenir le rang qui convient à la grandeur de notre pays. Il y en a qui meurent de faim au service de la France et qui ne peuvent pas obtenir, malgré leur mérite personnel, la considération dont ils auraient besoin, à cause de l'insuffisance de leur traitement qui les condamne à vivre obscurs et ignorés. Quelle plus noble fonction un citoyen peut-il ambitionner, pourtant, si ce n'est celle de représenter son pays chez une nation étrangère ! Mais au taux actuel des traitements consulaires, il est impossible à un homme d'une grande valeur intellectuelle d'accepter un poste d'agent sans compromettre la tranquillité de ses vieux jours, et quoique tous les consuls français que j'ai eu l'honneur de visiter dans mes nombreux voyages fussent des hommes distingués, la vérité me force à dire qu'il y a malheureusement beaucoup d'exceptions, et

qu'elles appellent au plus haut degré l'attention du gouvernement.

M. Vernazza me procura les autorisations nécessaires pour visiter ce qui me paraissait digne d'intérêt dans la ville d'Andrinople. Parmi les monuments, le seul qui ait droit à l'admiration des voyageurs est la fameuse mosquée (*Djami*) du sultan Sélim, l'une des constructions les plus magnifiques de l'architecture orientale. C'est un édifice capable, à mon avis, de soutenir la comparaison avec nos grandes basiliques du moyen âge, par la hardiesse élégante de sa coupole et la légèreté aérienne de ses minarets. Je l'ai trouvé plus beau que Sainte-Sophie de Constantinople. L'intérieur est entièrement revêtu de marbre, et chacun des minarets, construit en granit, renferme trois escaliers indépendants les uns des autres, lesquels serpentent en spirale jusqu'à la flèche avec une précision qui excite l'étonnement des architectes. Une tribune carrée, du travail le plus exquis, s'élève

sous le dôme, et au-dessous de cette tribune jaillit une source d'eau vive qui passe pour opérer des cures merveilleuses. L'iman qui nous accompagnait nous invita à en boire, et comme j'hésitais par respect pour ses préjugés religieux et en mémoire de mon compagnon de bain à Sophie : « Buvez, buvez, me dit l'iman ; cette « eau n'est plus sacrée, les Russes en ont « bu. » Ces paroles furent les premières que j'aie entendu prononcer en Turquie, à l'occasion de l'expédition de Diebitch. Du haut d'un minaret où l'iman nous permit de monter, on nous fit voir la grande caserne où les Russes avaient établi leur quartier général. Elle est placée sur une éminence qui domine la ville, dont nous avions en ce moment le ravissant panorama sous les yeux.

Je n'essayerai point de le décrire. Si la Maritza était aussi large que le Rhin, je comparerais volontiers l'aspect d'Andrinople à celui de Rotterdam ; mais Andrinople a beaucoup plus d'étendue et pré-

sente un coup d'œil bien plus original. L'immense quantité d'arbres qui s'élèvent de ses jardins intérieurs, et dont la verdure se marie aux toitures rouge-vif de toutes les maisons, produit un effet imposant. On aperçoit distinctement le cours des trois rivières qui se sont donné rendez-vous sous les murs de la ville : l'Arda, la Tondja, la Maritza, dont les flots paisibles et sinueux semblent s'éloigner à regret de ces lieux poétiques. A cette hauteur, en effet, tout paraît beau dans Andrinople, parce que le ciel y est d'une pureté limpide, et que l'œil n'aperçoit point les misères de la vie musulmane, les cloaques infects, les rues sans pavé, les maisons sans fenêtres, les habitants en haillons, les fonctionnaires sans intelligence et les intelligences sans cœur! J'ai passé là plusieurs heures abîmé dans une contemplation infinie, je ne m'en défends pas. J'entendais retentir jusqu'à mon oreille ce bruit confus de voix humaines, tout plein de sons étranges et incom-

préhensibles; j'avais sous les yeux une ville immense que je ne reverrai plus sans doute et qui ne jette depuis longtemps sur la contrée admirable qui l'entoure que l'ombre stérile de ses minarets, au lieu d'y porter la civilisation et la vie. Quel sujet de méditation pour un homme parti de Paris depuis deux mois à peine, et qui venait de traverser après la France, la noble et heureuse Allemagne!

J'allais bientôt apprendre à quel point Andrinople est située, comme Palmyre, au milieu d'un désert. Mes yeux se refusaient à croire qu'*il n'y eût rien* que des cimetières tout autour de cette grande ville, jusqu'aux portes de Constantinople, jusqu'à la mer de Marmara, jusqu'au golfe d'Enos où vient mourir sans gloire et sans utilité cette jolie Maritza, l'Hèbre mélancolique des anciens! Andrinople domine tout ce vaste espace de terre, comme une reine sans sujets. La Maritza, facilement navigable au prix de quelques sacrifices, lui donnerait une entrée sur la

Méditerranée, et la Maritza ne lui sert de rien! D'Andrinople jusqu'à Constantinople, il n'y a point de route, malgré l'extrême facilité du terrain, à peine ondulé et généralement horizontal. Nos plus mauvais chemins vicinaux pourraient passer pour des routes royales de première classe, en comparaison des *frayés* à travers champs et dans la terre franche qui conduisent de la ville d'Adrien à celle de Constantin. Nous y passerons bientôt, et après y avoir passé, nous en croirons à peine nos souvenirs ; nous comprendrons difficilement qu'il existe un commerce et des relations entre ces deux grandes cités.

On ne saurait pourtant méconnaître l'importance de ces relations, quand on parcourt l'un des bazars d'Andrinople, si différent des marchés couverts auxquels on donne ce nom en Turquie. Celui-là est sans rival par son étendue et par la solidité de sa construction. Il faut se figurer une rue voûtée de plus d'un kilomètre de

longueur, avec une chaussée pour les cavaliers et pour les voitures, des trottoirs pour les piétons, des banquettes pour les marchands, et derrière ces banquettes, des magasins en forme de vastes armoires verticales pour les marchandises. A droite et à gauche, quelques ouvertures rares et sombres, percées dans l'épaisseur des murs, jettent dans ces immenses passages une lumière insuffisante, perfide pour les acheteurs, flatteuse pour les vendeurs. L'air y circule difficilement, de sorte qu'il s'en exhale sans cesse *une odeur de renfermé*, qui contient des germes de peste, et d'où elle sort presque toujours. Tel est le bazar d'Andrinople, et tels sont tous les autres, à la grandeur près, qui est un danger de plus. Aussi les ferme-t-on habituellement dans les moments critiques, au lieu de les assainir dans les temps calmes et salubres. Les marchands sont assis, les jambes croisées devant leurs marchandises, toujours disposées avec art, surtout la droguerie et les matières tinc-

toriales. Les tissus sont rangés dans des caisses et assez souvent découpés par aunages propres à faire un vêtement. Dans ce cas, on les achète enveloppés dans de grandes feuilles de papier blanc très-fort, sur le vu de l'échantillon, et l'on y est souvent trompé. C'est là que les femmes turques se rendaient habituellement pour savoir des nouvelles, et pour ourdir des intrigues, lorsque le fameux édit de 1837 est intervenu, et a interdit dans les bazars l'emploi des jeunes commis, dans l'intérêt des mœurs. J'ignore si la sécurité des musulmans a gagné quelque chose à ce pudique manifeste.

M. Vernazza nous avait assuré chez son drogman une hospitalité que celui-ci voulut embellir d'une réunion de dames grecques et bulgares et de musiciens turcs. La salle de réception était charmante, vraiment orientale. Elle donnait sur un jardin dont la treille, chargée de raisins, envoyait des rameaux jusque sur nos divans, tandis qu'un jet d'eau jaillis-

sante rafraîchissait l'atmosphère et joignait son murmure aux chants tant soit peu monotones de nos infatigables musiciens. Ceux-ci s'établirent en face de nous sur une longue estrade, et, au signal de l'amphitryon, ils se mirent à exécuter, sans points ni virgules, un effroyable trio de violon, de mandoline et d'harmonica, à donner des attaques de nerfs aux gens les mieux trempés. Puis vinrent des *trios de voix à l'unisson*, vraie musique d'enfer, et enfin la danse commença. C'est à ce moment seulement que nous vîmes sortir une à une de la pièce voisine les dames invitées, vêtues avec simplicité et élégance, et plusieurs remarquables par leur beauté, généralement un peu matérielle. A leur aspect, la rage de l'orchestre parut redoubler, et ces dames ouvrirent seules, sans hommes, une espèce de *pyrrhique*, danse noble et grave dont mon ignorance chorégraphique ne m'a pas permis d'apprécier tout le mérite. Elles se tenaient toutes par la main et dansaient lentement,

chacune à son tour, isolée de toutes les autres, jusqu'à ce que la chaîne fût épuisée. Elles se saluaient avec grâce et nous saluaient nous-mêmes, en passant devant les divans où les hommes étaient mollement étendus comme des pachas, armés de grandes pipes. Ces messieurs, tous fort laids et assez disgracieux, paraissaient avoir emprunté aux musulmans leurs plus mauvais usages, et ce n'est pas la première fois que j'ai surpris des chrétiens en flagrant délit de susceptibilité musulmane sur les questions de pouvoir conjugal.

La femme est évidemment en état de minorité perpétuelle dans tout l'Orient. Chrétienne ou musulmane, elle semble plutôt la proie que la compagne de l'homme. On ne la désigne jamais nominativement, pas plus chez les Turcs que chez les chrétiens. Il est malséant de demander des nouvelles d'une femme à son mari ; elle doit être aux yeux des étrangers comme non avenue, et figurer comme une abstraction plutôt que comme une

personnalité réelle. Les Serbes et les Bulgares disent ce seul mot : *elle*, en parlant de leur femme ; les Serbes emploient même quelquefois cette formule peu flatteuse : *ma femme, sauf votre respect*. Il n'y a qu'à assister à un mariage pour voir avec quelle énergie l'esprit de despotisme se manifeste du côté de l'homme, et celui de la servitude du côté de la femme, et pour juger de tout le mal que l'influence musulmane a causé aux populations de l'Orient, même à celles qui sont chrétiennes. Il faut voir la jeune fiancée arrivant chez son époux et se prosternant pour lui baiser la main, au moment où elle dépose à ses pieds un sac et une corde, trop sincères emblèmes d'un état social qui l'opprime ! Quelle histoire dramatique et philosophique que celle de la condition des femmes en Orient et de l'influence de leur servitude sur la marche de la civilisation ! Plus j'étudie le pays que j'ai parcouru et plus je recueille mes souvenirs, plus je suis convaincu que la barbarie régnera parmi

24.

ces populations tant qu'elles n'auront pas rendu la femme à sa dignité personnelle et à sa destination sociale. Jusque-là, l'Orient restera plongé dans les ténèbres, comme l'était la ville d'Andrinople, lorsque je rentrai au caravansérail de Rustan-Pacha, dans ma cellule aux corneilles.

CHAPITRE XVI.

Départ d'Andrinople. — Khafsa. — Ruines et cimetières. — Eski-Baba. — Nouveau désert. — Immenses nuées d'oiseaux de proie. — Tchorlou. Encore le désert. — Silivri. — Vue de la mer de Marmara. — Boados. — Kombourgas. — Kutchukschekmedgé. — Quarantaine. — Daoud Pacha. — Arrivée à Constantinople.

On compte environ cinquante lieues d'Andrinople à Constantinople. Le vaste espace qui sépare ces deux villes est entièrement dépourvu d'arbres et présente l'aspect d'une longue plaine ondulée, traversée par plus de trente cours d'eau qui descendent tous du nord au sud, les uns par l'*Erkène*, affluent de la Maritza, dans la Méditerranée, les autres directement dans la mer de Marmara. Nous avons employé quatre jours pour franchir cette distance à cheval ; on peut s'y hasarder aussi

en voiture ; mais comme la grande route n'est autre qu'un sillon tracé dans les champs et que la terre est très-argileuse, on est exposé à se voir arrêter dans sa marche par un seul jour de pluie, qui suffit pour rendre la voie impraticable. La plupart des cours d'eau qui la traversent n'ayant point de ponts, deviennent dangereux en cas d'orage, et les villages sont si rares, qu'on pourrait mourir de faim, si l'on était surpris en route par un obstacle imprévu. Je me suis demandé plus d'une fois quel serait le sort d'un voyageur qui aurait le malheur de tomber de cheval ou de recevoir une blessure un peu grave dans ces parages solitaires : il est évident qu'il serait exposé au plus grand péril. La première condition pour voyager dans ce pays est de se bien porter et de tout porter avec soi, car il est telle étape où l'on n'arrive qu'après douze heures de marche soutenue, sans rencontrer un homme, une maison, un arbre, un buisson ! Entre Andrinople et *Khafsa*, il n'y a

que des cimetières ; entre Khafsa et *Eski-Baba*, une plaine à perte de vue, immense, silencieuse, lugubre ; entre Eski-Baba et *Tchatal-Bourgas*, encore la plaine et le désert ; toujours le désert entre Tchatal-Bourgas et *Karischtiran !*

Il y a quelque chose de plus triste que le désert, dans ce trajet sans pareil entre deux capitales ; ce sont les innombrables cimetières qu'on rencontre dans des lieux où toute habitation a disparu. Que signifient ces cimetières ? à quelle époque remontent-ils ? Pourquoi subsistent-ils tout entiers, tandis qu'on ne trouve *pas la moindre trace* des villages qui leur ont fourni tant de morts ? d'où viennent ces morts ? d'où a-t-on tiré ces milliers de pierres tumulaires, dans un pays où l'on rencontre à peine un caillou pour le jeter à un oiseau ? Voilà des contrastes qui confondent l'imagination, et des questions bien intéressantes pour les économistes. Il y a même quelque chose de plus triste que des cimetières sans vil-

lages, ce sont des villages sans habitants. J'en ai vu plusieurs entre Andrinople et Constantinople, où les maisons étaient ouvertes, la clef sur la porte, le toit défoncé, et le foyer domestique vide. Les lézards, les rats, les chats-huants, les chauves-souris avaient pris la place des hommes, détruits par la peste, par la misère, ou dispersés par l'émigration. Et ces villages étaient entourés d'une terre fertile, et partout il y avait des ruisseaux, et le ciel était pur et serein ! et si parfois un arbre existait encore auprès d'une fontaine, il était si grand et si beau que cinquante hommes à cheval pouvaient s'abriter sous son ombre ! Qui donc a transformé ces fécondes campagnes de la Thrace en steppes désolées, si ce n'est la barbarie musulmane ! La mosquée seule est en effet debout au milieu de ces ruines qu'elle a faites. Les minarets sont toujours bien blanchis et les imans bien dotés, tandis que la désolation et la mort planent sur tout le reste.

Les seuls êtres vivants qu'on rencontre sont des oiseaux de proie; mais ils pullulent par nuées si épaisses qu'elles voilent par moments la lumière du soleil. Les Turcs étant dans l'habitude d'abandonner les cadavres des animaux, et les plaines de la Thrace étant parcourues par des troupeaux considérables, on y trouve plus souvent qu'ailleurs des dépouilles éparses dans les champs, et c'est ce qui attire dans ces contrées les espèces les plus voraces de l'ornithologie : les aigles, les vautours, les faucons, les milans, et tous les autres carnassiers. On les trouble si peu dans l'exercice de leurs fonctions d'*édiles*, qu'ils viennent nettoyer les rues de toutes les immondices consommables, jusque sous la main des petits enfants. Ils planent quelquefois par milliers et se livrent de furieux combats sur le squelette d'un bœuf ou d'un cheval, sans que personne songe à les tuer, quoiqu'ils se laissent approcher à quelques pas. Je conseille aux amateurs d'histoire naturelle un voyage de recherches dans le

sud-est de la Turquie d'Europe; ils en rapporteront sans peine de riches collections et ils se procureront des aigles et des vautours avec autant de facilité que nous prendrions des moineaux à Paris ou des merles en Corse dans la saison favorable. Le quartier général de ces maîtres de l'air est surtout établi dans le sauvage intervalle qui sépare Karischtiran de Tchorlou. L'*Erkène*, que nous avons passée, en la parcourant, sur un pont de sept arches, est pleine de hérons blancs et rouges et d'oiseaux pêcheurs du plus joli plumage.

Les nombreux plis et replis de cette plaine tourmentée comme celle qui est à l'ouest de notre Constantine, seraient des repaires formidables de voleurs s'il y avait des voleurs en Turquie; mais les voleurs de ce pays ne se tiennent pas sur les routes. Sauf quelques caravanes de marchands attardés qui venaient à la foire d'Ousounjova, les seuls voyageurs que nous ayons rencontrés étaient des cavaliers qui escortaient quatre calèches,

pleines de femmes appartenant au harem du pacha d'Andrinople. Toutes ces femmes étaient voilées et vêtues avec une grande élégance; elles riaient et parlaient très-haut, et paraissaient peu préoccupées des questions sociales que leur présence en ces lieux et sous cette escorte faisait naître dans notre esprit et dans l'intérêt de leur cause. Elles se retournèrent à plusieurs reprises pour examiner nos costumes et nos cocardes, et bientôt nous les perdîmes de vue. *Tchorlou*, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, est une petite ville de quatre mille habitants, située sur une éminence qui commande le ruisseau de ce nom. Il n'y a pas d'observatoire d'où l'on puisse mieux juger de l'immense étendue des plaines incultes de la Thrace. C'était jadis une position militaire contre l'invasion des Bulgares, qui menaçaient la presqu'île de Constantinople, à l'époque où l'on construisit le fameux mur d'Athanase pour la fermer et pour la défendre. De Tchorlou jusqu'à la mer de

Marmara, la plaine s'abaisse doucement par étages, et nous arrivons enfin à Silivri.

Ce fut une agréable vue pour nous que celle de la mer, au sortir des interminables steppes de la Thrace. Aussi, quand nous descendîmes sur les grèves de Silivri, les minarets blancs de cette ville entourée de cyprès, ses vergers pleins d'arbres fruitiers, son joli petit port nous semblèrent plus dignes d'intérêt qu'ils ne le méritaient réellement. La puanteur des rues était horrible; les oiseaux de proie venaient y disputer aux chiens d'affreux débris de boucherie, et la chaleur extrême de la saison faisait fermenter de toutes parts des flaques fétides et pestilentielles. Sans le voisinage de la mer, qui nous envoyait du moins quelques brises d'air pur, nous aurions couru le danger d'être asphyxiés, et je ne puis comprendre comment des êtres humains peuvent habiter impunément un semblable séjour. Grâce au ciel, la route ne devait plus quitter le rivage, et notre course jusqu'à Constanti-

nople, le long de la mer de Marmara, ne sera désormais qu'une riante promenade. Boados et Kombourgas sont de gracieux villages entourés de vignes, d'oliviers, de jardins comme nos villes du Midi. Nous les traversons pour nous rendre à la grande lagune de *Buyukschekmedgé* sur laquelle on a jeté le pont le plus singulier qui existe en Turquie. Ce pont se compose de trois différents ponts superposés en aqueduc au moyen d'un grand nombre d'arches toutes de grandeur inégale, et dont le tablier à double pente est d'une roideur assez difficile à franchir.

Une seconde lagune, celle de *Kutchukschekmedgé*, nous restait à traverser avant d'arriver à Constantinople. C'est là que nous avons rencontré le premier service de quarantaine organisé avec quelque sévérité. Nous avions à peine passé le pont, qui était fermé par une porte et surveillé par un corps de garde, lorsqu'on nous a fait exhiber nos passe-ports et les certificats de santé dont il avait fallu nous

munir de ville en ville, depuis notre entrée en Turquie. Nos papiers furent reçus avec le cérémonial accoutumé des lazarets, au bout d'une paire de pincettes, et dûment soumis à la fumigation; après quoi, il nous fut permis de continuer notre route. Tel était l'expédient à l'aide duquel les Turcs s'imaginaient avoir conjuré l'invasion du fléau qui avait décimé leur pays quelques années auparavant (1), et leur confiance à cet égard était si grande, qu'ils se croyaient préservés pour toujours de la peste. Je ne sais pas, toutefois, ce que les sentinelles avancées du pont de Kutchukschekmedgé auraient fait de nous, si nos papiers n'eussent pas été en règle; car il n'y avait point de local pour nous recevoir, et probablement nous aurions été forcés de rebrousser chemin. C'est ici le moment de dire un mot du fléau de la peste et d'un autre fléau bien plus redoutable, dont nous parlerons plus loin, les

(1) En 1837.

quarantaines, tels qu'ils se sont modifiés l'un et l'autre en Turquie depuis cinq ou six ans.

La peste n'est encore bien connue que par ses ravages. Qu'elle soit endémique en Égypte et seulement importée en Turquie, contagieuse ou non contagieuse, tout le monde est d'accord sur la rapidité avec laquelle elle moissonne ses victimes et décime des provinces entières. Chacun sait que c'est une espèce de fièvre nerveuse, accompagnée de gonflements dans les aines, au cou, aux aisselles, avec prostration des forces et décomposition particulière et soudaine des traits de la face. Quoi qu'on en ait dit, l'extrême chaleur et le froid influent très-peu sur sa marche ; elle tue dans toutes les saisons, et ne s'arrête qu'épuisée par ses propres excès. L'isolement n'en préserve pas toujours ; le contact n'est pas nécessairement fatal. Il y a des prêtres turcs qui déshabillent les pestiférés, qui lavent leurs cadavres, qui les ensevelissent, et qui ne sont point

atteints par la maladie. Il y a aussi des gens qui en meurent, malgré la précaution qu'ils ont prise de se barricader étroitement. Ce qui paraît le plus certain, c'est que la mauvaise tenue des cimetières, où les fosses ont à peine 60 centimètres de profondeur, l'infection habituelle des rues, le peu d'air qui circule dans les bazars, les marchandises qui y sont accumulées, et, selon moi, les boucheries, trop nombreuses, tolérées dans l'intérieur des villes avec les abus de l'abatage, sont les causes les plus ordinaires et les plus naturelles de la contagion. En traversant une foule de villes turques, j'ai souvent été atteint de nausées très-incommodes qui ne cessaient que lorsque nous étions parvenus en rase campagne, et, dans la campagne même, l'odeur des cadavres d'animaux nous a poursuivis plus d'une fois à de grandes distances.

On a donc reconnu que l'un des moyens les plus efficaces de conjurer le retour de la peste ou d'en rendre les effets moins

meurtriers tant qu'elle existera, serait d'éloigner les cimetières des villes et de fixer une profondeur déterminée pour les fosses d'inhumation. Il serait également indispensable d'interdire aux bouchers la faculté dont ils abusent, de jeter dans les rues les intestins des animaux, de laisser séjourner le sang dans les trous ouverts au pied de leurs boutiques, et d'obliger les habitants à verser leurs eaux ménagères ailleurs que sur la voie publique où, faute d'écoulement, elles répandent les plus funestes exhalaisons. En attendant les bons effets de ces mesures hygiéniques, auxquelles s'est refusé jusqu'à ce jour l'aveugle fatalisme des Turcs, l'isolement est la seule précaution officielle qui ait été adoptée. A l'heure qu'il est, il existe, à l'entrée des principales villes de la Turquie, un corps de garde où les préposés de la police demandent tout à la fois les passe-ports et les bulletins de santé ; mais comme la plupart des villes turques sont ouvertes, il suffit de tourner les corps de

garde pour se soustraire aux formalités exigées, et pour les rendre à peu près illusoires. Malgré la surveillance particulière exercée autour de Constantinople, rien n'est plus facile que de pénétrer dans cette ville par terre et par mer, et d'y apporter la peste de tous les côtés.

Cependant les chrétiens, qui redoutent beaucoup plus ce fléau que les Turcs, commencent à favoriser les précautions prises par les autorités. La peste de 1837, qui a enlevé près de cent mille habitants dans la Bulgarie, dont près de quinze mille à Philippopolis et *la moitié* de la population de Tatar-bazardschick, a laissé des souvenirs qui ne sont point encore effacés. On ne verrait plus aujourd'hui une foule de malheureux abandonnés par leurs familles, et des villes entières désertées par leurs habitants. Les bons exemples donnés par les Européens pendant la durée du choléra ont retenti jusqu'en Orient, où les nouvelles arrivent fort tard, mais où pourtant elles arrivent. On sait à présent que ce n'est point en se

croisant les bras qu'on échappe à de pareils désastres, et la médecine a plus de chances que jamais de faire entendre raison à ce peuple de fatalistes. Les médecins sont les hommes pour lesquels les Turcs ont le plus de considération et dont ils acceptent les prescriptions avec le moins de répugnance. Il y en a malheureusement fort peu en Orient, malgré les avantages pécuniaires qu'ils seraient sûrs d'y trouver. Les pharmaciens y sont encore plus rares que les médecins, et leurs officines ressemblent trop aux laboratoires des alchimistes du quinzième siècle, pour qu'on puisse avoir grande confiance en leurs médicaments. Les Turcs ont tout à créer sous ce rapport.

Que n'ont-ils pas à faire aussi pour les routes? Nous espérions trouver du moins quelques essais d'empierrement en approchant de Constantinople; mais le *frayé* seul devait nous conduire jusqu'aux portes de cette capitale. Il était temps pour nous d'y arriver. L'affreuse nourriture à

laquelle nous avions été condamnés, la fatigue de ce long voyage à cheval, la nécessité où nous nous étions trouvés de coucher pendant près de six semaines sur la terre nue, avaient un peu affaibli nos forces. Mais quand après avoir franchi les collines désertes qui séparent Kutchukschekmedgé de Daoud-Pacha, grande caserne située à l'entrée de Constantinople, nous aperçûmes enfin cette ville immense, le château des Sept-Tours, les vieux remparts noyés dans des flots de verdure, les minarets élancés, les dômes éclatants et cet océan de maisons rouges, dont la peinture même ne saurait donner une idée, nous restâmes absorbés dans une contemplation profonde. Ce seul panorama nous aurait délassés des fatigues du voyage. C'est le plus beau du monde : quiconque aime les grandes scènes de la nature et les grands souvenirs de l'histoire ne doit pas mourir sans l'avoir vu.

CHAPITRE XVII.

Entrée à Constantinople par la porte d'Andrinople. — Aspect intérieur de la ville. — Nombreux jardins. — Pont sur la rivière des eaux douces. — Galata. — Péra.

Le désert, dont nous venions de sortir, s'étend jusqu'aux remparts de Constantinople. *Stamboul! Stamboul!* cria notre Tartare, heureux d'avoir atteint le terme de sa course et fier de nous introduire dans la ville sainte : nous y étions enfin! Et l'espace que nous avions à parcourir pour arriver au faubourg de Péra devait nous la faire traverser tout entière; ce fut une promenade de plus de quatre heures. Dès les premiers pas, nous avions trouvé les rues encombrées par une foule si compacte, que notre caravane eut peine à se faire jour au travers de cette masse presque

impénétrable. Nous retrouvions le mouvement des grandes capitales de l'Europe, nous entendions les cris des colporteurs, et à l'aspect de ces milliers de cuisines en plein vent, de boulangers, de rôtisseurs, de pâtissiers, nous aurions pu nous croire à Naples. La gaieté et la vivacité des habitants, la variété originale des costumes, les tableaux curieux que nous offraient les attitudes si diverses et si pittoresques des groupes réunis dans les cafés, autour des fontaines et sur les places publiques, partageaient notre attention sans la fatiguer. Nous montions, nous descendions sans cesse; nous traversions des espaces vides et des rassemblements innombrables; nous passions sous des voûtes de figuiers, de grenadiers, de *celtis,* de jujubiers, de lauriers, de vignes, dont les branches pendaient le long des murs; nous parcourions de grands cimetières couverts de cyprès séculaires; nous longions les vastes cours des mosquées, les carrefours humides où jaillissent les fontaines, les

marchés couverts de pyramides de fruits et de légumes.

Après cette première course laborieuse dans la vieille ville, dans la ville turque par excellence, nous atteignîmes l'une des deux rives du port que le sultan Mahmoud a réunies par un pont de bois, ou plutôt par une chaussée sur pilotis avec deux ouvertures à arceaux mobiles pour le passage des navires mouillés aux eaux douces. De ce point, on jouit du double amphithéâtre de la vieille ville et du faubourg habité par les Francs. Ici, la ligne des grandes mosquées, la Suleïmanié, Sainte-Sophie, la mosquée d'Achmet; plus loin, et aux deux extrémités de la ville, la tour de Galata et celle du Séraskier; au fond, de l'autre côté du Bosphore, la ville de Scutari avec ses amphithéâtres de jardins et de cyprès. Dès que nous eûmes traversé le pont, il nous fallut grimper jusqu'au sommet de Péra par des ruelles étroites, à pentes rapides et presque toutes garnies de marches comme les

escaliers d'un édifice. Nous entendions parler français, italien, espagnol; nous revoyions les costumes de France, mais si grotesquement dénaturés, outrés, et mêlés aux vêtements orientaux, que toute cette population de caricatures excitait notre surprise autant que les scènes plus graves et plus poétiques que nous avions sous les yeux. Les divers dialectes de l'Europe se sont transformés à Constantinople en une sorte de jargon génois, vénitien, espagnol, français et grec, qu'on appelle la langue franque, et qui est une corruption de toutes les langues.

Au surplus, cette langue n'est pas le seul caractère distinctif de l'indépendance européenne à Constantinople. Nous rencontrions dans les rues étroites de Péra des processions catholiques, des enterrements précédés de la croix et de la bannière, des prêtres qui portaient le viatique à domicile en grande pompe, comme dans nos villes de France et d'Italie. Les cloches retentissent souvent à toute volée;

les ecclésiastiques circulent revêtus de leurs insignes ; la plus grande liberté religieuse, intérieure et extérieure, règne dans tout le quartier. On dirait que l'Europe y fait sa police elle-même par l'entremise et sous l'autorité de ses ambassadeurs. Les boutiques y sont assorties de tous les objets de consommation qui conviennent aux habitants de nos contrées civilisées, et déjà quelques hôtels à la française permettent aux voyageurs de se croire dans leur pays natal, même en vue des bazars à esclaves et des danses sauvages des derviches hurleurs.

A peine avions-nous mis pied à terre, que notre plan d'exploration de la ville fut arrêté. M. le comte de Pontois, ambassadeur de France, devait naturellement recevoir notre première visite ; mais il était alors à Thérapia, maison de campagne de l'ambassade, située sur le Bosphore, à deux lieues de Constantinople. Je m'empressai donc de m'y rendre, et je choisis la voie de terre, supposant que la

route de la capitale à une telle résidence devait se ressentir de l'influence européenne et longer la rive du Bosphore. Je ne m'aperçus de mon erreur qu'en sortant de la ville par un quartier presque désert, et en m'avançant de plus en plus sur le plateau inculte, triste et déboisé qui s'élève en arrière de Thérapia et de Buyukdéré. M. le comte de Pontois nous reçut avec l'affabilité cordiale qui le distingue, et il voulut bien nous promettre ses bons offices pour l'aplanissement de tous les obstacles que nous pourrions rencontrer. Je ne connais pas de plus délicieuse habitation que le palais de France à Thérapia. Le Bosphore, moins large que le Danube, baigne les murs de ce palais, dont les jardins s'élèvent en amphithéâtre sur la colline, et forment une série de terrasses étagées, du haut desquelles la vue s'étend jusqu'à l'entrée de la mer Noire. De vieux pins à pignons ombragent de leurs têtes en parasols ces jardins pittoresques, auxquels il ne manque qu'un

jardinier digne d'eux pour être dignes de la France.

Notre retour à Constantinople fut bien plus agréable par eau que ne l'avait été le voyage par terre. Ce retour s'effectue habituellement dans des caïques, jolies petites chaloupes turques, longues, étroites, effilées qui suivent le courant descendant du Bosphore et qui se comptent par milliers dans les eaux de la capitale. Ce sont les voitures de place du pays. Décrirai-je, après tant d'autres, les sites ravissants qui embellissent ce canal, les maisons de campagne du sultan, celles des dignitaires de l'empire, et cette décoration féerique suspendue aux deux rives comme les tableaux des grands maîtres aux murs de nos musées ! Ces descriptions appartiennent de droit aux poëtes, et les poëtes ne leur ont pas manqué. Pour moi, je me suis surtout aperçu de l'absence complète de toute communication régulière entre Constantinople et les charmants faubourgs qui longent le Bosphore, depuis la mer de

Marmara jusqu'à la mer Noire. J'ai cherché un quai sur ce canal admirable, et je ne l'ai point trouvé. Un étroit chemin de halage pour les bateaux, souvent interrompu par des constructions particulières; plus souvent envahi par les flots, est le seul lien qui unisse la ville à la banlieue. Les débarcadères sont dangereux et incommodes. La nature a tout prodigué ici, l'homme seul ne fait rien. Les abords mêmes du port sont tellement resserrés, qu'on n'y pénètre que par des rues de deux ou trois mètres de largeur, où le moindre obstacle suffit pour intercepter la circulation pendant des heures entières.

Cette circulation n'est facile dans aucun quartier de Constantinople, parce que la plupart des rues n'ont point de nom et sont obstruées pendant le jour par une foule de chevaux, d'ânes, de chameaux et de bœufs. La nuit, elles ne sont point éclairées. Pour les parcourir avec facilité et sans trop de fatigue, il faut monter à che-

val et profiter des heures où le flot des affaires s'est écoulé. On trouve habituellement pour cet objet des chevaux sellés et bridés, qui se tiennent sur certaines places avec leurs conducteurs, comme les caïques se rangent dans les postes qui leur sont assignés pour le service du port et du Bosphore. Les rues ne sont point pavées et elles sont presque toutes creusées dans le milieu, même aux abords du palais impérial, à l'entrée du vieux sérail, sur la place de l'Atmeïdan et de la tour du Séraskier. Aussi, pendant l'été, sont-elles envahies par des nuées de poussière, funestes à la vue autant qu'à la santé, tandis que la moindre averse suffit pour en faire des torrents impétueux ou des cloaques infranchissables.

Constantinople mérite presque autant que Rome l'éloge qu'on a fait de cette ville, en disant que c'était un vaste magasin d'églises et de fontaines. On compte en effet à Constantinople cinq cents fontaines, qui ne sont pas comparables,

sans doute, à la fontaine Pauline de Rome, et à la fontaine de Trévi, mais qui fournissent à la population, sinon toute l'eau dont elle a besoin, au moins la meilleure partie de celle qu'elle consomme. Les mosquées ont aussi un caractère de grandeur et de majesté qui permet de les assimiler aux temples de la métropole du catholicisme. Grâce à l'intervention obligeante de M. le comte de Pontois, j'ai obtenu l'autorisation de les visiter toutes, et je demeure convaincu que Sainte-Sophie a servi de modèle aux églises musulmanes, sinon pour les détails d'ornement intérieur, au moins pour les éléments essentiels de leur architecture, tels que les vastes coupoles, les galeries d'entourage, la disposition des ouvertures et l'aspect de l'ensemble. L'art musulman n'est à Constantinople qu'une copie de l'art chrétien, et je n'ai réellement reconnu aux Turcs d'autre supériorité que dans la manière admirable et originale dont ils construisent leurs plafonds.

Nous entrâmes dans Sainte-Sophie, précédés d'un officier de la Porte, à qui les imans demandèrent rigoureusement notre firman avant de nous recevoir. Cette vénérable basilique, bâtie par Constantin, et reconstruite par l'empereur Justinien, nous a principalement frappés par l'immense diamètre de sa coupole surbaissée, et par les cicatrices nombreuses dont elle porte la trace. Ce n'est plus de l'architecture romaine, quoique la voûte rappelle assez exactement le dôme du Panthéon d'Agrippa; et ce n'est pas encore de l'architecture *moyen âge*, quoique déjà la profusion des colonnettes semble annoncer la prochaine venue des temps héroïques où furent bâties Notre-Dame de Paris et de Chartres, la cathédrale de Strasbourg et les *Minster* grandioses de l'Angleterre. Un vaste et sombre péristyle, qui semble avoir été construit après coup, précède l'entrée de Sainte-Sophie, et s'y adapte avec aussi peu d'harmonie que cette foule de colonnes en granit, en marbre et en

porphyre, importées de divers lieux et de diverses époques, sans goût, sans plan et sans système, et perdues dans le massif du temple, comme de véritables incrustations. Tout autour de l'édifice règne une large et belle tribune, capable de contenir presque autant de monde que l'église elle-même; mais le carrelage ruiné, les murs salis, les escaliers délabrés, affligent le regard autant que la pensée du spectateur. C'est là pourtant qu'il faut monter pour juger de la majesté du temple et pour voir de plus près les vieilles peintures, quelques voyageurs disent les vieilles mosaïques du dôme, qui reparaissent après plusieurs siècles sous l'infâme badigeon des Turcs. J'avoue que cette basilique byzantine m'a paru moins belle que la mosquée de Soliman, celle d'Achmet et même que celle d'Yéni-Jami. Elle porte trop l'empreinte des blessures qu'elle a reçues. Elle n'est ni chrétienne, ni turque, ni ancienne, ni moderne. Elle n'a pas un caractère qui lui soit propre, et tous ses ornements sont

empruntés à des temps et à des styles différents. Cependant on ne peut se défendre d'un profond sentiment de respect et de mélancolie, quand on songe aux grandes scènes historiques dont elle a été le théâtre, au rôle peut-être plus grand qu'elle a failli jouer dans le monde et au triste état de délabrement où elle est tombée de nos jours.

Les autres mosquées, bâties à son image, lui sont bien supérieures en élégance, en richesse et en beauté. Rien n'égale la splendeur de la mosquée d'Achmet, où l'on arrive par une vaste cour entourée de portiques soutenus par des colonnes (1). Des fontaines jaillissantes en rafraîchissent toutes les avenues, qu'ombragent des platanes mêlés aux cyprès et aux saules pleureurs, d'une végétation tropicale. C'est cet ensemble d'architecture et de verdure qui donne aux monuments de l'Orient

(1) C'est dans la mosquée d'Achmet que le sultan Mahmoud fit déployer le fameux étendard du prophète, la veille du massacre des janissaires. (16 juin 1826.)

un caractère particulier de grâce et de majesté, dont l'imitation serait si facile et si désirable parmi nous. Les Anglais l'ont adopté pour leurs habitations privées, et leurs *squares* donnent une assez juste idée, au ciel près, des heureuses combinaisons de l'art et de la nature qui distinguent les constructions orientales. Mais nulle part, même en Italie, nous n'avons vu ces deux éléments de la splendeur des cités de l'Orient réunis dans des proportions aussi harmonieuses et aussi colossales que dans la mosquée de Soliman, la plus belle de Constantinople. Sa forme est quadrangulaire, sur une longueur d'environ 80 mètres et une largeur de 75. Autour de la coupole principale, on voit s'élever une foule de petits dômes et scintiller dans les airs les flèches hardies des minarets, dont les galeries sont enrichies de ciselures en pierre du travail le plus exquis. La façade est ornée de six énormes colonnes de porphyre égyptien, dont l'effet est imposant, surtout lorsque les grandes om-

bres des cyprès et des platanes se projettent sur leurs fûts éclatants. Le sultan Soliman est enterré dans cette mosquée auprès de Roxelane, la détestable favorite qui lui fit commettre tant de crimes, malgré sa générosité naturelle.

Après un tel nom et une telle mosquée, il n'y a plus, à Constantinople, que des noms et des temples vulgaires. Pour retrouver des événements et des lieux historiques, il faut aller visiter l'Atmeïdan et le sérail. L'atmeïdan est l'ancien hippodrome du Bas-Empire ; c'est la plus grande place de la capitale. Les empereurs grecs prenaient plaisir à s'y faire représenter de froides parodies des courses olympiques ; Mahmoud y détruisit les janissaires à coups de canon. Les murs des édifices voisins portent encore l'empreinte de la mitraille qui les foudroya dans cet étroit espace, et il n'y reste, des statues nombreuses et des travaux accumulés pendant cinq siècles, que l'obélisque de Théodose et la colonne Serpentine, décapitée,

dit-on, par Mahomet II, le jour de la prise de Constantinople. Cette place est ombragée par quelques-uns des arbres séculaires qui entourent la mosquée d'Achmet, et il y règne un silence à peine interrompu par le murmure des fontaines voisines. Elle forme un digne vestibule au vieux sérail, où il est temps d'entrer.

CHAPITRE XVIII.

Le sérail et ses jardins.— Le grand bazar. — Le marché aux esclaves. — La citerne des mille colonnes. — Le tombeau de Mahmoud. — Le sultan Abdul-Medjid. — L'armée et la flotte. — Saïd-Pacha et Réchid Pacha. — Les ambassades étrangères. — Départ.

C'est une admirable position que celle du sérail, situé à l'extrémité sud de la ville de Constantinople, où il est baigné de trois côtés par la mer, au-dessus de laquelle ses jardins et ses divers quartiers s'élèvent en amphithéâtre. On n'y entre que du côté de la ville, dont il est séparé par une haute muraille percée d'une porte fortifiée : c'est la principale entrée du palais, *la Sublime Porte,* nom qui a passé au gouvernement turc. La vaste enceinte du sérail, qui n'a pas moins d'une lieue de

circonférence, renferme une suite de bâtiments irréguliers, la plupart isolés les uns des autres par de grandes cours plantées de vieux arbres, sans pareils en Europe pour leur beauté, et par des jardins beaucoup trop vantés, disposés à l'italienne comme ceux des îles Borromées. J'avais hâte de parcourir ce mystérieux séjour, si longtemps fermé aux profanes, et qui a vu naître et mourir tant de révolutions sanglantes, tant de périlleuses intrigues et de passions ardentes en tout genre. La principale entrée ressemble à celle d'une place de guerre. Elle consiste en une porte haute, voûtée carrément et flanquée de plusieurs niches profondes où, de temps immémorial, on expose les têtes des *condamnés d'Etat*. C'est là qu'on dressait les pyramides d'oreilles coupées aux vaincus, quand l'islamisme gagnait des batailles. Lorsque je passai sous cette porte, jadis si formidable, il n'y avait heureusement aucun trophée ; les dernières oreilles sont venues de la Grèce qui, de-

puis, a pris sa revanche, à l'aide du canon de Navarin.

Le sérail est aujourd'hui à peu près désert. Mahmoud, s'étant choisi une autre résidence sur le Bosphore, a transformé ce palais en une espèce de Versailles où les curiosités de l'ancien islamisme sont conservées comme dans un musée mal entretenu. Le sérail est devenu l'hôtel des invalides pour les eunuques, pour les odalisques, pour tous les employés de la maison impériale. Je ne décrirai point son enceinte tant de fois décrite, ni les salles d'attente où l'on humiliait les ambassadeurs des puissances chrétiennes, ni la cour où se rangeaient les gardes armés de haches, ni les pavillons des muets, ni la demeure des femmes. Tous ces lieux, embellis par l'imagination des voyageurs, m'ont paru communs et prosaïques au plus haut degré. La bibliothèque du sultan occupe moins d'espace que la mienne et se compose de quelques vieilles armoires à grillages de cuivre, où les vers et la pous-

sière dévorent des rouleaux de papier et et de parchemin liés avec de vieux rubans, et deux ou trois mille volumes reliés en basane avec des fermoirs en argent comme nos livres de prières. On ne m'a pas permis d'en ouvrir un seul; mais j'ai appris qu'ils étaient tous en langue turque et relatifs à la religion ou aux affaires privées des sultans. En sortant de la bibliothèque, nous sommes descendus par un bel escalier dans les jardins situés sous les appartements des femmes, après avoir traversé plusieurs petites cours, toutes fermées par des portes. Dans l'une de ces cours, le pavillon des eunuques nous fut signalé, et bientôt nous vîmes errer autour de nous, comme des âmes en peine, une vingtaine de ces infortunés émérites, au teint blafard, à la peau flasque, au regard profondément désespéré. Ils avaient l'air doux et ennuyé, et ils ne se doutaient point du vif intérêt qu'ils nous inspiraient. Quelle histoire dramatique ces hommes-là pourraient écrire, s'ils écri-

vaient tout simplement ce qu'ils ont vu !

L'un d'eux nous accompagna jusqu'aux jardins des femmes, dont les avenues étaient bordées de figuiers, de jujubiers et de cognassiers en très-grand nombre, fichés dans de vieux murs et chargés de fruits. Ce qu'on appelle les jardins, ce sont des plates-bandes de 25 à 30 mètres de côté, garnies de buis comme les anciens carrés des Tuileries ou de Versailles, avec des géraniums et des jasmins de Perse dans des vases de marbre, et de petits jets d'eau pour l'arrosage. Quelques-uns de ces carrés sont séparés par de courtes allées d'orangers et de citronniers taillés en quenouille à la manière de nos poiriers, la cime attachée à des fils de fer qui les maintiennent alignés et les protégent contre l'action du vent. Les allées sont sablées avec de petits coquillages blancs très-friables fournis par le Bosphore, et j'y ai trouvé beaucoup moins d'ombre que dans les cours communes du sérail. Jusque-là, comme on voit, tout était assez

ordinaire et nous avons en France vingt châteaux dont les jardins l'emportent sur ceux du palais impérial; mais les appartements des femmes et les salons d'apparat du sultan m'ont rappelé les magnificences de Versailles. Je n'ai rien vu en Europe, dans aucune demeure souveraine, qui puisse être comparé à ces kiosques admirables dont les plafonds, rehaussés d'or et d'azur, parsemés de fleurs, de paysages, de devises, dépassent en variété, en richesse et en élégance tous les dessins de l'Alhambra et du Généralife. Presque tout le mobilier en a été enlevé pour garnir les nouvelles résidences de la famille du sultan, et nous n'y avons trouvé que quelques mauvaises pendules de pacotille avec de vieilles commodes à la française qui témoignent du peu de goût des Turcs, depuis qu'ils ont cessé d'être eux-mêmes et qu'ils ont voulu imiter nos usages.

Les appartements des femmes étaient également vides. On n'y voyait plus que des monceaux de matelas entassés sur des

nattes, comme dans un jour de déménagement ; mais les décorations en relief de ces élégants dortoirs, leurs jolies fenêtres gracieusement évidées, le demi-jour voluptueux qui les éclaire, les cheminées *mignonnes* qu'on y a prodiguées, les jets d'eau habilement disposés dans des cabinets chauffés à la vapeur, annoncent que là, du moins, on avait épuisé toutes les ressources des arts pour embellir le harem. On n'a pas craint de nous montrer le kiosque de prédilection où Mahmoud assistait à la toilette de ses femmes. Le sultan, placé dans une sorte de tribune ouverte sur la mer, avait en face de lui un amphithéâtre sur lequel ces dames venaient se ranger, tandis que, derrière elles et au-dessus de leurs épaules, s'épanchaient des flots d'eau tiède parfumée, qui tombaient de gradin en gradin jusqu'aux pieds du maître. On nous dit que Mahmoud aimait fort le spectacle de ces bizarres *espaliers* de femmes ; mais tout nous porte à supposer qu'il y a cueilli des fruits bien amers.

Encore une fois, plus j'y réfléchis, plus j'ai la conviction que la polygamie est aussi fatale en Orient que la peste, et que si son histoire était connue, il s'élèverait, dans le monde entier, un cri d'horreur et d'indignation contre cet outrage permanent à la nature humaine.

Après une visite approfondie des curiosités du sérail, nous sortîmes par une de ces petites portes de fer qui donnent sur le rivage, et nous prîmes le chemin du grand bazar. On a déjà pu juger, par le tableau rapide que j'ai tracé du bazar d'Andrinople, de ce que sont les marchés de l'Orient et du mouvement qui y règne. Le grand bazar de Constantinople est un *tunnel* semblable à ceux de nos chemins de fer, un vrai souterrain à fleur de terre, avec embranchements, croisements et dégagements dans toutes les directions. Les marchandises y sont assez généralement disposées par spécialités, surtout les drogues, les tissus, les armes de luxe; mais il faut se défier du demi-jour, et

vérifier l'aunage souvent irrégulier quand il s'agit d'étoffes. En somme, le grand bazar ne vaut pas le Palais-Royal de Paris, ni *Regent's street* de Londres, ni même la rue de Tolède à Naples; mais sa grandeur et son *universalité* frappent l'étranger d'un étonnement qui n'a rien de commun avec l'admiration. Le vrai bazar de Constantinople, le bazar scandaleux, celui qui mérite l'attention des philosophes, c'est le bazar aux esclaves. Il n'y a pas longtemps que les Européens y sont admis et je n'ai pas manqué de m'y rendre.

Lamentable et hideux spectacle! Dans une étroite cour garnie de plusieurs rangs de loges, et accroupies derrière les grilles comme les animaux de nos ménageries, trois ou quatre cents malheureuses, les lèvres brûlées par la soif, et les vêtements en désordre, attendaient le dernier mot des acheteurs. Plusieurs d'entre elles étaient atteintes de maladies cutanées de l'aspect le plus repoussant; quelques-unes

pleuraient, d'autres étaient plongées dans un morne silence, l'œil fixé contre terre et comme épuisé par les larmes. J'ai remarqué une négresse dont la face et le sein étaient couverts d'une éruption efflorescente *verte,* du plus franc vert émeraude, étrange maladie dont je ne sache pas qu'il existe une description dans les pathologies herpétiques. Les courtiers de cet odieux bazar, armés d'un fouet et d'un poignard, se promenaient en riant sous les ombrages de la place, où gisaient pêle-mêle des Abyssiniennes aux traits réguliers, des négresses de la Nubie, de jeunes filles et de vieilles femmes assises ou couchées sur des nattes. Je n'ai pu me défendre des plus pénibles émotions à l'aspect de ce lieu de désolation et d'infamie. A quelques pas de là, pourtant, de l'autre côté du port, dans le faubourg de Péra, je venais d'entendre le chant des églises chrétiennes, et j'avais vu marcher, tête haute, des femmes françaises à l'ombre de notre pavillon. Non, l'Europe ne permet-

tra bientôt plus, je l'espère, qu'on brave ainsi face à face la sainteté de ses croyances : ce n'est pas *l'intégrité* de ce système qu'elle entend protéger par des traités conclus au nom du Dieu des chrétiens !

Non loin de l'Atmeïdan, nous avons visité une des anciennes citernes construites par les empereurs grecs avec un luxe inutile, et connue sous le nom de réservoir des Mille colonnes. C'est un temple souterrain dans lequel, au lieu de mille colonnes, on n'en compte guère plus de deux cents, et qui ressemble un peu aux caves des *docks* de Londres. Ces vastes catacombes sont abandonnées aujourd'hui à des cordiers, à des fileurs de soie, ou, pour mieux dire, au premier occupant. On assure qu'elles pouvaient contenir douze cent mille pieds cubes d'eau. Mais Constantinople est approvisionné sous ce rapport d'une manière suffisante au moyen de la prise d'eau de la forêt de Belgrade, qui lui verse, par des conduits ingénieux et des réservoirs (*bend*) convenablement

échelonnés, la masse liquide nécessaire à sa consommation. C'est peut-être le seul service public organisé d'une manière intelligente et régulière dans la capitale; car, comme nous l'avons dit, il n'y a ni pavage, ni éclairage, ni désignation des rues, ni numérotage des maisons, ni poste aux lettres, ni balayage quotidien, ni règlements pour la voirie, ni état civil, ni police des inhumations, ni secours officiels en cas d'accident, même contre les incendies, si fréquents que la durée moyenne d'une maison à Constantinople est évaluée à cinq ans, et le prix des loyers payé en conséquence. Ce qu'on appelle secours contre l'incendie ne mérite pas ce nom. Les habitants le savent si bien, qu'il existe dans plusieurs maisons une sorte de sanctuaire bâti en briques ou en pierre, où l'on dépose les objets les plus précieux, dont la perte serait infaillible sans cette précaution.

Le palais de Beschicktasch, habité par le sultan, est presque entièrement bâti en

bois comme les autres édifices. Il a l'aspect d'une décoration de théâtre, et si ce n'était sa belle situation sur le Bosphore, on le prendrait pour une caserne ou pour un hôpital ; la caserne de cavalerie, qui n'en est pas éloignée, lui ressemble beaucoup. C'est de ce palais que le sultan se rend habituellement à la mosquée pour y faire ses dévotions tous les vendredis, jour férié des Turcs, et il désigne alternativement chacune des mosquées de la ville ; il s'y rend à cheval ou en caïque, selon le quartier qu'elles occupent. J'ai rencontré une fois le cortége de ce jeune prince ; la police avait fait occuper les avenues du palais par un détachement d'infanterie, et les curieux se tenaient sur le seuil des maisons voisines ou aux fenêtres des cafés. Quand le sultan parut, la musique de sa garde à cheval *jouait la Marseillaise* (1), et c'est au bruit de cette

(1) J'aurais peine à le croire, si je ne l'eusse entendu. J'ai su d'ailleurs que la musique de la garde impériale était ou avait été formée et dirigée par le frère du célèbre maestro Donizetti, qui y a fait entrer beaucoup d'Italiens.

marche que je vis s'avancer d'abord une foule de domestiques en livrée, tenant en main des chevaux caparaçonnés de la manière la plus brillante, puis de nombreux pachas tourbillonnant à pied dans la poussière, puis, après un assez long intervalle, le sultan lui-même à cheval, suivi du kislar-aga, le chef des eunuques noirs. Abdul-Medjid est un jeune homme de vingt ans, d'une taille assez élevée et d'une tournure plus martiale que je ne l'aurais cru d'après les bruits qui avaient couru en Europe sur sa décrépitude précoce. Il est marqué de la petite vérole, très-brun, et ses traits annoncent la bienveillance. Son regard paraît incertain et d'une fixité maladive. Il saluait d'un léger signe de tête les officiers qui s'inclinaient devant lui, et il paraissait accueillir avec bonté les pétitions nombreuses qui lui étaient présentées. Quant au kislar-aga, c'est le personnage le plus sérieusement grotesque qu'on puisse imaginer. Il était à cheval derrière le sultan, et revêtu de la dis-

gracieuse redingote que Mahmoud a substituée aux vêtements si élégants des Orientaux. Son embonpoint démesuré, son teint de nègre enluminé d'huile, ses lèvres pendantes et baveuses lui donnaient un air ignoble et repoussant. Voilà donc le premier dignitaire de l'empire! voilà celui qui marche le premier à la suite de l'empereur! Le jeune sultan est plein, assure-t-on, de bonnes intentions, et il manifeste publiquement dans toutes les circonstances le vif désir dont il est animé de travailler au bonheur de son peuple. Dans une grande revue qu'il venait de passer de ses troupes, et à laquelle il avait convié le corps diplomatique, il s'adressa successivement à tous les ambassadeurs, et protesta avec effusion devant eux de sa ferme résolution *de faire le bien.* Il sait que son père lui a légué une tâche immense, et il paraît décidé à la mener à bonne fin. Dieu le veuille!

Mahmoud était déjà bien oublié, peu

de temps après sa mort. Personne n'en parlait plus dans Constantinople, sinon pour déblatérer contre ses réformes qui avaient choqué les préjugés les plus irritables des Turcs. Son tombeau, que j'allai visiter, était dénué de toute espèce d'honneurs. C'est une petite chapelle hexagonale, qui pourrait passer pour un salon élégant à la campagne, et qui est décorée d'un lustre de bronze doré, comme ceux de nos cafés à la mode. Le corps du sultan y est déposé dans un cercueil recouvert de châles de cachemire et surmonté du fez à aigrette de diamants que portait le défunt. Sa sœur, morte depuis peu, venait d'être enterrée près de lui, et n'avait pas même encore de monument, car la terre était encore fraîchement remuée dans l'intérieur du kiosque où ils reposent tous deux, quand nous y fûmes introduits. Cette indifférence pour le grand réformateur s'explique par la réaction qui a suivi sa mort et qui menace même aujourd'hui, sur toute la surface de l'empire, de re-

mettre en honneur ce que Mahmoud avait aboli. Mais les abus qu'il a frappés d'une main vigoureuse ne pourront jamais renaître tels qu'ils existaient, quand il en entreprit la suppression. L'armée turque, malgré son insuffisance actuelle, a reçu le baptême de la discipline. Les soldats du *Nizam* ne sont pas très-bons; mais ils valent mieux que les janissaires, et ils sont plus honnêtes que les Albanais. Ils commencent à manœuvrer passablement; ils connaissent assez bien le maniement des armes. C'est dans leur tenue extérieure, dans leur organisation administrative que les troupes turques laissent le plus à désirer. Leur constitution physique n'est pas meilleure que leur constitution morale; mais elle est supérieure à ce qu'elle fut sous le règne des prédécesseurs de Mahmoud et sous Mahmoud lui-même. Les officiers ont une tendance prononcée à imiter nos officiers d'Europe, et plusieurs d'entre eux ont pris au sérieux le respect du point d'honneur qui distin-

gue la profession militaire dans les pays civilisés.

Le résultat capital de la réforme militaire de Mahmoud a été de soustraire la force armée turque à l'influence exclusive et fédéraliste des pachas, pour lui donner un caractère plus militaire et plus national. Aujourd'hui les officiers de l'armée sont réellement sous la dépendance du ministre de la guerre, tandis qu'auparavant ils dépendaient des gouverneurs de provinces. C'est un progrès immense, qui a créé l'esprit de corps et qui entretient une émulation salutaire entre les diverses armes. Le recrutement seul est vicieux et rappelle assez exactement la *presse* des matelots en Angleterre. Les racoleurs prennent sans distinction tout ce qui leur tombe sous la main, jeunes et vieux, faibles et forts, les gens malingres et les écloppés ; de sorte qu'il n'est pas rare de trouver dans le même peloton de véritables vieillards et des adolescents imberbes, des célibataires à côté de soldats mariés. C'est

en vain que ces faits incontestables, que j'ai signalés ailleurs (1), ont été mis en doute par des personnes mal informées : il ne faut pas confondre avec l'armée turque tout entière quelques corps d'élite tels que les canonniers ou *topchis* de la garde impériale, qui diffèrent du reste des troupes par leur bonne composition et leur belle tenue. J'ai pu observer les uns et les autres, et j'y ai trouvé une grande différence. La cavalerie est très-supérieure à l'infanterie, au dire des hommes spéciaux.

Malheureusement, les changements survenus dans l'état militaire de la Turquie tendent à obérer chaque jour davantage ses finances, et ce que ces changements ont encore d'incomplet n'a pas permis au gouvernement de la Porte de profiter de tous les avantages qu'il se promettait de la réforme. Les troupes coûtent plus cher,

(1) Dans un rapport sur l'état social de la Turquie d'Europe lu à l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France.

mais ne rendent pas beaucoup de services. La tactique n'a fait aucun progrès. C'est une science à peu près aussi inconnue qu'elle l'était auparavant en Turquie. Les états-majors, les ingénieurs sont misérables. Le casernement s'est beaucoup amélioré dans ces derniers temps, surtout à Constantinople; mais l'hygiène du soldat laisse toujours infiniment à désirer, et les hôpitaux militaires sont généralement dans un état déplorable. Quant à ce qui concerne les arsenaux et l'entretien des armements, le gouvernement turc est obligé de recourir à l'intervention des ouvriers étrangers. Depuis la catastrophe de Navarin, la marine du sultan ne s'est pas relevée; cependant, après la restitution de la flotte par le pacha d'Égypte, elle s'élevait encore à douze vaisseaux de ligne que j'ai vus rangés dans les eaux du Bosphore et qui m'ont paru dans un état de conservation remarquable. C'est une des erreurs de la Porte de se croire obligée à l'entretien d'un matériel naval aussi con-

sidérable et aussi dispendieux. Sa sûreté est mieux défendue par les détroits et par les traités que par cinquante vaisseaux; par les traités surtout, car sans être militaire, il est facile de juger, à la simple inspection des lieux, qu'à l'aide des moyens de destruction dont les puissances maritimes disposent de nos jours, les Dardanelles ne tiendraient pas plus que le Bosphore devant une attaque sérieuse. Le temps n'est plus où ces barrières naturelles eussent effrayé l'audace de nos marins, et je les ai vus sourire à l'aspect des fameux *châteaux* derrière lesquels la Turquie se croit encore invulnérable.

Les vrais châteaux qui protégent aujourd'hui l'empire ottoman sont les hôtels des ambassadeurs étrangers. C'est là que siégent les arbitres souverains sans l'agrément desquels la Porte est désormais incapable de se mouvoir. Ils ont été bien inspirés de *prendre enfin en main* la direction des affaires de l'Orient et de faire entrer dans la famille européenne ce gou-

vernement, trop longtemps étranger aux premiers éléments du droit des gens. S'il m'est permis d'expliquer à ce sujet ma pensée tout entière, j'oserai dire que la diplomatie n'use pas assez largement de son autorité pour habituer la Porte à respecter et surtout à faire respecter par tous ses agents les prérogatives légitimes des sujets chrétiens en Turquie. Il ne se passe pas un jour sans que des plaintes fondées soient adressées au divan pour des méfaits commis au détriment des nationaux anglais, français, autrichiens ou russes, et ces méfaits demeurent le plus souvent impunis. La Porte a profité des rivalités des puissances pour les opposer l'une à l'autre, dans les conjonctures délicates où sa responsabilité menaçait d'être compromise. Quand un Franc recevait une offense, il n'est que trop prouvé que la réparation était refusée ou retardée par suite d'insinuations diplomatiques. Plus d'un ambassadeur a cru voir une chance de succès pour la politique de son pays, dans

les avanies essuyées par les sujets d'une puissance rivale, et c'est ainsi que les Turcs en étaient venus à un égal mépris pour tous les étrangers. Malgré les échecs de tout genre que le gouvernement ottoman a subis à son tour, malgré la rude leçon de Navarin, malgré l'invasion russe et la bataille de Nézib, la morgue du divan ne s'est point adoucie et la tolérance des chancelleries chrétiennes s'est trop souvent montrée évangélique; disons mieux, *elle l'est encore trop aujourd'hui*. Pendant mon séjour à Constantinople, toutes les ambassades étaient en émoi pour des outrages commis envers leurs nationaux, nommément l'ambassade autrichienne dont l'internonce avait été insulté par le Reiss-effendi, dans la personne de son drogman officiellement chargé de demander le redressement d'un de ces mille griefs si familiers aux Turcs. La France avait également à se plaindre, et l'Angleterre même, malgré les services récents qu'elle croyait avoir rendus en Syrie, s'est

vue forcée de recourir à la menace pour obtenir satisfaction.

L'une des causes de cet étrange état de choses, si contraire à la dignité des grandes puissances et si choquant lorsqu'on songe à la faiblesse politique de la Turquie, doit être attribuée en grande partie à l'ignorance où les ambassadeurs ont toujours vécu de la langue turque. Leurs rapports avec le divan ne pouvant avoir lieu sans l'intermédiaire des drogmans, agents secondaires et passifs, les Turcs se sont accoutumés à mesurer leur respect à l'importance des personnes accréditées auprès d'eux. La plupart des affaires de réclamation ont été ainsi reléguées sur le second plan et plus d'une fois défendues avec mollesse, par la crainte mal entendue et mal fondée de nuire à des négociations plus sérieuses. De graves questions contentieuses sont tombées au rang des demandes de passe-ports et ont été traitées avec négligence par les fonctionnaires chargés de les soutenir. Le drogman a

besoin, pour agir, des ordres de l'ambassadeur; l'ambassadeur demeure pendant l'été à Thérapia; il se réserve naturellement pour les grandes occasions, et les plaintes les plus fondées expirent souvent sur le seuil même du palais de l'ambassade (1), à cause des lenteurs innombrables que nécessitent ces voyages perpétuels. Je ne parle pas des inconvénients attachés à l'usage obligé des interprètes; j'en ai fait l'expérience, et j'ai trop bien apprécié les imperfections de ce mode de communication pour ne pas deviner combien elles doivent multiplier les difficultés, les équivoques, les réticences et tous les autres embarras diplomatiques, dans les discussions épineuses. Les drogmans

(1) Cet inconvénient est aggravé depuis quelque temps pour les Français par la suspension des travaux entrepris au palais de l'ambassade de France. Ce palais, élevé à la hauteur d'un premier étage, dans le faubourg de Péra, coûtera plus de cinq cent mille francs pour être achevé. Il coûtera davantage si l'on tarde beaucoup, et je n'ai pas besoin de dire combien il importe à notre politique que l'ambassade y soit promptement établie.

sont plus ambassadeurs que les ambassadeurs eux-mêmes. Ils forment en Orient une véritable corporation qui a ses préjugés, ses prétentions, ses traditions, une certaine roideur magistrale, et une intelligence médiocre des affaires. Leur réforme est vivement souhaitée par tous les bons esprits, aussitôt qu'elle sera compatible avec les intérêts du service ; et elle le deviendrait bientôt, si l'on établissait en France une grande école de diplomatie, où l'étude des langues orientales occuperait le rang important qui lui est dû. Cette nécessité sera plus vivement sentie, à mesure que le rôle de la diplomatie s'agrandira dans le monde et que le recours à la force militaire sera considéré de plus en plus comme une extrémité sauvage et désespérée.

J'ai eu, pendant mon séjour à Constantinople, la preuve des progrès que ce sentiment avait faits depuis quelque temps. A la rude guerre qui venait de finir entre les diplomaties européennes et la nôtre,

succédait tout à coup un arrangement en commun qui, pour n'avoir pas été dicté par la France, réparait quelque peu néanmoins le déplorable effet produit par le rappel de la flotte française. L'inextricable imbroglio produit en Syrie par un coup de main qui avait la prétention d'isoler la France, n'avait fait que démontrer avec éclat le danger et l'inutilité d'une pareille tentative. Chacun sentait que le vide produit par l'absence de notre concours rendait tout à fait insoluble et précaire la situation de l'Orient, où la France est accoutumée à jouer de temps immémorial le premier rôle, le seul rôle vraiment civilisateur et *désintéressé*. Aussi, quoi qu'on eût essayé de toutes parts, quelque grandes qu'eussent été les erreurs de notre politique, sous un ministère qui voulait faire seul ce que les puissances n'ont pu faire seules à leur tour, *la loi en Orient*, tout le monde revenait à des idées plus justes, et j'ai pu m'assurer par moi-même, sans illusion patriotique, que la France

est toujours considérée comme l'arbitre le plus impartial et le plus loyal du sort des populations du Levant. Au moment de quitter un pays où il a passé des nuits bien agitées, M. le comte de Pontois a pu emporter la satisfaction de voir rétablir la juste influence de la France, et il y a contribué honorablement lui-même, par la dignité de son caractère et par la prudence de sa conduite dans ces temps difficiles.

J'ai rencontré chez lui deux hommes dont la présence était très-significative, Saïd-Bey, l'un des fils du vice-roi d'Égypte, et Réchid-Pacha, qui venait d'être nommé ambassadeur à Paris. Saïd-Bey, depuis Saïd-Pacha, avait été envoyé à Constantinople par Méhémet-Ali, comme un témoignage vivant de ses bons sentiments pour la Porte et de sa résignation sincère aux événements accomplis. C'est un jeune homme de vingt ans, spirituel et gai, qui parle très-bien le français et qui comprenait parfaitement ce qu'il y

avait d'original et d'imprévu dans sa visite au sultan. Il raillait avec grâce et mesure tout ce qui lui semblait arriéré et barbare dans la métropole turque, en homme accoutumé à vivre au sein des réformes et digne d'en être l'instrument. Réchid-Pacha, plus grave et plus pensif, plus triste aussi des nombreux obstacles qu'avaient rencontrés ses efforts pour régénérer l'empire, voyait alors très-clairement, sans en convenir, la faute qu'il avait commise de prêter son appui à la politique exclusive et violente de l'ambassadeur d'Angleterre. Obligé de ménager avec les plus grandes précautions les susceptibilités musulmanes, musulman sincère lui-même quoique un peu voltairien, Réchid sentait les difficultés de sa position et louvoyait pendant la tempête. Si l'énergie de son caractère répondait à l'excellence de ses intentions, nul ne pourrait en ce moment rendre à l'Orient des services égaux aux siens. Doux, bienveillant, éclairé, peut-être un peu trop sujet aux préventions, trop soup-

çonneux pour un homme loyal, trop musulman pour réformer des musulmans, il nous semble pourtant appelé à de hautes destinées, s'il triomphe de sa timidité, j'ai presque dit de sa bonté. Vouloir et pouvoir, penser et agir, proposer et exécuter sont des choses très-différentes et qui exigent des qualités souvent opposées : si Dieu les a données à Réchid, l'Orient peut voir encore de beaux jours.

CHAPITRE XIX.

Départ de Constantinople. — Détroit des Dardanelles. — De la navigation à vapeur en Orient. — Pèlerins qui se rendent à la Mecque. — Arrivée à Smyrne. — Incendie récent de cette ville. — Archipel grec. — Syra. — Malte. — Lazaret. — Quarantaine.

Pendant que nous achevions nos incursions dans la ville de Constantinople, *le Sésostris* était arrivé de France et nous avait apporté la nouvelle de l'attentat de Quénisset. Personne ne pouvait s'expliquer un pareil acte de folie, et le sentiment général parmi les Français fut que la stupidité de cette tentative annonçait l'épuisement moral des malheureux qui l'avaient consommée. C'est ce que, depuis, les débats du procès ont mis hors de doute ; mais la consternation n'en était

pas moins grande, et il faut avoir vu de près la fâcheuse impression produite à l'étranger par ces tristes nouvelles pour juger de tout le mal qu'ont fait à la France, depuis douze années, les troubles de ce genre. Nous étions donc ramenés, même avant de partir, vers la terre natale, par la douleur de notre patriotisme, et déjà il nous semblait entendre l'écho tant soit peu confus de tous les partis qui la divisent. Heureusement pour nous, leur bruit vient expirer à bord de nos vaisseaux. Les officiers de la marine royale ont eu le bon esprit de n'accepter qu'à petite dose la part inévitable que chaque citoyen est obligé de prendre aux questions politiques dans notre pays. Habitués à vivre au grand air et au large, ils servent plus volontiers la France que les partis, et ils ont vu s'opérer tant de changements entre deux traversées que les détails leur échappent au profit de l'ensemble. Certains de retrouver le pays à leur retour, sinon le gouvernement, ils se sont fait une politi-

que simple et sûre, qui consiste à défendre en tout et partout l'honneur du pavillon et les intérêts de la patrie.

Personne n'apprécie avec plus de sympathie et de respect que moi cette noble tendance de la marine française. Je ne me trouve jamais plus complétement en France qu'à bord d'un vaisseau français. Aussi, en mettant le pied à bord du *Sésostris*, comme en d'autres voyages j'avais *pris terre* sur *le Tartare* et sur *le Dante*, je me suis senti à l'aise comme si j'eusse été à Paris, au sein de ma famille. Le capitaine Cosnier, qui commandait *le Sésostris*, était un homme bien fait, d'ailleurs, pour encourager de telles dispositions. Ferme et doux, modeste et fier autant qu'il faut l'être, tranquille et résolu dans le péril, *esclave du devoir*, mots qui résument tout le code du marin, M. Cosnier remplissait dignement la tâche en apparence ingrate et trop peu favorisée peut-être de commandant d'un paquebot de l'administration des postes. Il est beau sans doute de tirer

des coups de canon, et nos marins des paquebots de la Méditerranée en tireraient aussi bien que les autres ; mais ils rendent plus de services par leur action pacifique que la flotte même qui stationne à Vourla ou à Ténédos, et ils ont plus contribué à rallumer dans le Levant le flambeau de la civilisation que tous les corps savants ou politiques qui travaillent depuis trente ans à ce grand œuvre.

A six heures du soir, par une belle journée d'automne, *le Sésostris* leva l'ancre à la pointe du sérail et je saluai, du haut de la dunette, le magnifique panorama de Constantinople. Nous étions le lendemain matin à l'autre extrémité de la mer de Marmara, à l'entrée du détroit des Dardanelles, en face de la petite ville de Gallipoli. Une partie de la journée se passa à franchir le détroit dont nous eûmes le loisir d'examiner les fortifications *très-prenables*. Les Turcs ont cru suppléer là, comme ailleurs, à la qualité par la quantité. Ils ont amoncelé sur les deux rives plus

de huit cents pièces de canon et des mortiers-monstres de deux pieds de diamètre, calibre plus dangereux pour leurs artilleurs que pour l'ennemi. La plupart de ces batteries sont placées à l'entrée du côté de la Méditerranée, jusque vers le tiers du canal. Elles ont été réparées depuis peu, et il était facile de juger de leur nouvel état, car nous avons passé plusieurs fois à portée de pistolet des embrasures. La plupart des forts sont dominés et mal fermés du côté de terre, où il serait possible de les tourner en s'emparant de la presqu'île par le golfe de Saros. Aussi les Dardanelles ne comptent-elles plus aujourd'hui parmi les défenses inexpugnables de l'empire ottoman, surtout depuis que la navigation à vapeur a permis de braver tous les obstacles résultant des courants et des vents contraires qui ajoutaient beaucoup à leur force.

La navigation à vapeur règne désormais en souveraine dans tous ces parages. On n'y peut faire une course sans rencontrer quel-

que *steamer* en voyage ; les Anglais, les Autrichiens, les Russes, y sont représentés comme les Français. Les Autrichiens enveloppent le pays tout entier dans le cercle de leur navigation, soit par leurs bateaux du Danube, soit par leur service de Trieste. Ils ont même établi une ligne sur Trébisonde, et le succès de cette opération a été si brillant, qu'il a ému la susceptibilité des Turcs. J'ai rencontré un jour dans le Bosphore un des bateaux à vapeur de cette ligne tellement chargé de passagers, qu'ils avaient été obligés de se tenir debout et serrés sur le pont pendant la traversée. Odessa a aussi son entreprise de paquebots sur Constantinople. Il en vient de Malte pour l'Angleterre, et d'Alexandrie pour l'Égypte : c'est un mouvement continuel. Les musulmans se sont bientôt accoutumés à ce moyen rapide et facile de communication. *Le Sésostris* avait à bord une centaine de pèlerins ou *hadgis* qui se rendaient à la Mecque pour visiter le tombeau du prophète. Ces braves

gens étendaient leurs tapis sur le pont, et faisaient leurs dévotions avec un flegme imperturbable. Ils vivaient presque exclusivement de melons, de concombres et de fruits, qu'ils arrosaient de quelques tasses de café. Comment peuvent-ils résister à un pareil régime? dira-t-on. En réalité, ils n'y résistent guère, car il en périt beaucoup, et la route de la Mecque est trop souvent pavée de leurs ossements.

Le lendemain de notre sortie des Dardanelles, à la pointe du jour, nous touchions à Smyrne. Il n'y a que la navigation à vapeur en Orient qui procure aux voyageurs de pareilles surprises. La nôtre fut très-agréable en nous trouvant tout à coup en face de cette métropole de l'Asie Mineure, qui s'élève en amphithéâtre au fond d'une baie immense, couronnée par les ruines pittoresques du vieux château. Le port est ouvert de tous côtés et ne doit pas présenter une grande sécurité aux navires quand la mer est mauvaise; mais elle était si belle le jour de notre arrivée,

que notre admiration ne souffrit aucune restriction et que tout le monde s'empressa de débarquer pour aller faire connaissance avec la ville. Elle venait d'être ravagée quelques jours auparavant par un affreux incendie qui avait dévoré les deux tiers des maisons, et les premiers quartiers où nous entrâmes n'étaient littéralement qu'un monceau de cendres. Nous les eûmes bientôt traversés pour monter à la vieille citadelle, d'où nous pouvions jouir du panorama entier de la baie, et c'est alors que la partie brûlée de la ville nous apparut absolument semblable aux ruines de Pompéia, telles qu'elles se voient aujourd'hui à mesure que les déblayements dont elles sont l'objet découvrent au spectateur leurs toits consumés ou effondrés par la pluie de cailloux (*lapilli*) sortis du Vésuve. Des jardins entiers avaient été consumés à une grande distance des maisons, et rien n'était plus triste que les cimes des cyprès atteintes dans les cimetières même par les ravages du fléau.

Les habitants, accoutumés à ces terribles épreuves, reconstruisaient tranquillement leurs maisons sur la cendre encore fumante de celles qu'ils venaient de perdre. Ils plantaient quatre grands pieux aux angles et reliaient ces pieux entre eux par des poteaux sur lesquels ils clouaient des planches imbriquées. Tristes maisons, dont quelques-unes, artistement travaillées, ne manquent pas d'un certain effet pittoresque, mais si étroites, si petites, si entassées, qu'on les croirait prédestinées au feu, à la peste et aux insectes plutôt qu'à la demeure des hommes. Les rues sont quelquefois très-dangereuses à parcourir quand des caravanes de chameaux s'y engagent ; mais les hôtels bâtis en pierre près du rivage de la mer sont plus aisément abordables, et la population distinguée qui les habite est la plus éclairée de l'Orient. Smyrne est une ville hanséatique, une ville libre, en Turquie. La grande quantité de Francs qui s'y sont établis, la présence continuelle

des escadres des grandes puissances, la facilité d'y protéger les étrangers et les coutumes locales y ont entretenu de temps immémorial un esprit d'indépendance assez remarquable. Cette ville est plus agréable à habiter que Constantinople. La société y est plus unie, plus cultivée, le climat plus égal, la campagne délicieuse. La plaine de *Bournabat* est un appendice du paradis terrestre ; c'est bien là la molle Ionie, et il s'y trouve toujours de belles Ioniennes, que nous appelons des Arméniennes, quoiqu'elles n'aient point dégénéré de la beauté de leurs aïeules. Il est bon de ne venir demeurer à Smyrne qu'après l'âge de quarante ans, quand les passions sont calmées, si l'on veut y vivre longtemps. Capoue est un pays sauvage en comparaison.

J'eus le bonheur de rencontrer deux de mes anciens élèves, MM. Jussuff et Ekis, qui ont fait leurs études à Paris sous ma direction, et qui occupent aujourd'hui dans leur patrie, quoique très-jeunes

ẽncore, un rang fort honorable. Ils voulurent bien me servir d'introducteurs et me faire voir les curiosités de la ville, où j'aurais volontiers prolongé mon séjour, si les exigences du devoir me l'eussent permis. MM. Jussuff et Ekis seront un jour les représentants et les défenseurs des idées françaises à Smyrne ; ils n'oublieront pas que la France fut leur seconde mère, puisque c'est dans son sein qu'ils ont été élevés. Autant qu'il a dépendu de moi d'y contribuer, je me suis toujours attaché à développer dans l'esprit des nombreux étrangers qui viennent chercher l'instruction parmi nous, des sympathies profondes pour la France. C'est une manière de faire des conquêtes qui ne coûtent point de larmes et qui assurent à notre pays des amis plus sûrs et plus sincères que des peuples blessés dans leur indépendance. Il ne faut pas oublier non plus que les seuls journaux qui s'impriment en Orient sont rédigés dans la langue française et que ce moyen d'action,

quoique exercé dans des vues souvent différentes des nôtres, n'en est pas moins un hommage rendu à l'influence de notre pays.

Cette influence, récemment si contestée, se manifeste à chaque pas en Orient par des fondations respectées des musulmans eux-mêmes, et profitables à tous les étrangers, pourvu qu'ils soient chrétiens. La France a établi à Smyrne un hôpital et des écoles placées sous la protection de l'esprit religieux. Quelque persévérance qu'on ait mise à vouloir partager cette protection avec elle, la France est toujours invoquée par tous ceux qui ont un grief à exprimer ou une réclamation à faire valoir en Orient. Son droit est sanctionné par le temps et par la coutume. L'évêque anglican, qui a fait son entrée à Jérusalem avec sa femme enceinte, ne sera jamais accepté par les chrétiens d'Orient comme un missionnaire sérieux. C'est surtout en matière religieuse qu'on ne peut *rien imposer* aux populations malgré elles. La philosophie

et la tolérance ont beau considérer du même œil les chrétiens grecs et les chrétiens protestants : les religieux qui veillent autour du tombeau de Jésus-Christ ne verront jamais en eux que des schismatiques et des hérétiques. La France seule est orthodoxe à leurs yeux. Cette confiance n'apparaît nulle part plus évidente qu'à Smyrne, ville à moitié française et par laquelle on n'a peut-être pas assez songé à contre-balancer les influences hostiles qui travaillent dans l'ombre à Constantinople.

A peine étions-nous sortis du port, que *le Sésostris* a rencontré, à l'entrée de la baie, un navire toscan échoué près de la côte. Aussitôt le commandant a fait gouverner de manière à lui porter secours. Nos embarcations se sont rendues à son bord pour attacher un câble et pour essayer de le remettre à flot. Après de longs efforts infructueux, il a fallu renoncer à l'entreprise et le navire a dû s'alléger pour pouvoir arriver à Smyrne. J'ai tou-

jours été frappé de l'empressement des marins à se porter secours et de la confraternité touchante qui existe entre eux, sans distinction de pavillon et de nationalité. Ils ont résolu par avance une des grandes questions de l'avenir, la solidarité et l'union des nations dans les malheurs qui affligent l'humanité. Ce qui s'est passé pour Smyrne, pour Hambourg, ce qui se passe en ce moment à l'occasion des désastres de la Guadeloupe, prouve que ces habitudes passent définitivement dans les mœurs des peuples.

Le lendemain de notre départ de Smyrne, nous étions devant Syra. Syra, placée au milieu de l'archipel grec, doit une partie de sa prospérité au choix que l'administration des postes françaises a fait de son port pour l'un des rendez-vous de nos paquebots dans l'Orient. C'est là que s'opèrent les transbordements de voyageurs allant de la Grèce en Égypte, ou d'Égypte en France, ou de Constantinople en Grèce. Aussi cette petite île, presque dé-

pourvue d'eau, a-t-elle vu quintupler sa population en quelques années, et ses chantiers de construction suffisent à peine aujourd'hui aux besoins de sa marine. Les lois de la quarantaine ne nous permirent pas d'y descendre. Il fallut nous contenter de l'observer du haut de notre bâtiment amarré le long du quai, qui nous parut très-animé ; et, après avoir remis ses dépêches, *le Sésostris* gagna le large.

CHAPITRE XX.

L'archipel. — Arrivée à Malte. — Lazaret. — Quarantaine. Voyage dans l'île. — Détroit de Messine. — Naples. — Tempête qui nous empêche d'entrer à Civita-Vecchia. — Livourne. — Arrivée à Marseille. — Retour à Paris.

Notre traversée de Syra à Malte fut une des plus belles que nos officiers eussent encore faites dans ces parages. Durant trois jours entiers, la mer fut calme et unie comme une glace. L'air était si pur et l'horizon avait si peu de brume, que nous apercevions distinctement, en passant le long des Cyclades, les maisons, les terrasses, les jardins et quelquefois les habitants. L'Eubée même nous apparut au nord, et il y eut un moment où nous pouvions compter les îles autour de nous comme sur une carte, et cette carte était la Méditerranée resplendissante des feux

du soir! C'est un spectacle qui ne manquait pas d'attraits pour des yeux fatigués du tableau monotone des plaines de la Thrace; aussi en avons-nous joui avec une avidité insatiable. Personne ne voulait quitter le pont, surtout pendant les nuits, car les nuits étaient plus belles que le jour. Le sillage du paquebot était rayonnant de lumière phosphorescente, et les palettes de ses roues ressemblaient à de véritables ailes diaprées de mille feux de couleur. C'est dans ces rares calmes de la mer que la navigation à la vapeur déploie toute sa puissance. Aucune parole humaine ne saurait donner une juste idée des sentiments qui agitent l'âme, quand on se sent ainsi doucement entraîné sur une surface paisible, en filant dix à douze nœuds à l'heure, sans secousse, sans malaise, et sous le beau climat de l'Orient. Profitons de ces heureux et courts moments; avant la fin de notre voyage, la Providence nous fera voir la mer sous un aspect moins rassurant.

Bientôt on eut connaissance de Malte, et quelques heures après, *le Sésostris* entrait dans le grand port du lazaret. Voilà le fort Manoël, notre future prison. A peine le navire a-t-il jeté l'ancre que nous débarquons avec nos bagages et le capitaine du lazaret nous assigne le quartier que nous devons occuper pendant quinze grands jours. De quel crime étions-nous coupables? Il n'y a pas eu en Turquie un seul cas de peste depuis plus de trois ans; c'est d'ailleurs un fait de notoriété publique. A quoi bon nous soumettre, dès lors, à cette longue détention qui rend presque inutile la rapidité des communications entre Marseille et Constantinople? Ici se présente l'examen de la question des quarantaines, fléau pire que la peste, car la peste est fort rare et se peut éviter, tandis que la quarantaine est inexorable.

Cette grave question est réduite aujourd'hui à des termes fort simples, et que nous allons résumer. Nous supposons la

peste contagieuse et la contagion transmissible par les personnes et par les choses. Nous acceptons les hypothèses des hommes les plus craintifs, les terreurs les plus excessives de l'intendance sanitaire de Marseille. Nous admettons la nécessité d'une grande surveillance et celle de l'isolement : nous n'en contestons que la durée. Supposons qu'un navire arrive d'une ville infectée, d'Alexandrie par exemple. S'il existait, à bord, des gens suspects, combien faudra-t-il de temps pour que la maladie éclate ? Selon les uns, la période d'incubation peut être de quinze jours, selon les autres, de cinq jours ; il y a même des médecins qui affirment que le terme de trois jours suffit pour dissiper toute crainte. Quoique chaque opinion cite pour se défendre des faits observés avec soin, on n'est pas encore entièrement d'accord sur le point capital de toute discussion, sur la durée véritable de l'incubation : cependant, l'immense majorité des observateurs ne semble pas admettre que cette

incubation puisse durer plus de huit jours. Si donc un navire parti d'un port infecté, sans malades à bord, a tenu la mer plus de huit jours, il y a présomption de santé en sa faveur, dans le cas où nul accident n'aurait éclaté en route. Si au contraire on veut supposer qu'il ne faut pas moins de quinze jours pour cette expérience, quinze jours suffiraient donc pour écarter tout danger, et la quarantaine deviendrait inutile après ce terme, si nul cas de maladie ne s'était manifesté pendant le voyage.

La conséquence naturelle de ce raisonnement serait de compter aux passagers le temps de la traversée comme un temps d'épreuve, et d'abréger d'autant la durée de la quarantaine. Mais la logique n'a rien de commun avec le régime des lazarets. Aujourd'hui, de quelque port de l'Orient qu'on arrive, en patente brute, nette ou suspecte, *quelle qu'ait été la durée de la traversée,* fût-elle de six semaines, cette traversée est comptée *pour rien*,

quand même le navire n'aurait pas eu de malades. Il faut subir la surveillance la plus rigoureuse *et la plus inutile ;* car si la peste avait dû éclater, elle aurait éclaté dans ses délais habituels et sous l'influence de l'agglomération des passagers à bord du navire. *Il n'y a pas d'exemple* qu'elle ait fait explosion après une période de quinze jours, *par les personnes ;* et l'on n'a pas encore prouvé d'une manière authentique qu'après ce terme, elle ait jamais été communiquée *par les choses.* A quoi servent donc ces quarantaines interminables, après une traversée de plusieurs jours, surtout quand le pays d'où l'on vient n'est pas malade de la peste?

Il semblait naturel de penser que les intendances prendraient en considération l'état sanitaire des lieux de provenance et la durée des traversées, pour fixer celle des quarantaines. L'Autriche l'a pensé ainsi, puisqu'elle a réduit beaucoup la longueur des siennes, soit qu'on arrive par Trieste, soit qu'on vienne par le Da-

nube. L'Angleterre compte pour temps d'épreuve la durée du voyage, et reçoit en libre pratique tous ceux de ses navires qui lui arrivent directement de l'Orient, sans accident à bord. La France seule, ou plutôt l'intendance de Marseille, maintient la rigueur de l'ancien système, qui consiste à ne tenir aucun compte ni des changements survenus dans l'Orient, ni de ceux qui se sont opérés dans la navigation, ni des lazarets même que les Turcs ont établis chez eux. Les provenances de la Grèce, où il n'y a pas eu un seul cas de peste depuis l'émancipation, c'est-à-dire depuis l'établissement d'un gouvernement régulier, sont encore soumises à la quarantaine, et les Anglais eux-mêmes se sont vus obligés de l'imposer à leurs propres navires venant des îles Ioniennes à Malte, pour ne pas faire frapper de contumace dans les ports de France et d'Italie les provenances de cette île. Et pourtant l'Algérie, jadis suspecte, est affranchie aujourd'hui sans que la santé publique ait

été mise en péril par la suppression de la quarantaine ; mais la nécessité politique a triomphé de la peur.

Le régime actuel des quarantaines, tel qu'il est maintenu par l'aveugle obstination de l'intendance de Marseille, ne résiste pas plus à l'examen sous le point de vue pratique que sous le rapport théorique. En quoi consiste, en effet, la purification des marchandises ? Il faut l'avoir vu pour le croire : on place des milliers de balles de laine et de coton sur des supports en pierre ou en bois, et on les y laisse quinze, vingt ou trente jours au grand air, *sans les ouvrir*. Je me trompe, on pratique dans chaque balle une petite ouverture à passer la main, et on suppose sérieusement que par cette ouverture le principe pestilentiel doit s'échapper, s'il existe ; mais il ne lui faut pas moins de vingt jours pour *se décider*. Il en coûte environ 2,500 fr. de frais par six cents balles pour attendre que le virus ait pris son vol. Pour les effets des voyageurs, la cérémonie de

la purification n'est pas moins intéressante. Tous les matins, les gardes de la santé viennent retourner les habits, secouer les mouchoirs et demander *comment on se porte*. On a renoncé à l'habitude ridicule de brûler de la sauge, du thym et de la lavande dans les escaliers et dans les corridors. Mais les journaux, les livres, sont religieusement purifiés, moyennant finance, et l'on ne peut faire un pas sans être accompagné de son gardien.

J'affirme ici sur l'honneur que ces prescriptions onéreuses sont tous les jours éludées dans les lazarets. Les quarantenaires de divers arrivages n'étant pas strictement séparés, puisqu'ils peuvent se promener dans les cours, se mettent habituellement en contact, malgré la surveillance des gardiens. J'ai vu au lazaret de Malte des intrigues de femme se poursuivre avec témérité et réussir sous mes yeux, en dépit des Argus dont la probité à 3 fr. par jour disparaissait devant un traitement de 15 fr. par nuit. Heu-

reusement, il n'y a point de danger à ce que les choses se passent ainsi. Jamais, par exemple, aucun employé à la purification des lettres n'a été atteint ; jamais un garde de santé n'a couru de péril. Les blanchisseuses que l'on oblige de venir s'enfermer au lazaret à grands frais ne prennent aucune précaution pour laver le linge des quaranténaires suspects, et l'on ne cite pas une seule de ces femmes qui ait été attaquée de la peste. Le seul danger réel est dans les vêtements qui ne sont pas habituellement lavés, tels que les habits de drap, les manteaux, les couvertures ; c'est ainsi qu'un prêtre, qui *venait d'un pays infecté,* ayant refusé de laisser mouiller ses ornements, s'en revêtit et mourut. Mais *jamais* la peste n'a été apportée par des bâtiments partis d'un pays suspect, lorsque le fléau n'y sévissait pas au moment du départ, tout comme les volcans sont parfaitement abordables, lorsqu'ils ne sont point en état d'éruption.

Tous les bons esprits sont d'accord

sur la nécessité de réduire les quarantaines au strict nécessaire non-seulement pour mettre à couvert la santé, mais même la sollicitude publique. La période d'incubation étant reconnue pour être de huit jours, tout navire parti d'un pays où la peste ne règne pas, devrait être admis en libre pratique après l'expiration de ce délai, ou soumis à une simple quarantaine d'observation de quelques jours, si la patente est brute, c'est-à-dire en cas d'infection au point de départ, sans maladie à bord ni accident de traversée, les voyageurs pourraient être soumis au *spoglio*, qui est l'obligation de changer de vêtements, et les marchandises seules devraient subir les formalités et les longueurs de la quarantaine. Tel est le système aujourd'hui suivi par l'Autriche et simplifié par l'Angleterre, où, comme nous l'avons dit, tous les navires venant de l'Orient sont admis en libre pratique, de manière qu'un Français arriverait à Paris huit jours plus tôt en passant par le détroit de Gibraltar qu'en

suivant la voie de Marseille. Si l'on considère que près de quatre mille passagers séjournent chaque année forcément dans le seul lazaret de Malte où leur dépense collective s'élève à près de 1,500,000 fr., on peut juger quel impôt ce déplorable système lève sur les voyageurs (1). Ce sont ces lenteurs et ces dépenses qui paralysent la prospérité du service des paquebots de l'Orient et la civilisation même du pays. Si quelques gens en vivent, l'Europe tout entière en souffre, la marine en est indignée, et ce vieil édifice de peur ne saurait durer plus longtemps. La traversée de l'Inde par la mer Rouge et l'isthme de Suez ne sera réellement pas abrégée de trois semaines, tant qu'il faudra les passer au lazaret de Malte, et les paquebots de l'administration des postes auront beau faire le trajet de Marseille à Constantinople ou à Alexan-

(1) La dépense obligée de chaque passager pendant la durée d'une quarantaine de quinze jours n'est pas moindre de 350 francs. Elle peut s'élever à 600 francs.

drie en neuf jours, les voyageurs préféreront la voie du Danube ou celle de Trieste à la certitude d'un emprisonnement de quinze jours dans le lazaret de Malte ou celui de Marseille.

Aussi n'y a-t-il pas de protestation qui n'éclate à chaque voyage et dans chaque lazaret contre cet absurde régime. Les quaranténaires sont généralement très-indisciplinés. Ils se rient de la peine de mort et de tous les articles draconiens du code des intendances. L'oisiveté à laquelle ils sont condamnés leur inspire une foule de taquineries plus ou moins comiques. Ils enclouent les canons, prennent toutes sortes de licences dans les mortiers, habillent en arlequin les statues des grands hommes, illuminent les jours de départ, chantent des chansons séditieuses et condamnent gaiement aux plus rudes tribulations tous les employés de la santé. Chaque jour renouvelle les scènes les plus singulières, et l'on a vu le capitaine du lazaret lui-même mis en quarantaine pour

avoir donné par politesse ou par mégarde la main à une dame qui venait de poser les pieds sur un tapis non purifié. La peste, qu'on supposait logée dans le tapis, *était censée* avoir traversé comme un éclair le corps de la dame, qui *aurait pu* la transmettre par le petit doigt à l'infortuné capitaine, devenu ainsi la victime d'une distraction de sa galanterie. C'est lui qui m'a raconté gravement cette anecdote, comme une preuve de la sévérité de ses principes.

Le lazaret de Malte serait d'ailleurs très-habitable, si le rocher sur lequel repose le fort Manoël avait permis d'y planter quelques arbres. Mais il est difficile de braver les feux du soleil sur cette aire brûlée dont la poussière calcaire produit de cruelles ophthalmies. Du côté de la campagne, tout est également desséché. L'œil n'aperçoit, jusqu'à la limite de l'horizon, que des murs en pierres brutes et des terres rougeâtres où végètent, toujours poudreux, quelques arbres rabougris. J'ai

partagé avec deux diplomates célèbres les ennuis de cette longue contemplation. Lord Ponsonby et Réchid-Pacha purgeaient leur quarantaine pendant mon séjour. Je n'ai eu de communications qu'avec le second. Lord Ponsonby, retiré dans un majestueux isolement, recevait chaque jour la visite des autorités de l'île, pendant que lady Ponsonby, coiffée, malgré ses soixante ans, d'un petit chapeau de bergère doublé de rose, veillait au détail des bagages avec la sollicitude d'une marchande de la Cité. Réchid, entouré de ses enfants, se disposait à reprendre en France le poste d'ambassadeur qu'il y avait déjà rempli avec une grande distinction, et qu'il vient de quitter encore pour diriger la politique générale de son pays. Puisse-t-il mener à bonne fin cette noble et difficile tâche !

Le terme de notre exil étant arrivé, nous fûmes admis en libre pratique, et je me hâtai de monter à la cité Valette pour faire connaissance avec cet antique boule-

vard de la chevalerie religieuse. La ville est bâtie à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance entre le port de la quarantaine et le grand port. Celui-ci est subdivisé en plusieurs anses qui forment autant de petits ports, séparés par des batteries formidables. C'est seulement à l'aspect de ces étonnantes fortifications, couronnées par deux *cavaliers* qui les commandent toutes, qu'on peut juger de la valeur immense de l'île de Malte, comme position militaire, et de la perte que nous avons faite en la perdant. La ville est bâtie avec une élégance digne des plus grandes capitales ; les rues sont larges et régulières, et chaque maison ressemble à un hôtel. Les Anglais n'y sont point aimés ; mais leur administration tolérante et sévère, sans rendre à l'île une prospérité qu'elle avait commencé à perdre sous le règne des derniers grands maîtres, y entretient du moins l'ordre et un mouvement d'affaires assez considérable. M. Fabreguette, notre consul, dont la mort préma-

turée a excité depuis tant de justes regrets, eut la bonté de nous faciliter les moyens de visiter le territoire et quelques-unes des principales communes, qui s'appellent des *casaux*. C'est une promenade fort curieuse et digne d'intérêt.

Les moindres villages sont bâtis avec autant d'élégance que la ville elle-même, mais ils sont généralement dépourvus d'eau, l'île ne possédant qu'une seule source qui ne suffit pas à la consommation des habitants. On ne trouve partout que de maigres carrés de *terre rapportée,* comme disent les horticulteurs, et entourés de murs en pierres sèches. Les jardins d'orangers dont on croit que Malte est remplie n'existent que dans l'imagination de quelques voyageurs. Les orangers exigent des irrigations abondantes et régulières, et si les Maltais avaient de l'eau à discrétion, ils commenceraient par la boire (1). Peu à peu tous les arbres ont

(1) La flotte anglaise est obligée d'aller s'approvisionner d'eau en Sicile.

disparu dans le pays, pour faire place à la culture du coton (1), et les pluies sont devenues si rares par suite du déboisement, qu'à l'époque de mon passage à Malte, il n'y était pas tombé une goutte d'eau *depuis trois ans*. La misère et la désolation des campagnes étaient au comble, et quand du haut de la tour de *Verdale* le panorama de l'île entière nous apparut, il nous sembla voir une immense carrière de pierres, toisées et disposées comme sur un chantier. Aucun groupe de verdure n'en interrompt la triste monotonie. Le peu d'arbres qui ont résisté à ces sécheresses du désert sont tellement couverts de poussière et dépourvus de feuillage, qu'ils présentent au plus fort de l'été l'image de nos forêts dans l'hiver. Si les Maltais renonçaient à la culture exclusive

(1) Je crois devoir publier à ce sujet la lettre que j'écrivis, lors de mon séjour à Malte, au journal le plus accrédité de l'île sur les dangers dont elle est menacée par la culture exclusive du coton. Cette lettre se trouve à la fin du volume.

du coton (1), productive pour les individus, ruineuse pour la communauté, leur île aurait bientôt repris une physionomie moins aride, et ses malheureux habitants ne seraient pas forcés d'émigrer chaque année par milliers, quoique la population n'y dépasse pas cent vingt mille âmes.

Enfin, *le Sésostris* reprit sa route, et le lendemain de notre départ, nous longions la côte de Sicile, sur laquelle planait l'immense croupe de l'Etna surmonté de son aigrette de fumée. Bientôt nous fûmes devant Messine, ville charmante qui semble braver les tremblements de terre par la hauteur de ses édifices et par le luxe architectural de ses maisons de campagne. Vingt-quatre heures plus tard, nous abordions à Naples, qui me parut cette fois bien

(1) Le coton de Malte est excellent. Il n'est pas blanc comme ceux de la Louisiane et du Brésil. La variété à lainage roux qu'on y cultive est très-recherchée pour la fabrication d'une espèce de nankin écru, et pour la bonneterie de même couleur dont on fait une grande consommation à Marseille.

pâle et bien peu poétique en comparaison de Constantinople. Mais déjà la saison était avancée, et la mer si calme qui nous avait portés à Malte, était devenue orageuse et menaçante devant Naples. Le port, ouvert aux vents du large, n'est ni sûr, ni commode dans un jour de tempête, et ce ne fut pas sans peine qu'on put mettre une embarcation à la mer pour porter les dépêches. Je m'y jetai avec le commandant, et nous allâmes ensemble faire une visite aux quartiers les plus intéressants de la ville, pour raviver nos souvenirs. Quand il fallut repartir, le vent avait tellement fraîchi que notre chaloupe faillit être brisée contre la coque du *Sésostris*, où je demeurai suspendu à l'échelle d'abordage, dans une position assez critique. Cette aventure maritime n'était que le prélude des ennuis qui devaient clore notre traversée commencée sous de riants auspices.

Dans la nuit qui suivit notre départ de Naples, la mer devint de plus en plus mauvaise, et les vagues tombèrent sur le

pont avec fracas. Le roulis m'avait précipité du haut d'un banc où je m'étais blotti pour jouir du magnifique spectacle de la tempête, et je souhaitais vivement aborder à Cività-Vecchia, lorsque j'appris qu'on mettait le cap sur cette ville, déjà en vue, mais à moitié cachée derrière un long voile d'écume. Tout le monde courut sur le pont malgré le mauvais temps pour assister à la manœuvre, et déjà notre mât de beaupré s'engageait dans la passe, quand, sur un signal parti du môle, le commandant fit brusquement virer de bord et regagna le large. Il paraît que le port était tellement encombré de navires par suite du mauvais temps, que *le Sésostris* en aurait écrasé quelques-uns s'il fût entré en ce moment. On peut juger du désappointement qui s'empara de tous les passagers, condamnés à flotter de nouveau sur cette mer furieuse, en attendant que le paquebot pût revenir devant Civitâ-Vecchia pour remettre la malle. Ce tâtonnement obligé dura vingt-quatre heures, du-

rant lesquelles nous fûmes tous secoués par le mal de mer jusqu'à rendre l'âme. Pour mieux tenir au vent et pour économiser son charbon, le commandant fit mettre une voile : elle fut déchirée en mille morceaux et emportée en un instant. Ses lambeaux, agités par l'orage, frappaient contre les agrès avec des sifflements qui seront toujours poétiques dans les descriptions de tempêtes, mais pénibles à entendre quand on approche de la terre natale.

Les marins sont des hommes admirables dans ces moments difficiles. Calmes, fermes, silencieux, ils ne voient dans la tempête qu'une des aspérités du chemin. Les chefs donnent l'exemple du courage et du sang-froid, se mouillent comme les matelots, et sont peut-être mieux obéis que dans le beau temps, parce que c'est dans le péril qu'on sent surtout le besoin de l'autorité. Cività-Vecchia reparut et nous rendit la liberté. Livourne nous reçut ensuite, et bientôt les côtes de France brillèrent à nos yeux de cet éclat si doux

à tous les cœurs bien nés. Voici l'embouchure du Var dont les eaux vives et crues ont rafraîchi et fortifié ma jeunesse ; voici le littoral de la Provence avec sa ceinture de villes embaumées : Antibes, Cannes, Saint-Tropez, Hyères, Toulon et Marseille! Nous vous revoyons toujours le cœur gros de souvenirs, belles campagnes du sud-est, où l'oranger, le jujubier, le grenadier, le figuier et le palmier poussent en pleine terre comme dans l'Orient, moins poétique que vous ne l'êtes ! Vos arbres sont les seuls qui aient de la couleur et du caractère ; car dans les froides régions du Nord, il n'y a rien de comparable au sublime contraste de vos allées de lauriers mêlées de cyprès, qui sont l'image de la guerre, à vos forêts d'oliviers, qui sont l'emblème de la paix !

En débarquant à Marseille, il est impossible de n'être pas frappé de l'encombrement des navires qui obstruent l'entrée du port, trop étroite comme le port lui-même pour les besoins croissants de

notre marine. Marseille est appelée à de hautes destinées, depuis la conquête d'Alger et la réouverture de la route des Indes par la mer Rouge. Son admirable situation à l'embouchure du Rhône, les chemins de fer qui longent son rivage et dont la tête est déjà parvenue à Cette, l'esprit manufacturier de ses habitants et plus encore la tendance du commerce à descendre vers la Méditerranée, réservent à cette ville un avenir sans limites. Ses savonneries, ses huileries, ses fabriques de produits chimiques prennent chaque jour un essor immense. Le Midi n'a besoin que de sentir sa force et d'oser, pour réussir. Marseille sera un jour pour les départements du Var, des Hautes et Basses-Alpes, ce que Paris est aux départements du nord et Lyon aux provinces du centre. C'est de là que la vie rayonnera vers ces extrémités si délaissées et si dignes de la sollicitude du gouvernement. Telle était l'opinion de l'excellent prince dont la France pleurera longtemps la fin

prématurée. Admis plus d'une fois à l'honneur de conférer avec lui des grands intérêts du Midi et de l'Orient, je sais les sympathies qu'il avait pour toutes les grandes causes qui intéressent l'humanité. C'est par là surtout qu'il sera éternellement regrettable. Je l'ai vu de près en Afrique pendant un mois entier, jour et nuit, dans les camps et dans les villes, tel qu'il était, sans étiquette et sans apprêt, bon, généreux, *humain*, avide d'instruction et porté par instinct vers toutes les grandes entreprises capables d'honorer son pays et son nom. Je lui exposai à mon retour d'Orient le tableau des souffrances des populations chrétiennes de la Bulgarie, et je puis dire qu'il y avait compati d'une manière vraiment royale. Aujourd'hui qu'il est mort, pourquoi n'ajouterais-je pas qu'il avait su inspirer à tous les hommes de cœur, assez heureux pour l'approcher, une affection bien différente du dévouement abstrait ou intéressé qu'on éprouve ordinairement pour la plupart des

princes ! Tous ceux qui ont connu M. le duc d'Orléans l'ont regretté comme un ami personnel ; sa mort les a frappés comme une perte de famille, et je m'arrête ici, navré de ce douloureux souvenir, pour ne pas mouiller d'une larme la fin de mon récit.

FIN.

APPENDICE.

RAPPORT

SUR LES PRISONS DE LA TURQUIE.

Quelques jours avant mon départ pour la Turquie, M. le ministre de l'intérieur me fit l'honneur de m'adresser la lettre suivante. Le rapport qui l'accompagne en fut la réponse. Je le donne ici tel que je le rédigeai sur les lieux mêmes, et sous l'impression des observations recueillies. Voici la lettre du ministre.

Paris, 6 août 1841.

Monsieur,

J'apprends que M. le ministre des affaires étrangères vous a confié une mission

en Orient. J'ai pensé que vous accepteriez de mon administration celle de prendre des renseignements sur le régime économique et disciplinaire des prisons de ces contrées et sur leur état. Je viens donc vous prier, Monsieur, d'en faire l'objet de vos études. Mon administration ne possède aucun document sur les prisons de l'empire ottoman ; ceux que vous voudriez bien m'adresser auraient d'autant plus de prix à mes yeux, qu'ils auraient été recueillis par un homme éclairé, grave et impartial.

Recevez, etc.

Le Ministre secrétaire d'État de l'Intérieur,

DUCHATEL.

Constantinople, le 27 septembre 1841.

Monsieur le Ministre,

Conformément à l'invitation dont vous avez bien voulu m'honorer par votre lettre du 6 août dernier, je me suis empressé de recueillir tous les renseignements possibles sur le régime économique et disciplinaire des prisons de la Turquie et sur leur état, pendant le voyage que j'ai fait dans ce pays, en vertu d'une mission de M. le ministre des affaires étrangères. J'ai le regret d'annoncer à V. E. que le résultat n'a pas répondu à mes espérances, et que ce que je vais avoir à lui dire ne justifiera point l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre aux prisons de l'empire ottoman. Voici en peu de mots, mais très-exactement, tout ce qu'il m'a été permis d'en apprendre.

Il n'y a pas, à proprement parler, de

régime économique et *disciplinaire* dans les prisons de la Turquie. On arrête un homme pour simple contravention, pour délit ou pour crime, jeune ou vieux, repris de justice ou prévenu pour la première fois, et on l'enferme dans le *local* dont on peut disposer, sans autre forme de procès. Ce local est le plus ordinairement situé dans des caves ou rez-de-chaussée inférieurs au niveau de la rue, et ne reçoit d'air et de jour qu'avec beaucoup de discrétion. Les prisonniers y sont entassés pêle-mêle, sans distinction d'âge ni de criminalité, et ils couchent sur une aire de terre battue, sans paille ni couverture quelconque, à moins que la piété de leurs parents ne pourvoie à leurs besoins. Chaque prisonnier, quand l'air est trop rare, vient respirer à son tour près de la fenêtre ou de l'ouverture qui se trouve le plus à sa portée ; mais dans ce partage de l'air respirable, V. E. peut penser que les détenus les plus forts se font la part du lion, comme en toute autre chose.

Les prisonniers reçoivent, selon *les lieux et les pachas,* des rations très-différentes. Le pain est affreux, plein de brins de paille,

noir et lourd, très-souvent en maïs (un peu plus blanc dans ce cas), et d'une digestion très-difficile. J'en ai fait l'expérience durant mon voyage de Belgrade à Constantinople, car le pain des détenus est le même que celui des habitants du pays, et il m'a été impossible d'en manger d'autre. On ajoute à ce pain, dans les prisons, quelques fruits, un peu de fromage ou de laitage, rarement de la viande, et parfois un peu de riz ou plutôt de pilau, sorte de riz cuit à la vapeur du bouillon de mouton. *Point de linge* : quand un prisonnier a usé ses vêtements, il s'enveloppe comme il peut dans les débris de sa garde-robe; c'est un spectacle hideux à voir! — On ne fait pas de feu pendant l'hiver; on ne ventile jamais durant l'été. Le détenu est littéralement abandonné à la merci des geôliers. Rien n'égale la facilité avec laquelle on emprisonne, si ce n'est la facilité avec laquelle on élargit. Beaucoup de gens sont arrêtés dans une rixe, ou ramassés la nuit par des patrouilles, ou *recommandés pour dettes*, ou poursuivis pour crimes : tous ces malheureux sont enfermés dans la même pièce, et y restent des mois entiers, des an-

nées entières en prévention, si quelque âme charitable ne les vient réclamer. Même après jugement, si l'on peut donner ce nom à la justice des cadis ou des pachas, le mélange des détenus reste le même, faute de place pour les loger séparément. J'ai vu deux petits garçons de treize ans détenus pour escamotage d'un *melon*, enfermés dans la même caverne avec douze ou quinze assassins reconnus et avoués. Leur teint plombé, leurs yeux caves disaient assez quel genre de supplice ces infortunés étaient obligés de subir, malgré la bastonnade assurée aux délinquants.

Cependant, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de le dire à V. E., on élargit avec autant de facilité que l'on emprisonne. Il suffit d'être réclamé ou cautionné, pour sortir de captivité dans une foule de cas. L'autorité semble fort aise de pouvoir se débarrasser de la dépense et de la surveillance des prisonniers. Le plus grand danger que puisse courir un prévenu, c'est d'*être oublié*. Il se fait dès lors à son égard une espèce de prescription, en vertu de laquelle il devient

comme le *fonds* du personnel de la prison, et y passe quelquefois sa vie entière, s'il n'y meurt de misère ou de maladie. J'ai vu cinq ou six malheureux de cette catégorie qui m'ont assuré qu'ils étaient détenus depuis huit ans, sans avoir été interrogés. Ils baisaient le pan de mon habit, et me suppliaient de *parler à quelqu'un* pour qu'on les conduisît enfin devant un magistrat. Un pacha de province les avait purement et simplement envoyés à Constantinople sous la dénomination de *mauvais garnements.*

Ce n'est pas sans peine, Monsieur le Ministre, que j'ai pu pénétrer dans un petit nombre de prisons turques. Les pachas se sont à peu près tous refusés à me les laisser visiter, sous prétexte de la nécessité d'un *firman* spécial, mais en réalité à cause de l'embarras qu'ils éprouvaient de mettre un Européen civilisé dans la confidence de ces misères domestiques. Le gouvernement serbe lui-même, qui manifeste quelque velléité de civilisation, m'a caché la prison de Belgrade, *parce qu'on en construit une nouvelle* (ce qui est vrai), et que celle-là sera plus digne, m'a-t-on dit, du voisinage et des visites des

Européens. Les âges et les divers degrés de criminalité y seront du moins séparés.

J'ai été voir, à Widin, le fameux Hussein-Pacha, si connu par l'extermination des janissaires. J'en ai été si parfaitement, et même, je puis dire, si splendidement traité, que je comptais bien obtenir de lui la faveur de visiter les prisons de son pachalick.

Après trois jours de séjour dans son palais, et en dépit de toutes mes instances, il a fini par me refuser net toute permission à cet égard, prétextant toujours la nécessité absolue d'un ordre impérial, et ajoutant assez malicieusement qu'un Français n'avait rien à apprendre en Turquie, tandis que les Turcs avaient tout à apprendre en France. Ma curiosité était vivement stimulée par la lettre de V. E., et par une énorme *potence* que le pacha conserve religieusement, comme une enseigne de terreur, devant la porte de son sérail. En conséquence et après certaines négociations avec les subalternes, négociations dont il est inutile de donner les détails à V. E., j'ai pu être admis à visiter la prison de la forteresse de Widin, où, par paren-

thèse, Hussein venait de faire écrouer un gouverneur du voisinage, coupable d'avoir laissé égorger des chrétiens. Cette prison est un vrai corps de garde attenant à une cour entourée de palissades. Pendant le jour, on fait sortir les détenus, chargés de chaînes, de peur d'évasion, et ils se promènent comme ils peuvent dans cette espèce de préau, exposés aux regards des passants et quelquefois aux insultes des enfants; puis on fait tout rentrer pendant la nuit, et on s'assure des prisonniers en les enchaînant. L'aspect de ce repaire est hideux. Les captifs ne sont pas astreints à travailler. Leur nourriture est à la grâce de Dieu. Leurs vêtements sont à la hauteur du reste.

A Sofia, dans la Bulgarie, la prison que j'ai pu visiter est une cave exactement semblable à celles de nos villes de France. On y descend par un escalier de vingt marches, et le jour n'y pénètre que par un soupirail, à peine assez large pour le passage de la main. Aussi les prisonniers ont-ils la permission de venir à tour de rôle respirer au haut de l'escalier, près de la porte, qui est

en fer et à claire-voie, pour la circulation de l'air et du jour. Que dirai-je à V. E. de l'intérieur de ce gouffre? Rien, si ce n'est qu'il en existe un *tout pareil* dans la ville de Corte, en Corse, *et que j'y ai vu*, il y a trois ans, un enfant de quinze ans, confondu avec des condamnés à mort, et *deux femmes*, séparées de ces malheureux seulement par une grille, tous sans lit, *sans paille*, comme en Turquie. Les choses y sont encore dans le même état, je vous en donne l'assurance.

Je désirais beaucoup, Monsieur le Ministre, visiter aussi la fameuse prison de *Dimotika*, près d'Andrinople, où tant de malheureux ont péri, et qui possède en Turquie une réputation aussi sinistre que les plombs de Venise. Tous mes efforts ont échoué, et je ne pense pas que les instances mêmes de notre ambassadeur eussent pu suffire pour obtenir de la Porte la permission de visiter cette affreuse bastille. Je tiens d'un homme bien informé qu'elle est libre aujourd'hui de prisonniers d'État; mais je n'ai pu voir les fameux puisards à la manière persane, ni les crocs intérieurs sur lesquels on précipitait les victimes, ni tout cet attirail de barbarie

digne de figurer avec les instruments de torture et de mort de la vieille inquisition d'Espagne. Je n'ai pas été plus heureux pour les prisons d'Andrinople.

C'est à Constantinople seulement que j'ai pu me mettre en mesure de répondre à l'invitation de V. E., et je n'y ai vraiment rien appris que l'aspect des prisons de province ne m'eût déjà fait connaître. Il y a à Constantinople quatre grandes maisons de détention. L'Arsenal, pour les condamnés ; la prison du *Séraskier*, qui répond à notre dépôt de la préfecture de police ; celle dite de *la Porte*, et enfin la maison d'arrêt de *Topana*, qui tire son nom du quartier où elle est située. Les militaires sont enfermés dans des prisons qui dépendent de leurs casernes, depuis l'établissement *du Nizam*. L'Arsenal de Constantinople a été décrit trop souvent pour que je le décrive encore ; c'est un *bagne*, moins l'ordre et la surveillance qui règnent dans les nôtres.

La prison du Séraskier, ainsi appelée, parce qu'elle est voisine de l'hôtel du ministre de la guerre chargé de la police de Constantinople, est l'image la plus parfaite de toutes les pri-

sons turques. Elle sert de dépôt, de maison centrale et de lieu de réclusion : c'est, si je puis m'exprimer ainsi, une *prison universelle.* Comme toutes les autres prisons lui sont absolument semblables, je me bornerai à vous la faire connaître. Elle se compose de cinq ou six cours irrégulières, d'une saleté repoussante, le long desquelles sont rangées des *chambres à aire de terre battue,* sillonnées de trous infects où les détenus jettent leurs eaux, et très-médiocrement éclairées. Point de lits, point de nattes, point de paille ; les détenus couchent sur le sol. Une de ces pièces, destinée *aux grands condamnés*, était une ancienne piscine recevant le jour par de petites ouvertures pratiquées à la voûte. Les détenus y sont attachés à un mur, par le moyen de leur chaîne, et reçoivent une maigre pitance de pain et de fèves. Tous les autres, condamnés ou prévenus, enfants ou vieillards, sont répandus dans les cours voisines et couchent pêle-mêle sur le sol, dont l'aspect repoussant ne saurait se décrire. Les détenus pour dettes sont forcés de vivre au milieu de cette tourbe. J'en ai compté une douzaine, dont

trois vieillards de la figure la plus vénérable et la plus distinguée, qui étaient parvenus à se blottir et à se fortifier dans un coin, et qui produisaient un contraste affligeant au milieu de cette horde de misérables (1).

Telle est pourtant l'influence du sentiment de la justice sur l'esprit des hommes, que dans ce gouffre même où les captifs étaient abandonnés comme des bêtes fauves, il s'était établi une sorte d'ordre et de hiérarchie parmi eux. Les détenus pour dettes s'étaient rangés à part dans une cellule, les enfants dans une autre, les assassins dans une troisième, chacun du consentement de tous, *les vendeurs à faux poids seuls exceptés* de cette classification méthodique, et livrés comme une proie aux agressions de leurs compagnons d'infortune, en signe du profond mépris qu'inspire le délit dont ils se sont rendus coupables.

La physionomie de ces hommes et leur état de malpropreté, souvent contagieux,

(1) 15 individus, arrêtés pour faux poids, boulangers, petits marchands et autres, étaient aussi enfermés avec les assassins.

produisent un tel effet, que leurs gardiens ne pénètrent presque jamais dans les cours intérieures sans les plus grandes précautions pour leur salubrité et leur sécurité personnelles. Les détenus y sont comme abandonnés à eux-mêmes, les faibles à la discrétion des forts, les enfants à la discrétion des adultes. C'est avec l'escorte de *Kavas* qui m'accompagnait, que j'ai pénétré jusqu'au fond de cet antre; les geôliers ne se sont point hasardés à m'y suivre, et l'un d'eux, me voyant prendre des notes et parler aux prisonniers, a été saisi d'une telle inquiétude, qu'il a couru à l'hôtel du Séraskier pour lui faire part de cette hardiesse inaccoutumée. Tous les gardiens m'ont félicité, en sortant, de *n'avoir rien perdu, ni rien gagné* dans cette périlleuse exploration, la première, disaient-ils, qu'un étranger se soit permise, même depuis les réformes de Mahmoud.

En somme, Monsieur le Ministre, il n'y a pas en Turquie de système disciplinaire et économique des prisons. Une prison turque est une enceinte où l'autorité fait enfermer tout ce qui lui tombe sous la main dans les jours

de colère, comme dans les jours de justice ; où les prévenus et les condamnés sont confondus, ainsi que les enfants et les adultes, tous soumis au même régime alimentaire , tous couchant sur le sol, tous sans feu, tous réduits à leurs seuls vêtements. Je ne sais rien des prisons de femmes, sinon qu'il y en a fort peu et qu'elles sont aussi hermétiquement fermées que l'enceinte même des harems.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de ma haute considération.

BLANQUI.

LETTRE

SUR

LA CULTURE DU COTON A MALTE.

A M. le Rédacteur du *Portafoglio.*

Malte, le 25 octobre 1841.

Monsieur,

En revenant d'un voyage dans l'Orient, j'ai la bonne fortune de passer par l'île de Malte, et je viens d'en profiter pour visiter rapidement son territoire et ses casaux. Quoique je n'aie aucun titre à l'intérêt de vos concitoyens, les faits qui m'ont frappé dans cette courte incursion m'ont paru de nature à motiver la liberté que je prends de vous soumettre, à cet égard, quelques ré-

flexions. Je vous prie de les accueillir avec la bienveillance hospitalière que les voyageurs de tous les pays sont assurés de rencontrer dans cette île, et dont je garderai, pour ma part, le plus vif souvenir. Je n'ai pas d'autre moyen de m'acquitter, et je m'estimerais fort heureux si je pouvais contribuer, ne fût-ce qu'en passant, à mettre en discussion quelques idées utiles à la prospérité de Malte.

Cette île, vous le savez, Monsieur, ne saurait trouver dans les ressources de son territoire de quoi suffire à la nourriture de ses habitants. La présence d'une flotte considérable, le grand mouvement commercial occasionné par le passage des paquebots, et l'industrie ingénieuse des Maltais n'empêchent pas que les émigrations ne soient nombreuses chaque année, et que, malgré ces émigrations, la mendicité ne continue d'attrister la ville et les casaux. J'ai été douloureusement frappé de l'aspect souffrant et étiolé des enfants et de la décrépitude précoce des adultes. Il est évident qu'une portion importante de la population ne vit ici que d'une vie précaire et miséra-

ble, en dépit de la beauté du climat, du privilége de la position géographique et de la protection d'une grande et puissante métropole.

J'ai cherché, Monsieur, les raisons de cet état de choses, et il me semble que je les ai trouvées, ou plutôt que j'ai trouvé la plus grave de toutes : je veux parler du système vicieux de la propriété, et de la méthode encore pire adoptée dans toute l'île en matière de culture.

La propriété des terres à Malte peut être considérée comme partagée en trois lots dont l'un appartient au clergé, le second à l'Etat, et le troisième est divisé entre les particuliers. Or, l'expérience a prouvé que les terres de *mainmorte*, à toutes les époques et dans tous les pays, étaient tombées en décadence, soit entre les mains de l'Église, soit en la possession de l'Etat. On ne cultive, en effet, avec ardeur que les biens dont on peut retirer le plus grand profit, soit comme propriétaire, soit comme fermier à long terme. Malheureusement les Maltais ne sont pas dans cette condition. Le gouvernement devrait mettre en vente, soit au comptant,

soit par annuités, la portion du sol dont il dispose par location à court terme, et bientôt ses misérables fermiers d'aujourd'hui, devenus propriétaires, donneraient une impulsion plus vive à la culture.

Mais là ne devraient pas se borner vos efforts, c'est le mode de culture lui-même, surtout, qui est vicieux ; et je n'hésite pas à dire que *c'est la culture du coton qui perdra l'île de Malte*, si ses habitants continuent de s'y livrer. Cette culture perfide transforme chaque jour le pays en un roc stérile, malgré la persévérance infatigable des Maltais à *créer de la terre,* qui ne produit presque rien *faute d'eau.* — En vain, Monsieur, vos compatriotes transporteraient dans leur île toutes les terres nécessaires pour en couvrir la surface à trois mètres de hauteur, cette terre demeurera improductive si elle n'est arrosée. Puisque vous n'avez ni ruisseaux, ni fontaines capables d'y suffire, *il faut planter.* Il faut planter partout sur la lisière des propriétés, sur le bord des routes, le long des murailles, dans les jardins, sur les places publiques. Il faut planter des arbres rustiques, appropriés à la nature du sol et du climat,

des pins d'Alep, des pins à pignons, des cyprès, des palmiers, des arbres qui donnent de l'ombre, qui forment abri contre le vent, qui retiennent la rosée, qui attirent les nuages. Les Maltais, si ingénieux à créer de la terre, doivent apprendre à *fabriquer de l'eau.* C'est la culture du coton qui les empêche de planter, c'est l'absence de plantations qui leur inflige la sécheresse et la disette.

On répondra que la culture du coton est la plus productive de toutes; que les habitants y sont accoutumés depuis un temps immémorial, et que précisément, faute d'eau, ils n'en sauraient tenter d'autre. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, Monsieur, que le coton lui-même ne peut échapper à la fatalité qui pèse sur les autres cultures, puisque l'île de Goze est presque déserte aujourd'hui après trois ans de sécheresse, et que Malte a été obligée de se mettre à la ration d'eau potable, jusqu'aux pluies bienfaisantes qui viennent de tomber il y a quelques jours. Plus on persistera dans cette voie, plus les grandes sécheresses seront

fréquentes et obstinées, et l'île entière sera bientôt réduite en poussière. Cette île, qui pourrait être la fleur de la Méditerranée, tombera dans une aridité mortelle et incurable. Il est temps d'y songer sérieusement, Monsieur, et tous les hommes de sens devraient prendre, à cet égard, l'initiative des réformes simples et décisives que je propose.

Il faut aussi que les Maltais se préparent à subir la concurrence de plus en plus redoutable que leur font déjà les cotons d'Égypte, ceux des États-Unis, du Brésil et de l'Inde. Cette concurrence ne peut qu'aller en augmentant, il serait dangereux de s'y laisser surprendre; on doit la prévoir de bonne heure, sinon le moment viendrait où vos concitoyens ne pourraient plus vendre une seule balle de la denrée fatale à laquelle il sacrifient aveuglément la prospérité de leur île.

Les cultivateurs de Malte vivent mal, se nourrissent mal et tombent dans la misère aisément, parce que la culture du coton est d'un profit incertain et infailliblement décroissant. — Le produit qu'ils en retirent

en espèces, ils le consomment en aliments nécessairement apportés du dehors, tels que salaisons, fruits secs, liqueurs fortes. Ils ne peuvent pas entretenir de bestiaux; ils n'obtiennent que des légumes et des fruits de qualité médiocre et en quantité insuffisante. Aussitôt qu'on plantera des arbres, la fraîcheur commencera à renaître et l'eau à revenir; alors commenceront les jardins maraîchers dont les produits seraient assurés d'un débouché avantageux sur la flotte, dans la ville et aux navires de commerce. Puis viendraient les arbres fruitiers, la vigne, l'olivier, l'oranger, aujourd'hui si déchu, et une foule de cultures, j'ai presque dit toutes les cultures, quand Malte aura de l'eau. Ces magnifiques résultats peuvent apparaître avant dix ans. Il ne pleuvait plus en Égypte lorsque Méhémet-Ali a fait planter quelques millions d'arbres; il y pleut à présent, et le Nil dépasse tous les ans son niveau accoutumé.

Quand Napoléon fut conduit à Sainte-Hélène, les Anglais comprirent la nécessité de s'emparer de l'île de l'Ascension, qui n'était qu'un rocher stérile, à peine couvert de

quelques cryptogames, et ils y établirent une compagnie de cent hommes. Au bout de dix ans, cette petite garnison était parvenue, à force de persévérance et de *plantations*, à créer un sol dans l'île, et à y faire jaillir de l'eau. Elle était pourvue abondamment de légumes, et elle pouvait en offrir aux navigateurs que le hasard amenait dans ces parages. Voilà ce qu'ont produit les *plantations* sur un rocher au milieu de l'Océan.

Il serait digne du gouvernement anglais de faire faire quelques essais semblables sur les parties du territoire de Malte qui appartiennent au domaine. La condition de planter pourrait être imposée par lui à ses fermiers, au moyen d'un léger abaissement dans le taux du fermage. L'Eglise en pourrait faire autant dans ses domaines. Malte compte beaucoup d'ecclésiastiques éclairés qui pourraient favoriser cette heureuse impulsion. Quelques particuliers aisés s'honoreraient en donnant le signal, et en essayant sur leurs propres terres de ce moyen héroïque et sûr de rendre à votre belle île la fraîcheur et la fécondité. Y a-t-il rien de plus

triste au monde, Monsieur, que l'aspect morne et désolé de vos campagnes? Y aurait-il un séjour plus délicieux sous le ciel que celui de vos jolis casaux, si bien bâtis, si élégants, si distingués, s'ils étaient entourés de verdure et pourvus de fontaines? Il appartient aux hommes qui sont investis de l'honneur de parler à leurs concitoyens, de leur faire comprendre d'utiles vérités, au risque de blesser leurs préjugés et de contrarier leurs habitudes. Faites donc, Monsieur, de ces courtes observations l'usage qu'il vous plaira, et veuillez les agréer comme le tribut modeste de ma reconnaissance envers l'hospitalité maltaise.

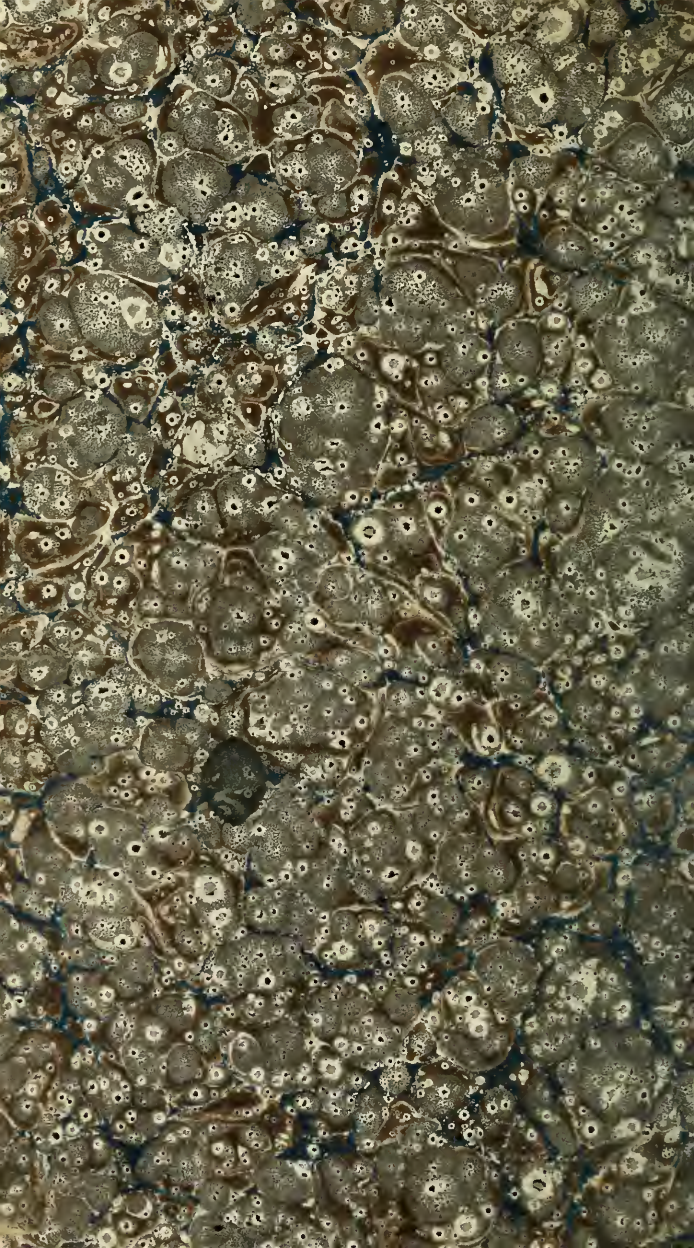
J'ai l'honneur de vous offrir l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Blanqui,
Membre de l'Institut de France.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 07 04 02 004 2